

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TOUR SUD
SUIVI DE
CHANTIERS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JULIEN FORTIN

SEPTEMBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Pour ses lectures attentives, sa rigueur et sa justesse, pour sa générosité et son soutien constant dans l'écriture de ce projet, je tiens à remercier en premier lieu ma directrice, Louise Dupré, une écrivaine de la mémoire, entre autres, pour qui j'ai le plus grand respect.

Je souhaite également remercier mes premiers lecteurs : Christian Fortin, Brigitte Trudel et Mylène Durand.

Merci à mon père, ma mère, mes oncles Claude et Guy Fournier, ainsi que Germain Fortin pour leurs témoignages et les précieux documents qu'ils m'ont fournis. Je voudrais également exprimer toute ma gratitude envers mes frères, Éric et Stéphane, grâce à qui j'ai pu bénéficier de plus de temps pour la réalisation de ce projet.

Enfin, par-dessus tout, merci à Mylène Durand d'être comme elle est.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
 PREMIÈRE PARTIE TOUR SUD	 1
CHAPITRE I	2
CHAPITRE II	10
CHAPITRE III	24
CHAPITRE IV	29
CHAPITRE V	40
CHAPITRE VI	43
CHAPITRE VII	47
CHAPITRE VIII	51
CHAPITRE IX	55
CHAPITRE X	60
CHAPITRE XI	66
CHAPITRE XII	68
CHAPITRE XIII	75
CHAPITRE XIV	80
CHAPITRE XV	84
CHAPITRE XVI	90
 DEUXIÈME PARTIE CHANTIERS	 106
 LEXIQUE	 146
 BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	 147

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire est composé de deux sections : la première partie d'un roman intitulé *Tour Sud* et un dossier d'accompagnement intitulé *Chantiers*.

Tour Sud raconte l'histoire d'Yvan Dastou, un monteur de structures d'acier quittant en 1970 le Bas-Saint-Laurent pour rejoindre son frère aîné, Jocelyn, à East Orange, un quartier noir du New Jersey. Tous deux participent à la construction du World Trade Center, en œuvrant pour le compte d'une compagnie américaine aux côtés d'une soixantaine d'autres Québécois, Mohawks et États-Uniens. Cette situation ranime un conflit latent entre les deux frères qui, au fil des mois, apprennent pourtant à mieux se connaître. Elle met aussi en lumière le dilemme d'Yvan, qui doit choisir entre une vie traditionnelle sur la ferme où il est né ou une vie d'immigrant aux États-Unis. Ce roman aux assises à la fois biographiques et autobiographiques fait alterner des chapitres du présent et d'autres du passé des deux frères. Écrit à la première personne, il fait donc partager le point de vue du narrateur tout en privilégiant un style simple, dépouillé, à l'image du protagoniste, qui est un ouvrier. De même, il adopte ce que Patrick Saint-Amand appelle une *esthétique de la surface* : le narrateur a tendance à raconter les faits plutôt qu'à privilégier l'introspection, ce qui correspond à sa condition d'homme peu scolarisé.

Chantiers donne lieu à une réflexion sur la « construction » de la mémoire dans le roman. À partir de théories développées entre autres par Jean-Yves et Marc Tadié, Paul Ricoeur et Maurice Halbwachs, l'essai aborde la mémoire comme une élaboration fictive qui n'est pas à l'opposé de l'écriture romanesque. *Tour Sud* étant inspiré de personnes réelles qui, dans les années 1970, ont émigré à New York pour y travailler, l'essai pose la question de la vérité romanesque, en lien avec la question de la biographie et de l'autobiographie, mais aussi avec le contexte historique. En effet, comme l'historien, l'auteur d'un roman se constitue une preuve documentaire lui permettant d'établir un récit plausible, écrit Paul Ricoeur. Mais si la vraisemblance d'un roman tient à la fois de la mémoire individuelle et de la mémoire collective, c'est aussi en se détachant des faits historiques, des souvenirs et de l'expérience d'un auteur que le roman prend forme et arrive à exprimer un *contenu de vérité*, pour reprendre une expression de Bakhtine, qui réussit à rendre la réalité. Il ne s'agit pas de respecter les faits, mais de réaliser un tout qui se tient et trouve une valeur esthétique.

Mots clé : roman, mémoire, histoire, vraisemblance, biographie, autobiographie.

PREMIÈRE PARTIE

TOUR SUD

CHAPITRE I

La lame pousse un sifflement d'acier en fendant la tôle. Je recule, je tiens la scie à bout de bras. Des étincelles passent entre mes jambes, d'autres s'écrasent contre mon visage. Je les endure, trop vidé pour tourner la tête.

J'entends une voix.

Réal me fait des simagrées à l'autre bout de la structure, perché sur une poutre. Derrière lui, la flèche télescopique de la grue monte en même temps que le câble de levage. Des élingues pendent au bout du crochet. Il est temps de paqueter nos outils. Je lâche la gâchette, la scie crache un nuage d'essence mêlé à de l'huile. Je m'approche du bord en marchant sur une poutre, attache l'engin au bout d'un câble et le laisse descendre le long de la structure. J'aperçois Réal agripper une poutrelle, les jambes dans le vide. Ses pieds se balancent, puis se cramponnent à une colonne, juste en-dessous. Il glisse jusqu'au pied de la bâtisse. Je descends une colonne à mon tour. Mes bras s'étirent sous le poids de mon corps. Je retiens mon souffle pendant quarante pieds. Une fois à terre, je reprends la scie et la traîne jusqu'au camion.

Réal lance une masse de dix livres à l'arrière du pick-up. Il retire son casque couvert d'autocollants de l'Union Internationale. Il s'essuie le front avec son avant-bras. Il me demande si j'ai eu des nouvelles de mon frère à New York.

– Jocelyn ?

Je ramasse une bouteille d'eau à l'arrière du camion.

– Il m'appellera pas.

Pendant que je bois, Réal regarde le champ vacant, propice aux tempêtes, l'hiver.

– À ta place, je l'appellerais avant que le frette s'installe.

Le soleil est écrasant.

Réal enlève sa ceinture chargée d'outils. Maxime Vaillancourt, notre contremaître, et Eugène Gosselin viennent ranger leur attirail à leur tour. Vaillancourt avance vers moi, grand et maigre. Il m'arrache la bouteille d'eau des mains, puis la jette par terre. Il me regarde, le plus sérieusement du monde :

– Une belle soif, ça s'gaspille pas !

Il sourit. Comme hier, *Le Manoir* est sur notre chemin.

Bob suit la Ford 1964 de Vaillancourt, qui s'arrête devant l'enseigne de la taverne, juste à la hauteur de nos yeux. Avant d'arriver sous l'écriteau, on descend en file indienne vers un demi-sous-sol. Un four. Dès qu'on traverse le cadre de la porte, la voix aigre de Gosselin, comme si on lui serrait la gorge, envahit toute la pièce :

– Nous autres, c'est le contraire des mineurs. Le matin on monte, pis le soir on descend.

Derrière le bar, Émile fait un rictus en fumant. Il s'accroupit sous le comptoir, haletant, et ouvre la porte du frigo. Sa grosse face réapparaît derrière le comptoir. On s'assoit devant lui, fin prêts. Il décapsule les bouteilles de bière qu'il dépose dans nos mains l'une après l'autre. Je bois comme si c'était de l'eau.

– La seule chose qu'j'envie aux mineurs, c'est d'être chez eux tous les soirs.

Déjà, Gosselin trouve le moyen de me contredire de sa petite voix agaçante :

– Yvan, ces gars-là sont partis d'ailleurs pour travailler icitte. D'un sens, y dorment pas chez eux depuis vingt ans...

Assis un peu en retrait, Réal sort de son silence. Il remet un peu de plomb dans les idées de Gosselin :

– Leurs femmes doivent pas ronfler toutes les nuits, par exemple.

Il y a un grand rire, comme si on voulait enterrer toute obstination de la part de Gosselin. Réal cache mal la satisfaction de nous avoir fait rire. Il rougit, tente de faire dévier tout ce sang qui lui monte aux joues en commandant une autre tournée, puis se tait. Sa bouche tire une bouffée de tabac sous sa moustache châtaine.

Le silence prend place, aussi lourd que la canicule, mais l'alcool descend vite. Après deux grosses, on vante encore une fois le Bas-Saint-Laurent au barman, la bonhomie des gens de notre paroisse, la vue de notre village depuis la côte du deuxième rang. Gosselin rapporte des commérages à propos de Voyer, un lâche qui laisse sa femme travailler seule sur sa ferme ! À la sixième traite, on baragouine à propos des chantiers. Vaillancourt parle du pavillon des États-Unis à Montréal, où il a commencé à travailler pour le compte de la *Dominion Bridge* :

– On peut pas dire qu'on n'était pas bien traités. Mais on travaillait fort.

– Dans ce temps-là, on manquait pas d'ouvrage. Asteure, soit qu'on monte dans le Nord ou qu'on suive les autres en Ontario, ajoute Gosselin, éméché.

Je hoche la tête, mais je n'entends plus rien. Je m'imagine le pire : retourner bûcher pour la compagnie *Price*. Je sens encore les gouttes de pluie qui dégouлинаient des feuilles pour s'écraser dans mon cou, les brûlots que je roulais en boule derrière mes oreilles.

– Y'a toujours les États-Unis, poursuit Gosselin, mais on n'est pas des Indiens pour travailler où on veut!

Gosselin se retient de ne pas parler de mon frère. On lui en veut tous d'être parti en plein milieu d'un chantier. Vaillancourt a dû trouver un autre gars de peine et de misère.

Je lorgne Réal. Il ne dit pas un mot à propos de New York. Par respect, pour qu'on ne lui vole pas sa place. Il voudrait me suivre. J'ai l'impression que derrière le goulot de sa bouteille son œil me quémande une place.

J'ai trop bu, je paie une autre traite. Notre huitième. Vaillancourt monte le ton, jovial, et nous parle de ses grands-parents qui ont émigré à Boston dans le

temps de la crise pour travailler dans les « manufactures ». Il radote. Mais parce qu'il le fait mieux que nous, on l'écoute. Enfin, où il veut en venir, encore, c'est que lui aussi est souvent parti de la maison parce qu'il n'avait pas le choix. Il nous décrit un chantier de Terre-Neuve, un hiver. Il aurait vu le frimas dans l'air tellement il faisait froid. Les soudeuses et les compresseurs n'auraient pas démarré pendant trois jours... Vaillancourt érige plus d'acier en une heure dans ce demi sous-sol que nous tous en une semaine au chantier. Même chauds, on ne le suit plus. J'allège la discussion en ressassant une de nos dernières brosses dans ce trou : la fois où Gosselin s'est levé de son tabouret, saoul mort, puis s'est effondré sur des mineurs qui buvaient à une table derrière lui. Il rigole de bon cœur. Ses épaules vacillent en s'affaissant sur le comptoir. Il jette un œil à son poignet sans montre :

– Il est grand temps d'aller se coucher, nous dit-il de sa petite voix.

On salue Émile et on cherche la sortie.

– Il doit bien y'avoir une lumière au bout de ce tunnel, dit Bob ou Max, je ne sais plus.

Je pousse, l'épaule appuyée contre la porte. Elle glisse contre les longs poils du tapis. À côté de moi, Réal bougonne, les lèvres molles :

– Si y'avaient mis les pentures dans l'autre sens, aussi...

Je cherche l'interrupteur du revers de la main. Enfin, une lumière orange éclaire les couvertures brunes. Réal avance sans retirer ses bottes et s'arrête entre les deux lits. Il tire sur la chaîne du ventilateur. J'essaie de délayer mes bottines, mais je perds pied. Je m'étale sur le tapis de Turquie. Réal s'assoit au bout de son matelas et me surveille d'un œil vitreux. Il glousse de rire, puis disparaît de ma vue en tombant vers l'arrière.

Il faudrait que je me lève, que je boive de l'eau. Seulement l'hélice du ventilateur m'étourdit. Je tourne la tête, observe les traces de sable que les talons de mon partner ont semées. J'en avale quelques grains :

– Claire et Johanne ont dû appeler.

Les bottes de Réal pendent au pied de son lit. Le mouvement de ses pieds ralentit. Je pense à demain matin. Déjà, j'ai le mal de bloc. Il ne me reste plus que trois heures pour dormir, je songe aux quelques minutes que je sauverai parce que je n'aurai pas à me changer ni à me chausser pour aller travailler. Tantôt.

Il faudrait que je me lève, mais je perds lentement connaissance, la bouche pâteuse, les muscles endoloris. Plus qu'une semaine avant de revoir Claire, le petit, la maison que le père nous a léguée à Jocelyn et à moi. Je compte tout l'argent que j'ai pu dépenser ici depuis deux mois... Celui que j'aurais dû mettre de côté pour acheter la part de mon frère. Ça fait plus de trois ans que le père est mort et Jocelyn n'a toujours pas daigné me dire ce qu'il pensait faire de la maison. Pourtant, Claire et moi on a emménagé dedans il y a longtemps. Le seul moyen de le convaincre, ce serait de lui payer sa part. Seulement, je n'arrive toujours pas à amasser assez d'argent. Le ventilateur tourne de plus en plus vite. Je ferme les yeux, j'essaie de ne penser à rien. Gosselin ronfle à travers le mur de la chambre voisine.

Le moteur de la grue gronde en expédiant une poutre dans le ciel. La lumière m'aveugle, écrasante. Je me fendrai le crâne à la scie sauteuse. Vaillancourt me souffle un vent de fond de tonne en criant. Je devine la moitié de ce qu'il dit en lisant sur ses lèvres :

– Plus vite on sera débarrassés de la « crinque », plus vite...

Je hoche la tête douloureusement. Vaillancourt cherche une pièce d'acier parmi une centaine de morceaux épars. Il court sur le fer comme un chien fou,

excité, la langue pendante. Il repère un contreventement et l'étrangle avec un câble d'acier, une élingue dont il tient l'œil d'une main, le regard rivé vers le soleil. Soudain, le crochet de la grue lui frôle une joue. Vaillancourt l'attrape, y accroche l'élingue, puis fait signe au grutier de monter la charge. Il se remet à chercher dans le fouillis de métal, vif, acharné. Étourdissant. Plus haut, Réal et Gosselin attrapent le morceau qu'ils connectent à la structure. Quant à moi, je vérifie si les colonnes sont droites. J'observe le fil à plomb du niveau se balancer puis s'arrêter à un demi-pouce de la ligne centrale. La grue cesse son vacarme. Le contreventement est revenu au sol. J'entends Vaillancourt beugler mon nom. Il le décroche et me pointe l'arrière du pick-up d'un coup de tête. Je cours vers le camion, saisis le chalumeau et déroule les torches. À côté, Vaillancourt blasphème en lisant les plans. Des gouttes de sueur tombent sur le papier. Au prix qu'elle coûte, du fer doit toujours pendre au crochet de la grue. Je vais l'aider, lis le plan par-dessus son épaule. Il me jette un regard agacé. Je lui montre une poutrelle qu'il pourrait envoyer. Les gars n'auraient pas à se déplacer pour rien. Il s'éloigne avec les plans. Il fait signe aux connecteurs de marcher jusqu'à l'autre bout du toit. Il leur envoie un paquet de tôle. Je ferme ma gueule. Je coupe la plaque de fer avec les torches.

J'entends Vaillancourt marcher dans ma direction, respirer dans mon dos. L'ombre de la flèche télescopique s'arrête sur moi. La pièce est prête avant que Vaillancourt ait eu le temps d'expirer trois fois. Il l'attache au câble de la grue. Le contreventement s'élève au-dessus de nos casques. Vaillancourt se remet à fendre l'air entre les morceaux.

Midi enfin. Mon mal de bloc s'est changé en fatigue. On s'écrase sur une poutre restée au sol. Je regarde le champ de terre qu'une route de gravelle divise en deux, tortueuse. Plus loin, d'immenses réservoirs à eau encerclent Val d'or. À côté de moi, Vaillancourt engloutit un œuf mariné. Il lèche ensuite le vinaigre sur ses doigts. Gosselin, lui, contemple l'étendue du chantier, l'air un peu inquiet. Il calcule à peu près une demi-journée d'érection, puis une semaine de finition avant

que le chantier se termine. Je mords dans mon sandwich, muet comme une tombe. Vaillancourt dit oui, la bouche pleine.

Soudain, un point beige apparaît au bout de la route, puis se transforme peu à peu en Ford F-100. Réal croit savoir :

– Le boss, dit-il.

– Le pick-up du boss, dit Vaillancourt.

Le 4X4 monte la butte de terre à trente pieds devant nous. Ses roues s'immobilisent le long de la grue. Deux hommes descendent ; le conducteur porte la barbe, l'autre est costaud, une mâchoire pointue, de gros sourcils, je reconnais Alan et Hugues. Le bras droit et le bras gauche du boss. Ils prennent leurs ceintures de monteur dans la boîte du camion. Ils avancent vers nous, prêts à travailler. Alan secoue Vaillancourt :

– Bag of bones ! l'appelle-t-il.

Il rit grassement. Quant à Hugues, il nous considère, un peu gêné.

Ils viennent nous voler notre job !

Réal et moi, on n'ose même pas se regarder. Gosselin nous regarde, lui. Il est à deux doigts de piailler comme une outarde. Vaillancourt ne quitte pas le sol des yeux tellement il voudrait disparaître sous terre. C'est ce que Réal, Gosselin et moi on espère. Gosselin finit par ouvrir la bouche, crispé :

– C'est le boss qui vous envoie ?

Hugues s'empresse de nous répondre :

– C'est Charlie, oui.

Ils ont fini le chantier à Hull et ils n'ont plus d'ouvrage. Vaillancourt l'interrompt en remontant son jean :

– Charlie veut qu'on finisse la job le plus vite possible... Pour qu'on puisse en commencer une autre...

Gosselin me chuchote à l'oreille :

– T'as-tu entendu parler d'une autre job, toé ?

Vaillancourt, puis les deux autres parlent en anglais. Par exprès. On ne comprend rien. On devine qu'une fois la structure érigée, les trois clowns

termineront le chantier sans nous. Vaillancourt le savait depuis le début. Il nous regarde du coin de l'œil, mal à l'aise. Il vient nous parler en retrait, se gratte le ventre d'une main :

– On devrait commencer un autre chantier dans le coin de Chandler d'ici deux semaines.

Vaillancourt ment comme il respire :

– Vous finissez l'érection. Après, Alan, Hugues, Réal et moi, on s'occupera de la finition.

Réal était au courant. Je l'ai fait monter ici et c'est lui qui restera. Vaillancourt a décidé de le garder à ma place. Je remets mon casque et mes gants, puis je retourne travailler avec deux minutes d'avance. Je reverrai Claire plus tôt que prévu. Ses cheveux crépés. Ses petits yeux bruns. Ses lèvres toujours gercées. Réal me dépasse en marchant vers la structure. Il s'arrête, se retourne, ne sait pas quoi faire. Il regarde ses pieds. Je tourne ma langue sept fois. Vaut mieux ne pas parler. Je pense à ce qu'il m'a raconté à propos de Jocelyn, hier : « À ta place, je l'appellerais avant que le frette s'installe ». Réal a essayé de m'avertir. Jocelyn me l'avait dit aussi : « Quand tu va être capable de lire les plans pis de monter de l'acier aussi vite que Vaillancourt, tu vas être le premier renvoyé ». Vaillancourt protège sa place de foreman. Le même coup de cochon qu'il a fait à mon frère. Jocelyn lui a rendu la pareille : il l'a abandonné en plein milieu d'un chantier. On a dû travailler les fins de semaine. On lui en a tous voulu. Réal finit par parler :

– J'aurais dû te le dire.

J'aurais dû m'en douter. Je m'en irais sur le champ, mais je continue de marcher vers la structure en serrant les dents. Il faut que je gagne au moins assez d'argent pour payer le voyage de retour. Je passe à côté de Réal. Un chien battu. J'évite son regard. Je devrai travailler dans le bois pour quatre fois moins cher ou descendre à New York. Mais je m'étais juré de ne plus dépendre de mon frère.

CHAPITRE II

Des Noirs promènent leur parapluie sans se presser. Des noms de rue passent au-dessus de ma tête, suspendus aux feux de circulation. Je cherche Harrison Street entre deux crissements d'essuie-glaces. Je lutte pour garder les yeux ouverts. Je m'endors. Une locomotive passe au-dessus de la voiture. Je sursaute. Donne un coup de volant, puis un autre. Je réussis à reprendre le contrôle. Mon cœur bat contre le tableau de bord. Je jette un œil au rétroviseur, le train grince sur les rails du viaduc. Il ralentit. J'aperçois une pancarte : *Brick Church Station*. Je baisse les yeux, regarde droit devant. Un stop ! J'enfonce les freins, les pneus crient jusqu'au poteau de signalisation. Des lettres y sont accrochées. Un nom de rue. Je roule sur Harrison Street depuis plus de cinq minutes.

L'édifice est pareil à ce que Jocelyn m'a décrit au téléphone : « Une bâtisse brune avec trois balcons ». Il a insisté pour que je reste avec lui. Au moins les premières semaines... Pour une fois, il m'a eu l'air sincère. Je me stationne derrière une auto rongée par la rouille, puis je descends. Il est cinq heures trois quarts du matin. On ne devrait pas travailler à cause de la pluie. Je l'espère. Je marche sous le crachin jusqu'à l'entrée de l'immeuble et appuie sur le bouton numéro deux. Jocelyn ne répond pas. Je sonne encore. Une femme noire descend l'escalier et sort. Elle me parle en anglais, puis attend. Je reste planté là sans rien dire. Je lui souris. Elle répète plus fort et donne un prompt coup de tête en direction de la porte qu'elle tient entrouverte. Je saisis la poignée. Elle file dans les rues d'East Orange, les fesses rebondies dans sa longue robe grise. La pluie a cessé.

J'entre, épuisé. Je monte frapper à l'appartement du deuxième. J'entends le plancher craquer. Mon frère m'ouvre enfin. Il se tient dans le cadre de la porte en

caleçon long. Il a une barbe d'au moins deux jours, des fossettes sur les joues même s'il ne sourit pas. Je me retiens de lui donner la main. Il ne me la tend pas non plus. Il me fait signe d'entrer avant de me tourner le dos, puis enfle un jean. Des taches de rouille le recouvrent presque en entier. Il me pointe le pain et un pot de confiture. Je ne reconnais pas les marques. Il s'assoit à une petite table en tôle sur une chaise pliante et enfle des bas, un t-shirt, puis une chemise aussi sale que ses culottes. Ici, tout est blanc. Les murs, le plafond, les armoires de la cuisine. Du moins, ça devait l'être avant que Jocelyn y emménage ; des cernes jaunes apparaissent ici et là dans la pièce. Il ne s'informe de rien, ne me pose aucune question. Je lui explique comment j'ai raté l'embranchement de la *Garden State Parkway*. Le détour. L'enfer.

– Pas dormi.

Je regarde par la porte du balcon. Il fait abominablement soleil tout à coup. Mon estomac se serre comme un poing. Jocelyn me verse un café. Un sirop noir. Je lui parle de Claire, du petit. Je lui dis qu'elle va bien, qu'on a encore notre loyer au village, mais qu'on s'est quand même installés dans la maison, en attendant... Jocelyn ne réagit pas. Le beau-père vient parfois aider Claire à s'occuper du petit. Le «faux croup» d'Emmanuel la stresse. Ils doivent souvent aller à l'hôpital. Les histoires de famille n'ont jamais vraiment intéressé mon frère. Je parle aux murs :

– L'hiver avec les tempêtes pis le rang qui ferme... L'été a pas été facile, non plus. Chus retourné travailler pour Vaillancourt.

Il rigole comme s'il était paqueté ; je compte un délai d'une seconde entre chacun de ses rires. Jocelyn avale la dernière bouchée de sa toast, silencieux. Il boit une gorgée de café. Je change de sujet :

– Pis toé ?

Il marche jusqu'à l'entrée, accoutré comme un quêteux, enfle ses bottes de travail et pose une main sur la poignée de la porte :

– Tu vas voir... Icite, on est ben traités.

La pluie a cessé de tomber. Jocelyn et moi, on monte un escalier. On arrive à une station de train nichée sur un viaduc. *Brick Church Station*. Je dormirais, mais ce qui me reste de nerfs me tient éveillé, figé comme une statue de sel au milieu des Noirs. Je tiens ma ceinture sur mon épaule, la boucle bien serrée au creux de ma main. Devant nous, il y a un immeuble avec des fenêtres cassées et la façade barbouillée de suie. Je reste debout devant cette ruine, j'espère que le train passera à l'heure. J'imagine Claire au beau milieu du décor. Je n'arrive pas à l'imaginer, plutôt.

Jocelyn s'approche de la voie ferrée. Le *New Jersey Transit* fait fondre les rails tellement il grince en s'arrêtant. Je monte le dernier, avalé par la foule. Je tire tout mon attirail à l'intérieur du wagon, puis le pousse dans la masse. Des visages s'alignent tout le long du convoi. Étrangement, beaucoup de Blancs. Mes outils tintent en se heurtant. Devant moi, une dame noire cherche un endroit où s'asseoir. Elle ralentit près d'un jeune roux qui fixe le vide. Ses bagages occupent tout un siège. La dame s'arrête, mais le passager ne bronche pas, seul au monde. Elle poursuit sa route sans insister. On change de wagon. Une femme basanée se tasse vers la fenêtre en nous voyant. La dame qui marche devant moi s'assoit. Je m'écrase à ses côtés, puis je dépose doucement ma ceinture à mes pieds, je fais attention pour qu'elle ne touche pas ses jambes gonflées dans des bas en nylon verts.

Plus loin, Jocelyn s'impose entre deux Américains, plus blancs que lui. Deux cadavres qui soupirent, pressés par la carrure de mon frère. L'un d'eux croise mon regard, agacé. Après avoir trouvé une place où m'asseoir, je cherche un endroit où poser mes yeux. Je les jette par la fenêtre, sur une couche de crasse qui, c'est une chance, cache un peu le paysage. Dehors, tous les buildings ressemblent à celui désaffecté de Brick Church. Le train plonge dans le sol. Des murs en béton couverts de graffitis s'étirent de chaque côté du tunnel. Jocelyn a probablement appris à ne plus voir. Il fixe la cuvette du siège d'en face ou jette un

œil au journal d'un voisin. Nous surgissons de la terre en plein cœur d'une ville. Le train ralentit, puis s'immobilise. Une voix grave bafouille le nom de la station. Je ne comprends rien. Je lis une pancarte plantée à côté d'un banc. *Newark Broad Street*. Des gens entrent, cherchent un siège. Nous repartons. Des buildings s'élèvent ici et là au hasard sur un tas de terre noire. Un drapeau des États-Unis est plaqué contre la façade d'un gratte-ciel, celui d'une banque, *IDT*, écrit en grosses lettres. Un homme en uniforme bleu marin entre dans le wagon avec une casquette probablement pareille à celle du chauffeur. Il est temps de payer. L'employé collecte l'argent et poinçonne un carton qu'il accroche sur les sièges. Il finit par m'adresser la parole. Je lui tends deux dollars et je bégaye comme si j'étais devant un douanier :

– Hoboken.

Je ne suis pas sûr qu'il ait compris. Il fait deux trous dans un ticket qu'il fixe à mon dossier. Je tourne la tête vers mon frère, il a fermé les yeux. Je l'envie. Même saoul, je n'arriverais pas à dormir.

Plus loin, un pont routier surplombe un étang. Il disparaît derrière de gros bassins blancs, puis réapparaît en s'approchant de la voie ferrée. De vieilles usines défilent, délabrées. Je me remémore des images de la Grande Guerre à la télé, quelque part en Russie ou en Pologne.

Le train ralentit. Des gens s'agglutinent déjà vers les sorties. D'autres rails courent sur notre droite, d'autres wagons. Une gare.

« *Hoboken* », annonce une voix dans les haut-parleurs.

La foule fuit entre les quais. Mon regard s'agrippe à ma seule bouée de secours : Jocelyn ! Je le fixe, le suis, je fais abstraction de tout ce qui m'entoure pour ne pas le perdre de vue. Je m'accroche à ma ceinture. Mes outils me frappent les côtes. Devant, des têtes gambadent à différentes hauteurs. Je suis emporté vers une rangée de tourniquets. Des hommes et des femmes me dépassent, puis paient leur droit de passage. Le temps que je comprenne comment faire, je serai broyé

vivant. Je ralentis, résiste contre le flot de mains, de coudes et d'épaules qui me déferlent sur le dos. Je m'apprête à rebrousser chemin, mais Jocelyn se retourne vers moi et me donne une poignée de jetons. Je le regarde faire devant la machine. Comme lui, je les glisse dans une fente, puis pousse le barreau de fer d'un coup de bassin. Je passe l'enclos comme tout le monde.

« Le subway est là ! », crie mon frère. Il court vers la rame et se précipite entre deux portes, contre un mur de chair. Je l'imité. Je marche comme un crabe au milieu des corps, étire un bras. Je parviens à saisir un poteau placé au centre du wagon. Je hale ma carcasse. Plus tassé qu'en ce moment, j'entendrais mes voisins penser. Pire, je penserais à leur place. Ça pue le swing et l'eau de Cologne. Tous font exprès de ne pas se regarder, s'attardent aux souliers ou aux chapeaux. Quant à moi, à force d'éviter les coups d'œil et les visages, j'ai cette maudite impression que quelqu'un m'épie.

J'entends seulement le claquement des roues sur les rails. Jocelyn rompt le silence. Il attire toute l'attention sur moi :

– On est en train de passer sous la rivière Hudson.

J'ai chaud. Ce n'est plus une banlieue qui nous domine, mais tout un fleuve ! J'ai l'impression que le bruit des rails augmente. Je vois des gouttes d'eau s'infiltrer entre les joints du tunnel.

L'épaule d'un passager m'écrase la mâchoire. Nous arrivons à une station. Je remarque les colonnes d'acier parsemées de rivets. Du vieux fer.

– C'est icitte, dit Jocelyn.

New York pèse au-dessus de nos têtes.

Le courant humain reprend son cours. Une bourrasque nous pousse vers la lumière. Nous sortons du trou ! Je vois un cul de jatte affalé sur le trottoir. Il tient un casque de soldat rempli de sous noirs. Puis en levant la tête, j'aperçois le chantier : deux tours qui s'élèvent côte à côte. Je me casse le cou à contempler la plus haute. Les égouts du New Jersey me rejettent dans la plus grande ville d'Amérique. Partout, des gratte-ciel. J'entends des coups de klaxon, une femme

en mini-jupe lève le bras en se lançant au beau milieu de la rue. J'aperçois mon premier taxi jaune. Je ne me souviens pas avoir vu tant de mouvement autour d'une bâtisse en construction... Autant de drapeaux accrochés à une structure.

On traverse la clôture en treillis qui encercle le site. Je repère quelques casques rouges étiquetés Union Internationale. Des monteurs d'acier, comme nous. J'essaie de voir s'ils n'afficheraient pas le numéro de leur local. On monte dans un ascenseur. Une grosse boîte rectangulaire, d'à peu près deux cents pieds carrés, entourée de planches de contreplaqué. En avant, deux grillages se referment comme des portes de garage. On est au moins une vingtaine, entassés. Jocelyn salue une armoire à glace d'un hochement de tête. L'homme lui répond par un sourire en coin. Je fixe ses mains qui pendent le long de son corps. Deux râtaux. Dans l'ascenseur, tout le monde m'a l'air inébranlable malgré les secousses du monte-charge. Je n'arrive même pas à voir, en bas, les passants qui fourmillent dans les rues. J'aperçois quelques nuages entre les derniers planchers. Le béton a été coulé sur les premiers étages. Plus haut, il n'y a que les feuilles de tôle. Le monte-charge s'arrête enfin. Jocelyn descend et se dirige vers une échelle. Je le suis, je grimpe derrière lui jusqu'au sommet. Jusqu'à maintenant, trente-trois étages ont été érigés. Je contemple les quatre grues Kangourou dont m'a parlé Jocelyn au téléphone. Il était aussi excité qu'un enfant. Quatre grues escamotables rouge et blanc placées à chaque angle de la tour. « Koch » est écrit sur chacune d'entre elles. Au centre du gratte-ciel, une structure rectangulaire s'élève, indépendante des quelques pans de murs qui ont été posés au périmètre, des panneaux striés de vide entre les trois colonnes qui le composent. Rien ne ressemble à ce que j'ai vu jusqu'à aujourd'hui. Avec toute la rouille qui le recouvre, même l'acier m'est étranger.

On rejoint des monteurs qui ramassent leurs ceintures dans un grand coffre vert, puis les passent autour de leur taille. Chacun sa croix. D'autres rassemblent des outils. Un peu plus loin, Jocelyn me pointe du doigt en parlant avec l'homme qui démêle les élingues. Un casque blanc. Je m'approche, faussement assuré. En

fait, je préférerais que mon frère me rapporte ce que le contremaître a à me dire, mais c'est tout mon corps qui me pousse vers l'avant, comme s'il valait mieux que je m'intègre maintenant. Je devrai essayer de parler anglais !

On ne me comprend pas.

– Tu parles pas français ?

Jocelyn et le casque blanc s'esclaffent dans le vacarme des grues. D'autres monteurs ont entendu. Ils rigolent. Il n'y a pas plus que trente secondes, pour moi ces hommes étaient tous Américains. Mon frère m'a eu, le chien !

– Tu pensais pratiquer ton anglais ?

Jocelyn a toujours eu l'air d'un enfant dans une cour d'école. Il me montre du doigt le seul Américain et les quelques Mohawks qui travaillent ici, sur la tour Sud, les autres étant affectés au déchargement des camions ou à la tour Nord. Il sourit et me tape dans le dos avant d'aller travailler.

– Ici, c'est comme chez nous... en mieux.

Il reprend son sérieux et rejoint son partner qui ne mesure pas plus de cinq pieds six, la barbe longue et pâle. Jocelyn l'appelle Tit-Homme en le saluant. Devant moi, le casque blanc se présente, une pince cramponnée à mon bras, l'autre à ma main :

– Gaétan.

Il me tend un chapeau de sécurité rouge, celui de la compagnie. Il m'avoue être le seul foreman québécois parmi les huit équipes d'érection qui assemblent les deux tours. En bout de ligne, j'avais raison. Des têtes anglaises dans un pays anglais. Pendant que Gaétan bavarde, quelques silhouettes passent à côté de moi. Je serre des mains en ne me rappelant déjà plus des noms que les visages prononcent dans le branle-bas du chantier. Je saisis seulement un mot de ce que Gaétan m'explique :

– ...bolter.

Son gant part de la structure centrale, puis vise les seaux rassemblés dans un conteneur. Il veut que je boulonne. Le temps que je hoche la tête, Gaétan m'a déjà tourné le dos. Il examine les plans sur une table en bois. Je cherche une

masse dans le grand coffre vert, puis je vais dans le conteneur remplir un baril de boulons de différentes longueurs.

Un jeune vient me voir pendant que je m'apprête à tout attacher au bout d'une corde. Il a le crâne rasé, une peau de bébé, pas plus de dix-sept ans. Il baragouine en anglais, nerveux. Je ne comprends pas un seul mot de ce qu'il dit. Il m'arrache le seau des mains puis l'accroche le long d'une colonne. Quelqu'un nous rejoint. Un gros Mohawk coiffé d'un casque de foreman. Un air de bœuf. Il ne me dit pas un mot, mais il me fait signe du bout de son doigt de monter en haut de la structure. Un ordre, de la part d'une Plume. J'hésite en lorgnant sa grande face brune. Il voit que je n'ai rien compris, il me frappe l'épaule, puis me montre à nouveau la charpente qui n'a pas encore été boulonnée. Je surprends le début d'un sourire sur ses lèvres.

Je grimpe à une colonne jusqu'au premier niveau et hisse mon seau. Toute l'équipe de finition, en tout cas celle de la partie centrale, est sur le même étage : quatre hommes, dont un soudeur, et deux gars qui s'occupent de recouvrir la structure de madriers. Une sorte de plancher temporaire. Comme moi, l'autre remplit les trous avec des boulons. Un rondellet début quarantaine, poilu, les bras musclés. On travaille chacun sur notre axe, côte à côte. Trente pieds nous séparent. Je me promets d'atteindre le bout de la structure avant lui.

Le gros me regarde boulonner sans accélérer ni ralentir sa cadence. Il fume, aligne les trous d'une connexion, à plat ventre sur une poutre. Il tient une *bull pin* d'une main et une massue de l'autre. La fumée de sa cigarette entre par ses narines. Il frappe fort, sans arrêt, mais lentement. Je termine ma première connexion, me relève en tenant le baril d'une main, je cours sur la poutre. Enfin, presque. Je me couche, la face contre le fer, je dégage ma *bull pin* de ma ceinture, la fourre dans le plus petit trou, cogne avec la masse, les trous s'alignent, je les remplis de boulons, puis en serre une avec ma clé. Je rengaine ma *bull pin*, remplis le dernier trou, puis file à l'autre connexion. Déjà, il ne me reste presque plus de boulons. Je cherche le jeune des yeux, il s'occupe de ravitailler le gros que je devance déjà d'au moins vingt pieds. Je tourne mon baril à l'envers, le secoue.

Le jeune me fait un signe de tête, l'air un peu énervé, il finit de remplir le seau du gros, qui me dévisage avec défi, fatigué. Il grimace en hissant son chargement. Il ne fume plus. Deux ruisseaux coulent sur ses joues.

J'attends en l'air. Trop longtemps. J'aperçois un monteur, torse nu, juste en bas, le teint rouge, les yeux légèrement bridés. Il tient un téléphone aussi gros que ceux des soldats dans les films de guerre. Un autre dont on dit qu'ils n'ont pas le vertige. Il parle dans un micro, adossé à une colonne. J'écarquille les yeux. Une légende amérindienne qui travaille comme signaleur. Un gars de téléphone, les épaules affaissées et le torse légèrement penché vers l'avant. Il guette la flèche télescopique d'une grue qui s'arrête au-dessus de deux connecteurs, mon frère et Tit-Homme, son partner. Le Mohawk transmet des directives à l'opérateur.

Le jeune revient avec des boulons, m'en attache un seau plein au bout d'une corde. Je le tire. Il n'y a qu'une douzaine de boulons d'un pouce à l'intérieur. Juste ce qu'il faut pour river cette partie-ci. Je me dépêche de les mettre en place, puis déménage à l'autre bout de la poutre. L'autre boulonneur a quasiment eu le temps de me rattraper. Il a accéléré le train, il fait tourner sa clé à toute vitesse en suintant. Je me remets à l'ouvrage, pige dans le baril jusqu'à ce que je touche le fond. Je le vide en deux temps trois mouvements. Si je pouvais m'approvisionner moi-même, aussi ! Le jeune m'a vu, il court m'en chercher d'autres, je lui fais signe de remplir la seau à ras-le-bord, mais il continue de compter les boulons un par un, accroupi dans le conteneur. L'autre gagne du terrain. Je le toise en comptant les secondes.

J'ai peur d'être vu à ne rien faire.

Je regarde mon frère, un peu plus loin. Il travaille avec son partner. Un immense panneau d'acier tourne, descend au-dessus de leur tête. Tit-Homme tient une corde en nylon accrochée au pan de mur. Il la tire en se tenant sur la pointe des pieds, puis essaie d'aligner le mur vis-à-vis les trois connexions du plancher. Il fait un signe de tête au gars de téléphone. Le grutier descend la charge. Jocelyn appuie une échelle à un panneau qu'ils ont déjà assemblé, puis monte ajuster

l'immense pièce d'acier avec une barre de force. Travailler dans une échelle ! Nos femmes pourraient le faire. Pour le compte de la *Dominion Bridge*, ce serait le déshonneur ! Si Vaillancourt les voyait... Neuf piastres de l'heure, cinq de plus que chez nous, et ils ont des échelles !

Le jeune me pousse un cri depuis le trente-troisième. Il a eu le temps de tout attacher sans que je ne m'en rende compte. Je m'empare du fardeau, pas assez lourd à mon goût. Je rive la poutre, la colonne et le contreventement devant moi. Le gros n'a toujours pas réussi à me rattraper. Il a quasiment reculé, il traîne de la patte, chargé d'outils et de boulons. J'ai au moins trente pieds d'avance sur lui. J'approche de la colonne d'arrivée. Je vide le seau que le jeune m'a apporté, lui fais signe de m'en préparer un autre.

Je prends le temps de m'essuyer le front. J'aperçois un gratte-ciel, au loin, qui rétrécit au fur et à mesure qu'il s'étire vers le ciel. *L'Empire State Building*. Je reprends mon souffle. Je me souviens d'une photo en noir et blanc. Des monteurs d'acier portant des bérets et mangeant assis sur une poutre au-dessus de la ville. Je travaille depuis tantôt et je n'ai pas pensé contempler New York une seule fois. Je cherche la Statue de la Liberté des yeux. Au sud-ouest, des bateaux passent sur la rivière Hudson. Des quais s'avancent dans l'eau, remplis de portiques, de conteneurs et de débardeurs. On y décharge du fer. Des camions font la file depuis le port jusqu'au chantier. Les grues Kangourou les allègent en faisant pivoter leurs mâts pareils à de longues cannes à pêches. Leur crochet plonge comme un hameçon dans les profondeurs de la ville.

Quelqu'un gueule depuis le plancher. Le Mohawk, celui avec le casque blanc, fait semblant de tenir une cuillère, puis mord dans l'air. C'est l'heure de la soupe. Si ce n'était pas de ma nuit blanche, j'oublierais presque que je travaille. Le temps a passé comme dans une brasserie. Je termine ma dernière connexion avant de descendre.

Je rejoins la gang avec laquelle sont assis Jocelyn, Gaétan et une poignée de Québécois qui travaillent aussi au trente-troisième étage. Ils fouillent dans leur boîte à lunch, installés sur un paquet de tôle. Le boulonneur me fait une place. Je m'écrase à côté de lui. Le partner de mon frère l'appelle « Gros ours ».

Autour de moi, les gars parlent de travail. Ils ont beau être Québécois, ils n'ont pas le même accent. Je reconnais celui de Montréal. Il sort de la bouche d'un grand « Jack », souriant, les dents jaunes, sauf une, absente, qu'une lèvre fendue cache par intermittence, un accident de travail ou peut-être un coup de poing à voir sa face d'acteur, un mélange de James Dean et de John Wayne. Je crois l'avoir vu poser des madriers, tout à l'heure. Un autre, plus vieux, la peau brunie par le soleil. Ses rides forment un réseau de lignes blanches sur ses joues quand il sourit. Lui aussi travaille sur les madriers. Ils discutent du chantier, parce qu'à part la province et la langue, c'est tout ce qu'ils ont en commun.

Jocelyn me surveille du coin de l'œil. Le connaissant, il essaie probablement de chercher quoi dire pour mieux m'intégrer. Après avoir montré comment je me débrouille avec mes mains, il faudrait que je me démène avec ma gueule. Je ne dis pas un mot.

À une dizaine de pieds devant nous, le monteur et les trois contremaîtres américains mangent à l'écart. Ils se sont écrasés sur une poutre. Quant aux Mohawks, ils forment un cercle de trois personnes, le cul rivé sur des seaux. D'abord, j'ai le sentiment qu'ils nous ignorent puis, en considérant notre majorité, je ne sais plus quoi penser. Jocelyn lit dans mon regard. Une fouine :

– Les Plumes y nous parlent pas ben ben. Mais c'est mieux de même, on parle pas anglais.

J'ai dû bien trop les regarder les Plumes pour que mon frère me réponde sans que j'aie eu à poser de question. « Gros ours » semble avoir peur que les Mohawks nous aient entendus :

– Sont ben corrects, les Indiens. Y parlent pas beaucoup, mais y nous font pas chier.

Tit-Homme hoche la tête en tirant une bouffée de cigarette. Il expire par les narines :

– C’que j’aime pas, c’est qu’y’en font des héros en disant qu’y’ont pas peur des hauteurs. C’est sûr que, depuis le pont de Québec, pis p’t’être même avant, y’ont fait leur preuve. Aux *States*, surtout, *L’Empire State Building* pis toute la patente, mais crisse... On est aussi capables qu’eux autres...

Le Montréalais lève les bras et jette un œil à son accoutrement :

– Anyway, avec toute c’tte rouille-là qui nous colle après, Plumes pas Plumes, on a plus l’air d’une gang de quêteux que d’une gang de héros.

Jocelyn prend la parole d’une voix lente, le dos courbé. Des airs de fausse sagesse :

– On peut pas aller travailler aux États-Unis comme on veut, contrairement aux Indiens. Si on a le *bond*, c’est à cause de la guerre.

Tout le monde approuve en hochant la tête légèrement. J’observe mon frère éplucher sa pomme avec un couteau de poche. Comme moi, il doit s’imaginer en coureur des bois, comme on l’appelait quand on travaillait pour Vaillancourt. Un coureur des bois qui serait en train de survivre en pleine forêt ou plutôt au sommet d’une montagne. En ville.

Gros Ours m’offre une cigarette et fait craquer une allumette sous mon nez en la recouvrant de ses mains comme s’il ventait. Il râle un peu, encore essoufflé :

– C’est spécial le boltage icitte. Hein ?

Gros Ours m’explique que le jeune, l’apprenti, est payé pour démêler les boulons et les distribuer aux boulonneurs en les attachant à des câbles. Parce qu’il y a deux sortes de boulons, A325 et A490. Karl Koch a dû engager un foreman pour s’occuper seulement du boulonnage : Montour, le Mohawk au casque blanc. C’est lui qui examine les plans et s’assure que les bons boulons soient apportés et posés au bon endroit. J’expire une bouffée de cigarette :

– Pourquoi le fer est pas peinturé ?

C’est le Montréalais qui me répond, comme s’il nous écoutait depuis un bout :

– Ça vient d'Angleterre. Paraît que ça rouille moins qu'du fer peinturé.

Gros Ours se lève, puis enfle sa ceinture. Il nargue mon frère avant de retourner travailler :

– Tu m'avais pas dit que ton frère connaissait l'acier de même.

Jocelyn expire la fumée de sa cigarette par ses narines. Gros ours renchérit :

– T'aurais dû le faire descendre avant !

Jocelyn fait un sourire un peu forcé. On croirait voir Vaillancourt...

Quatre heures et demie. Les élingues pendent aux quatre coins de l'édifice. On enlève nos attelages, on les range dans les coffres que les contremaîtres referment et cadénassent. On descend ensuite dans les échelles jusqu'au vingt-huitième étage. De là, on prend l'ascenseur.

J'entre dans le monte-charge et je m'adosse au contre-plaqué, vidé, mais quasiment moins qu'en début de journée. Comme quand je halais le traîneau à bois avec mon père et que, après une heure d'effort, essoufflé, je profitais enfin d'un second souffle.

L'ascenseur tremble. On touche terre. Quelqu'un ouvre la grille. On avance vers une roulotte blanche dont la fenêtre est ouverte. Derrière, un homme se tient debout, les épaules en bouteille, la barbe forte. John D., le contremaître général, dit Jocelyn. Les gars lui tendent une sorte de médaille, cuivre et or.

– Notre *brass*. C'est comme ça qu'on *punche*, m'explique mon frère.

Le surintendant les accroche à des clous plantés dans un panneau en bois. Chaque écusson correspond à un numéro, puis à un nom écrit sur la planche de contreplaqué. Jocelyn me présente à D. en prononçant seulement mon nom. Le surintendant me serre la main, il essaie de me faire la conversation en anglais. Il a la délicatesse de ne pas insister. Il me fait entrer dans la roulotte, puis dans son

bureau. Je m'assois sur une vieille chaise branlante devant des plans pêle-mêle et une poubelle qui déborde. John D. me donne une feuille, me tend un stylo, et me montre un X du doigt. Il s'agit juste de m'enregistrer, j'imagine. Je signe à côté. Le surintendant me donne mon « brass ». Le numéro quarante et un.

Jocelyn m'attend à l'entrée du chantier. On sort dans la rue. *Church Street*. La foule va dans tous les sens. Mon frère et moi, on suit le courant qui entre sous terre.

Je ne vois plus le cul de jatte qui tenait son casque de l'armée à l'entrée de la station. Je suis Jocelyn et lis les écriteaux affichés dans les allées de la station de métro. On suit les directives : *New Jersey, Path Train*, puis on arrive assez vite aux tourniquets d'accès. On paie, et on passe. En bas d'un escalier, des bancs sont chargés de monde. On reste debout dans l'obscurité. Jocelyn ne parle toujours pas. Je lève la tête. Je remarque une fille, les cheveux bruns retroussés au niveau des épaules, vêtue d'un jean moulant et d'une chemise brune à pois roses. Elle fume en me portant attention. Je la regarde sans baisser la tête. J'entends le convoi qui arrive avec ses wagons. Ils effacent la beauté d'un long trait argenté. Je ne la reverrai jamais. Le temps que je monte à bord et que je trouve un siège, je ne me souviens plus si c'est cette fille qui avait une fleur dans les cheveux ou celle qui marchait sur Church Street, il y a quelques minutes.

Le subway nous amène jusqu'à Hoboken, puis on prend le transfert vers East Orange.

Après être montés dans le ciel, on entre dans le cul de la ville pour ressortir quelque part au New Jersey. Mon frère se tourne vers moi. Il a déjà ressenti la même chose :

– Tu vas voir. On finit par se sentir chez nous à East Orange.

CHAPITRE III

On entend le bruit d'un moteur. Le troisième de la journée. Il vient de l'ouest. L'écho se propage dans les fossés qui bordent le rang. Un bruit sourd. Il ralentit, tourne le coin en face de chez Jean-Pierre. Le père se berce de plus en plus lentement dans sa chaise. Il tend l'oreille. Le bourdonnement augmente, accélère, puis ralentit devant chez nous. Le gravier craque sous le poids des roues, il enterre le chant des sauterelles. Le moteur arrête de gronder. On entend le claquement d'une portière, puis des bottes montant les escaliers de la galerie. Les marches grincent. Un pas lourd, nerveux. Celui du bonhomme Bellavance, qui cogne un grand coup contre la porte et entre sans s'essuyer les pieds.

Le père reste assis. Il soupire, de la fumée sort de ses narines. Il n'a pas le temps d'écraser sa cigarette que Bellavance est au beau milieu de la cuisine, le dos courbé, le regard qui longe les murs. Il se gratte la nuque comme si une mouche lui tournait autour. Sa barbe a des reflets gras sous la lumière du plafond. Il ne dit rien, n'ose pas trop nous regarder, Jocelyn et moi. Il s'approche de mon père, se tient debout dans sa salopette verte. À voir l'affaissement général du bonhomme, on se demande si c'est lui ou la salopette qui tient debout.

Donald Bellavance parle le premier :

– Pis la besogne ?

Le père ne répond pas. Il ne lui offre ni à boire ni à manger. Depuis que la mère est morte, il n'offre plus rien à personne. Il recommence à se balancer sur sa chaise. Le bonhomme continue de parler :

– Le temps des foins arrive. J'paierai tes gars s'ils veulent m'aider.

Le père nous regarde du coin de l'œil, Jocelyn et moi, comme s'il avait oublié notre présence. Il allume une autre cigarette. Bellavance ne nous regarde toujours pas. Ses yeux cherchent plutôt une place où il pourrait s'asseoir :

– Fernande leur fera sa soupe aux légumes. Elle aime ben ça quand ils viennent. Claire et Chantale aussi. Ça leur fait oublier leurs frères !

Il rit. Deux ou trois éclats qui meurent aussitôt sortis de sa bouche.

– En tout cas, l'aide est jamais de refus. Avec tout le bétail qu'on a...

Le père roule un œil au plafond, sa chaise reste en suspens une seconde, puis se remet à frapper le plancher un peu plus fort. Donald n'est plus arrêtable :

– Faut dire qu'on a pas autant de champs que toé pour les garder...

Enfin, le père lui coupe le sifflet :

– Veux-tu ben m'dire c'qui se passe, Donald! T'es une vraie queue de veau depuis que t'es entré !

Le bonhomme Bellavance arrête de bouger, les lèvres entrouvertes.... Ses mains s'agitent comme s'il étranglait deux chats dans le fond de ses poches.

– J'me demandais si t'aurais entendu le bruit d'un fusil dans journée. Le son d'une 22 ? Aurais-tu vu quelqu'un avec une 22 ?

Le bonhomme Bellavance reprend son souffle. Il ne nous regarde toujours pas, Jocelyn et moi. Toute son attention est tournée vers le père. Mon frère distribue les cartes. Je fixe mon jeu. Un valet de trèfle ou une dame de pique. Je ne sais plus, on ne joue plus pour vrai, de toute façon. Pas depuis le bruit du moteur à l'ouest. Le père est plus calme que jamais :

– Quelqu'un chasse sur tes terres ?

Bellavance sort les mains de ses poches. Il s'approche et laisse tomber une poignée de plombs sur le bout de la table. Je jette un œil à Jocelyn qui évite mon regard, il se cache derrière ses cartes. Le bonhomme s'assoit à côté de mon frère :

– Mes gars sont allés chercher mes vaches, tantôt.

Notre voisin s'enfonce dans sa chaise et tâtonne les poches cousues sur son torse. Il cherche son paquet de cigarettes. Le père ne lui en offre pas, il laisse son mégot brûler dans le cendrier à pattes et se lève pour voir ce que Bellavance a à lui montrer. Le bonhomme dépose ses mains sur ses genoux. Il fixe le plancher :

– Y'a quatre vaches qui saignaient. Elles avaient le corps percé de trous.

Le père examine les balles.

– Du calibre 22, insiste Bellavance. Il nous lorgne pour la première fois, Jocelyn et moi, puis jette un œil à la penderie où sont rangées les armes.

Le père ne lève pas les yeux, penché au-dessus de la table, immobile. Bellavance cherche encore ses cigarettes, les mains sondant sa poitrine. Un gorille. Il se lève, marche vers l'entrée, puis revient s'asseoir.

– Y'étaient pas ben profondes. C'est comme si on les avait entrées au marteau. J'ai juste eu à les sortir avec des pinces. Si ça se trouve, les bêtes ont rien senti. Mais ça aurait pu être pire.

Jocelyn oublie de passer les cartes. Je mise un sou au milieu de la table. Le père réfléchit. Il prend tout son temps :

– C'est comme si on les avait tirées de loin.

Jocelyn et moi, on retient notre souffle. Bellavance hoche la tête et se lève de sa chaise d'un trait :

– Comme si le chasseur s'était caché au nordet, dans la petite forêt...

– Un chasseur ? J'en connais pas qui prendrait une vache pour un chevreu. En plus, on est même pas dans saison.

Le bonhomme Bellavance secoue la tête.

– J'sais ben que c'est pas un chasseur ! Pis qu'on soit dans saison ou non, ça jamais changé grand-chose dans paroisse.

Les lèvres du père se crispent un peu, quasiment un sourire :

– N'empêche... Si quelqu'un avait voulu les tuer, y'aurait pas tiré d'aussi loin. Surtout pas avec un 22...

Bellavance fronce les sourcils :

– Y voulait probablement pas qu'on l'voit.

– Y'aurait pu attendre que les vaches approchent... Qu'elles broutent dans le nordet. À l'orée de la p'tite forêt, comme tu dis...

Le père se racle la gorge, puis monte le ton :

– Pas loin de chez nous !

Le bonhomme Bellavance rougit, il se remet à se gratter la nuque comme quand il est entré :

– Y voulait peut-être juste les blesser.

– Qui c’est qui t’en voudrait à c’point-là, Donald, hein ?

– Quelqu’un qu’y’aimerait pas qu’mes affaires aillent bien, disons...

Le bonhomme Bellavance ouvre la bouche en levant légèrement la tête, puis la referme. Il finit par parler :

– C’est sûrement pas par hasard qu’une douzaine de plombs se sont ramassés dans le cul de mes vaches !

Je pouffe de rire. Jocelyn colle ses cartes contre sa bouche. Le père nous jette un regard comme un coup de fouet. Le bonhomme n’a pas l’air d’avoir entendu :

– Jean-Pierre a pas produit autant que nous autres c’t’année, pis les Voyer, j’en parle même pas !

Le père, qui s’était levé pour jeter un œil aux balles, se rassoit et recommence à se bercer :

– Tout le monde sait que c’est pour moi que ça s’est le plus mal passé, Donald. Depuis qu’j’suis veuf, j’ai jamais réussi à rejoindre les deux bouts... Encore moins c’t’année.

Bellavance cherche encore son paquet de cigarettes, une main sur le cœur. Le père finit par lui en tendre une, agacé. Il l’allume. La main du bonhomme tremble un peu. Il gagne du temps. Il fume, mais on dirait qu’il prend une grande bouffée d’air en regardant par la fenêtre. Sa voix est un peu moins chevrotante :

– C’est de valeur que tu veules pas que j’té loue tes terres... Ça te ferait plus d’argent que ce que tes vaches te rapportent. Y te resterait juste à bûcher. Tu l’fais mieux que n’importe qui dans le village !

Le père ne dit rien. C’est à son tour de se gratter le cou. Il nous regarde, Jocelyn et moi. Il n’a jamais aimé parler, encore moins de ses problèmes, surtout pas devant ses enfants. Il écrase sa cigarette, n’en rallume pas.

– C’est de l’orgueil mal placé, Flavien, ajoute Bellavance. Il regarde dehors les champs qui s’étendent à perte de vue. On serait les deux gagnants !

Le bonhomme Bellavance grimace comme s’il riait dans sa barbe.

– Pis pour être franc, Flavien, moé itou j’pense pas qu’le tireur avait l’intention de tuer mes vaches.

Jocelyn me regarde, blanc comme un drap. Je dois être de la même couleur. Le père se berce en secouant la tête.

– Y’a juste tiré comme y’aurait tiré dans lune. Comme quand on était jeunes, toé pis moé, pis qu’on visait la montagne avec le fusil de chasse de ton grand-père.

Jocelyn est toujours aussi blême. Je sens ma chaise s’enfoncer dans le sol. Le père soupire, il se lève et va chercher la bouteille de *Beefeater* dans l’armoire. Il faudra saouler le bonhomme, l’écouter parler et attendre qu’il s’en aille. Le père est patient. L’alcool aidant, il finira peut-être même par être content de le voir. L’alcool aidant, il l’aura vite oublié le lendemain.

CHAPITRE IV

Le trente-troisième étage. On ouvre la porte du monte-charge. Le soleil est aveuglant. Je jette un œil à moitié fermé aux buildings qui m'entourent. Gaétan nous attend à côté du coffre. Il boit du café dans une tasse thermos, un crayon feutre sur l'oreille. Je ramasse ma ceinture. Je contemple les deux étages que je devrai grimper. Je souris à l'idée que les gens croiront qu'on a bravé la mort dans le ciel de New York. Cent dix étages ! Avec les planchers de tôle et de madriers, ce ne sera jamais plus que trois étages à la fois.

Un homme fend l'air en se dirigeant vers nous, imposant. Il ne sourit pas. Un casque blanc américain. Il parle à Gaétan avec une détermination de fer, immobile. Je prends une masse dans le tas d'outils, une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. Gaétan remue sa mâchoire :

— Sais-tu connecter ?

À force de fuir le chômage et à chercher des jobs ici et là, on apprend à dire oui. La première fois que la *Dominion Bridge* m'a employé, c'était comme soudeur. Après deux heures, je n'avais même pas réussi à souder une seule plaque. Le contremaître m'avait envoyé boulonner. Une fois qu'ils nous avaient engagés, ils se débrouillaient pour qu'on travaille.

— Faut que tu remplaces un ivrogne. Baker t'attend.

Gaétan me pointe le contremaître américain qui est déjà rendu cent pieds plus loin. Celui-là jase avec le connecteur et le gars de téléphone de l'équipe d'érection nord-est. Je les rejoins en bouclant ma ceinture.

À voir l'eau qui coule sur le front de l'Américain, je m'imagine le pire. L'homme avec qui il parle retire son gant pour me serrer la main.

— Robert. Appelle-moé Bob.

Un Montréalais. Il a dans la fin de la vingtaine, les cheveux charbon, les épaules rondes. Il est tout de même costaud. Baker me serre la pince en me regardant du coin de l'œil. Il exerce une pression sur mes doigts, une seule, puis décampe vers le monte-charge. Il descend vers les camions et la cour à fer. Au tour du gars de téléphone de se présenter. Un Mohawk. Il me fait un léger signe de tête. Il s'appelle Kyle, dit Bob, qui parle comme un livre ouvert pendant qu'on rassemble les outils. Bob aussi s'est installé dans le New Jersey, mais à Newark. Là où il y a eu des manifestations raciales, il y a trois ans. C'est quand même moins dangereux qu'à East Orange. Je ravale ma salive. Je ne savais pas qu'East Orange était risqué...

Sa femme, Luce, et ses enfants sont restés à Montréal. Luce est infirmière. Il marche vers le panneau que la grue a déjà hissé jusqu'en haut. Il saisit une échelle et l'appuie contre le mur. Il m'explique sa façon de faire :

– Le best, ça serait qu'on s'échange ça. Je monte, tu connectes le bas, je connecte le haut. Pis à l'autre *wall panel*, c'est toé qui montes.

Je reconnais son visage, maintenant. Cette face un peu rougeaude que Jocelyn a saluée en descendant du train, hier. On fixe le premier panneau sans trop de difficulté. Bob change ensuite l'échelle de place et grimpe pour retirer le crochet de la grue qu'on a glissé dans un œil en métal rivé à chaque pan de mur. Il redescend. Déjà, je me prépare pour le panneau suivant. Bob maugrée contre le coéquipier avec qui il travaille depuis le début du chantier. D'après ce qu'il raconte, l'autre boit tout le temps. Le problème, ce n'est pas tant qu'il boit qu'il ne se lève pas après avoir bu. Et il se saoule une journée sur deux.

L'autre pièce arrive. Je monte et laisse mon partner boulonner la partie inférieure. Je fais glisser le segment du haut avec ma barre de force, puis le fixe. Je redescends, me déplace, remonte, décroche le panneau. On déménage nos équipements, la flèche de la grue tourne vers la droite et le câble de levage glisse vers la rue. On attend le prochain lift. C'est à mon tour de parler. Je raconte à Bob l'histoire de Raoul Bélanger, un gars de Sept-Îles sur un chantier. Il se cachait dans des tuyaux pour dormir et ne descendait même pas pour dîner. On l'appelait le fantôme.

– Les chantiers industriels, c’est souvent de même, dit Bob.

Je bavarde plus avec cet étranger en deux heures qu’avec mon frère depuis que je suis arrivé.

On pose six pans de mur.

Après les *wall panels*, c’est au tour des panneaux de planchers. Je vois le mastodonte d’acier tourner au bout du câble de levage. J’attrape la corde qui pend, attachée à un de ses bouts. Cinq poutrelles ont déjà été assemblées. Même la tôle a été étendue, puis soudée. La compagnie fait assembler les poutrelles en usine, m’explique Bob. Ça sauve du temps d’érection et ça coûte beaucoup moins cher.

– Ça aurait pris au moins six lifts pour monter tout ça au chantier.

Bob fait signe à notre gars de téléphone, Kyle, le Mohawk, de descendre la charge. Enfin, il me demande de quel côté j’aimerais mieux connecter les pièces de fer. Je choisis la partie centrale. Pour travailler au périmètre de la tour, il faut prendre l’échelle. Je ne m’imagine pas travailler avec ça. Bob m’explique comment faire, me donne quelques trucs. C’est un bon homme, travaillant. Un excellent connecteur, surtout. On pose le *floor panel* qui relie l’un des pans de mur à la partie centrale.

On attend le prochain plancher, moi à cheval sur une poutre, Bob, perché au sommet de son échelle. J’observe Kyle donner des directives à l’opérateur de la grue et à l’autre signaleur qui s’occupe du déchargement des camions au rez-de-chaussée. Bob m’explique qu’ils utilisent de vrais téléphones avec un fil qui part d’en haut jusqu’en bas. Les walkies-talkies ne sont pas assez fiables. Les gars risquent de perdre le contact trop souvent. Les yeux du grutier, ce sont les signaleurs. S’il ne les entend plus, on arrête tout.

Le crochet de la grue descend toujours vers les camions, Bob prononce quelques mots en anglais avec notre gars de téléphone. Lui et le contremaître à la finition sont les seuls Mohawks à travailler dans la tour Sud, m’explique Bob. Il y en a trois autres en bas, des signaleurs. Tous les Indiens qui travaillent ici sont des Mohawks de Kahnawake, sauf Montour, le foreman au boulonnage. Lui, c’est un

Américain. Bob ne sait pas trop de quelle réserve, mais il sait qu'il ne vient pas du Québec. De toute façon, peu importe de quelle tribu ils viennent, les Plumes ne sont pas « trustables », dit Bob.

– J'en connais un qui a déjà mis le cutter d'une torche dans l'oreille d'un gars pour rire. Y'a appuyé sur la poignée à oxygène. Y'a failli lui défoncer le tympan.

Tout de suite, je m'imagine Kyle faire un coup pareil. À cause de ses yeux qui louchent un peu, peut-être, ou parce qu'il a l'air d'avoir le temps de penser à ce genre de choses. On attend le prochain morceau en parlant de tout et de rien. De rien, surtout. Si on ne travaillait pas en équipe, comme Kyle, on aurait aussi le temps de réfléchir.

Comme hier, les gars s'assoient sur les paquets de tôle pour manger. Jocelyn s'est installé un peu plus loin avec son équipe. Je m'écrase à côté de Bob, qui sort trois barres de chocolat de sa boîte à lunch et les engloutit comme une bibitte à sucre. Soit il a faim, soit il est pressé de se remettre à placoter. Mais il ne parle pas. Il lèche le papier de sa dernière *Hershey*. Je crève de soif, j'ouvre une bouteille de coke et en avale la moitié d'un trait. Je pointe un gratte-ciel d'une main:

– C'est quoi le nom de cette bâtisse-là ?

Robert hausse les épaules. Il demande à Jocelyn, installé derrière nous, qui pèle une pomme avec son couteau. Mon frère se fait un plaisir de nous expliquer qu'il s'agit du *Woolworth Building*, le plus haut avant le *Chrysler Building*, puis l'*Empire State Building*. Je m'arrache le cou à contempler le gratte-ciel. Bob me donne un coup de coude en se décrochant les dents avec ses ongles :

– On va le dépasser dans pas long.

Il englobe la ville d'un grand mouvement de bras :

– On va tous les dépasser.

Il sort un six pack de sa boîte à lunch et fait chuintier deux canettes. Il m'en donne une. Je n'arrive pas à deviner lequel des deux a déteint sur l'autre : son ivrogne de partner ou lui. Peu importe, il fait chaud, je meurs de soif. Jocelyn et Tit-Homme boivent aussi. Tit-Homme me regarde :

– Quand les contremaîtres travaillent en bas, on s'permet d'en boire une ou deux.

Bob me donne un coup de coude :

– Les casques blancs, y veulent juste qu'on l'fasse en cachette pour pas leur donner l'goût !

Je contemple l'autre tour qui, déjà, nous dépasse d'une trentaine d'étages. Je pense à tout le travail qu'il nous reste à faire avant d'avoir atteint sa hauteur.

On assemble cinq autres panneaux de plancher, puis on se remet à poser des *wall panels*. On déplace notre équipement. Encore une fois, j'observe la tour Nord, mais plus attentivement. Comme pour nous, quatre grues Kangourou sont placées à chacun des angles. Je demande à Bob si ce sont aussi des Mohawks, des Américains et des Québécois qui travaillent dans l'autre tour. Il hausse les épaules, regarde en bas pour voir si le prochain *wall panel* n'arriverait pas :

– Pour moi, l'autre tour, c'est un autre chantier.

Bob préfère parler des New-Yorkaises en bas. Je me penche au-dessus d'une des colonnes qui dépassent de trois pieds le plancher sur lequel on marche. Des têtes blondes et brunes défilent dans les rues. Je m'imagine des femmes aussi attirantes les unes que les autres.

– D'icitte, sont toutes belles, dit Bob.

Il essaie de se gratter le dos en passant une main dans le col de son chandail. J'aperçois un tatouage le long de sa colonne vertébrale. Une branche ou un serpent, difficile à dire. Bob se tourne vers moi :

– Un boa! Je l'ai fait faire à l'expo agricole de Granby. Cinq cents piastres! Ç'a pris l'après-midi. Y part d'en haut des fesses, y suit ma colonne jusqu'en bas de mon cou, pis passe en arrière de mon épaule pour redescendre juste là.

Il lève la manche de son gilet et me montre son avant-bras : une langue fourchue sort de la gueule du monstre. Je n'ai plus rien à dire. Bob monte dans l'échelle. J'attrape le câble du panneau qui tournoie au-dessus de nos casques. Je tire. Je m'imagine apprendre à Claire que je dépenserai deux semaines de salaire pour me faire dessiner dans le dos. Pas un cœur ni son nom, mais une couleuvre ou un dragon.

Jocelyn, Bob et moi, on ouvre notre deuxième bière pendant que le train quitte Hoboken. Assis en face de moi, Bob parle de ses deux petits gars, la prunelle de ses yeux. Il ne nous épargne aucun détail : l'équipement de hockey de Kevin et de Jason, les gilets qu'il leur a donnés, les patins. C'est lui qui leur a montré à aiguiser les lames. Il raconte la première fois qu'ils ont pêché de la truite mouchetée ensemble. Sur un lac, quelque part en Mauricie. Apparemment, les petits gars enfourchaient mal leurs vers au bout de l'hameçon. Ils les laissaient pendre au lieu de les entortiller. Ils disaient que ça leur salissait trop les doigts. Enfin, Bob parle de Luce, sa femme, il ne l'a pas vue depuis longtemps, il s'ennuie. Il pense à toutes les choses qu'ils faisaient ensemble et qu'ils n'ont plus le temps de faire... La facilité avec laquelle Bob se confie me surprend. C'est une femme que j'ai l'impression d'entendre. À côté, Jocelyn regarde par la fenêtre, en silence. Il évite de croiser mon regard au cas où on se mettrait à rire. Bob s'en

rend compte. Il ne parle plus d'ennui, mais d'envie. D'après ce qu'il dit, ses couilles sont maintenant aussi grosses que des choux-fleurs. Je lui demande depuis combien de temps il n'est pas monté chez lui.

– Trois semaines.

S'il fallait que Claire et moi on s'ennuie autant, on ne serait plus ensemble depuis longtemps. C'est ce que je dis à Bob. Il m'assure qu'il sait bien qu'il est un gars de la ville, gagner sa vie à l'extérieur est aussi inhabituel pour lui que pour nous de travailler dans le Bas-Saint-Laurent. Si ce n'était pas plus payant de monter de la structure à New York qu'à Montréal, il serait resté chez lui. De mon côté, je m'imagine mal gagner ma vie et rester chez moi.

À part le claquement des rails, on entend seulement le froissement d'une page qu'un passager tourne en lisant le journal. Bob jette un œil à sa bière, en boit une gorgée, puis il change de refrain. Il veut savoir si j'étais sur les chantiers de l'*Expo 67*. Je lui mentionne les pavillons où je travaillais pour le compte de la *Dominion Bridge* : ceux du Canada, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On travaillait pour la même compagnie, mais Bob construisait le pavillon des Indiens du Canada. On cherche un autre endroit à Montréal ou au Québec où on aurait pu se rencontrer. Jocelyn jette un œil à travers la fenêtre. Il s'assoupit.

On file dans l'escalier de *Brick Church Station*. Au lieu de passer sous le viaduc et de marcher vers notre appartement, Jocelyn et Bob continuent tout droit. Ils avancent d'un pas accoutumé vers les commerces qui longent *Harrison Street*. Je les suis. Un grand stationnement s'étend sur notre gauche. À notre droite, un minuscule restaurant est isolé dans un champ d'asphalte, de viaducs et de pylônes électriques. *Samuel Chicken* est écrit au-dessus de la baie vitrée. Mon frère et Bob ralentissent à la première rue que nous croisons. Une bâtisse brun et beige fait le

coin, on croirait qu'elle est construite en carton. Le *Brandy Bar*. Une porte donne sur chacune des rues.

On entre dans ce trou et on respire le houblon, la fumée et les parfums que portent les Noirs. Pas de piste de danse ni de jukebox, mais un bar rectangulaire qui occupe soixante-quinze pour cent de l'espace. Je ne compte pas plus que six pieds entre le comptoir et les murs, juste ce qu'il faut pour qu'on puisse se déplacer d'un tabouret à l'autre. Jocelyn et Bob posent leurs fesses sur ce qui semble être leur tabouret respectif, les premiers sièges qu'on croise, à l'une des extrémités du comptoir, tout près de la porte.

– Notre place ! dit Jocelyn en plantant ses coudes sur le comptoir.

Il incline légèrement la tête pour saluer le barman, un Noir bien bâti, les cheveux rasés et le nez plat. Bob me donne un coup de coude entre les côtes, il penche sa tête au-dessus de mon épaule. Il chuchote à propos du barman :

– Si c'était pas de Lou, on pourrait pas boire icitte tranquilles.

J'ai envie de le repousser ; les autres pourraient s'imaginer qu'on parle contre eux. Je prends mes distances en me grattant l'oreille. Je me rends compte qu'il n'y a aucune musique. Les silences pèsent lourd. J'observe Lou se démener dans trois cents pieds carrés alors que la superficie allouée aux clients ne dépasse pas cent pieds. La place lui appartient. Il est le capitaine du bateau, c'est à lui de décider si nous restons accrochés à son bord ou non. Et nous y restons. Par contre, à voir l'état de son vaisseau, je me demande si nous ne devrions pas sauter avant de sombrer avec lui. Au plafond, un brouillard de fumée recouvre d'une couche jaune les tuiles suspendues tandis que les murs de gypse craquent un peu partout. D'autres sont assis autour de ce bar. Une dizaine, peut-être. Des hommes. Ils parlent entre eux et ne nous portent pas trop attention. On est les seuls Blancs.

Je me demande qui des deux, Bob ou Jocelyn, a pensé venir ici le premier. Naturellement, je mise sur mon frère. Lou s'approche. Jocelyn fait tourner sa main au-dessus du comptoir :

– *Same thing !*

Il veut dire « comme d'habitude », j'imagine, puisque Bob et moi, on n'a rien commandé. Il remplit quatre verres de glace et s'empare d'une bouteille de Whisky canadien, du rye, rangée sous le comptoir, bien au chaud sur une tablette gommée de liqueurs et de spiritueux sucrés. Il verse le liquide brunâtre sur les glaçons. Déjà, j'ai le mal de bloc.

– *On the rocks*, clame Lou.

Il nous en donne chacun un et lève son verre avant de l'avaler d'un trait. Nous l'imitons. Je grimace comme si j'ingurgitais ma mort. Ensuite, il nous décapsule personnellement une bière en commençant par moi. Il m'adresse la parole. Un charabia anglais. Une question, si je me fie à l'intonation. Tout de suite, je bafouille sans même essayer de comprendre. Mon frère s'apprête à répondre à ma place, mais Lou l'interrompt d'un geste. C'est à moi qu'il parle. Il répète. Mais la chaleur, le tabouret qui grince sous mes fesses, le regard des autres, je comprends encore moins que la première fois ; je ne sais même plus s'il s'agit d'une question ou d'une blague. Je rougis, humilié. Même Bob et Jocelyn semblent avoir saisi le sens de ce qu'il dit :

– Y veut savoir si tu travailles avec nous autres!

Le barman frappe le comptoir pour qu'ils se taisent. Je réponds « Yes », en espérant que ce soit lui qui ferme sa gueule. Lou parle encore. Ce coup-ci, ça m'a tout l'air d'une affirmation. Une affirmation à laquelle je devrais répondre puisqu'il attend, les yeux rivés aux miens. Enfin, il éclate de rire, secoue ses joues brunes :

– *You're welcome, man !*

Au lieu de sa main, il me tend ma bière. Je m'accroche à elle. À son ventre bien frais. Jamais boire ne m'a autant humilié. « *Same thing* » : une bière et un Canadian Club. C'est ce que Jocelyn voulait dire. Ce dernier rigole en compagnie de Bob. Je me fâche presque :

– Vous comprenez c'qu'y dit ?

– Je comprends, dit Jocelyn.

– Qu'est-ce qu'y disait juste avant de se mettre à rire ?

Jocelyn hausse les épaules. Lou est correct avec eux, m'explique-t-il. Il s'arrange pour que les autres les respectent. Il faut dire que lui et Bob laissent au moins dix piastres de tip tous les soirs. Surtout, on parle français. C'est pourquoi il nous tolère. Lou, puis les clients aussi. Sinon la chicane aurait éclaté la première fois que Bob et Jocelyn sont entrés. Ça aurait pu mal finir. Je pense à ces manifestations raciales dont m'a parlé Bob, justement. Si on ne parlait pas français, on risquerait de passer pour des Américains. Je lève la main, et dessine un cercle au-dessus de la caboche de Jocelyn, le même geste qu'on fait au grutier pour lui signaler de descendre la charge. Je fais exprès pour parler français :

– La même chose ! Heu... *Same thing* !

Lou me montre la blancheur de ses dents, déjà plus familier. La bouteille de *Canadian Club* culbute dans sa main.

J'aurais aimé mieux de la Vodka.

Ça fait déjà deux heures qu'on est là. Je n'arrive toujours pas à oublier ma couleur. Je ne peux pas croire qu'on ait notre place ici. Jocelyn trempe ses lèvres dans sa *Miller*. Il marmonne :

– T'as pas l'air à l'aise.

Un des Noirs me dévisage à l'autre bout du bar, les tempes grises. Je l'ai probablement trop regardé. Il retire sa casquette verte à treillis et parle à Lou, qui se contente de hausser les épaules. Il essuie un verre avec une serviette jaunie, la même avec laquelle il essuyait le comptoir il y a une minute. Je me retourne vers Jocelyn et Bob. Ils ne parlent pas. D'habitude le silence ne me dérange pas, mais avec un Noir qui me guette... Je demande à Bob s'il pense rejoindre sa femme en fin de semaine. Il hoquette dans sa main, une langue de serpent dépasse de sa manche. Il fronce un sourcil, il n'arrive pas à croire que ça puisse vraiment m'intéresser. Quand même, il répond. Il se remet à parler de sa famille. Jocelyn

veut me tuer. Il faudrait faire dévier la discussion vers les chantiers, le travail, la seule chose qui puisse intéresser mon frère, mais il est encore plus urgent que j'aille pisser. Jocelyn commande une septième tournée avant que j'aie le temps de me lever. J'avale mon *Canadian Club* comme une pénitence. Il en reste. Je fais déborder le verre en le cognant sur le comptoir. Me lève.

Le bateau tangué. Je m'accroche au comptoir. J'aligne mon corps vers la porte des toilettes. Je titube en contournant le bar, suis le mur. Je finis par accrocher un Noir. Je m'excuse. En français. Je m'enfarge contre un pied. Je tombe, me relève. Il rit. Ils rient tous. Un fou de moi. Je suis maintenant assez saoul pour qu'on m'accepte. J'atteins le bout. La porte des toilettes. Elle claqué derrière mon dos. Je tombe à genoux et vomis dans l'urinoir juste à côté du trône. Je n'ai jamais vu d'urinoir d'aussi proche. Je pense mourir en crachant de la bile.

Les histoires de Bob, ses enfants, sa femme... Il faudrait que j'appelle Claire. Je sue. Une veine bat dans ma tempe. Comme avant de partir. Claire s'est levée, elle est descendue en robe de chambre pour m'embrasser. S'il lui arrivait quelque chose... Je crache mes tripes, à genoux, repentant. Je suis amoureux. Je m'en veux pour tout ce que je lui fais endurer. Je connais maintenant ma chance. Une femme comme Claire.

Je suis un peu mieux, je me relève, m'essuie la bouche du revers de la main, puis je sors des toilettes, enfin. Les choses, les hommes reprennent tranquillement leur place. Toujours aussi flous, mais fixes. Claire. Demain, j'appellerai Claire. Le Noir qui me dévisageait me salue avec sa casquette. Il m'offre un siège à ses côtés. Il me paie même une bière. Je souris comme un enfant. La tribu m'accueille en son sein. Des Noirs me parlent sans que je comprenne. Je leur réponds dans ma langue, des mots que j'oublie au fur et à mesure. Ils rigolent. Des dents blanches m'encerclent. Je jette un œil à Jocelyn et Bob. Ils sont partis. Les chiens ! Je termine ma bière, lentement, par politesse, pour ne pas choquer mes nouveaux amis. Je les salue de la main et de la tête. Je marche vers la sortie comme sur un tapis roulant.

CHAPITRE V

– Pierre Laporte est mort.

Claire parle comme si elle n'avait pas parlé depuis un an. Inouk hurlait à côté du hangar. Son père écoutait la radio et faisait galoper Emmanuel sur ses genoux. Claire a alors enfilé ses souliers, un manteau et elle est sortie en robe de chambre. Le vent sud-ouest lui pinçait les joues. Elle a descendu le perron et a marché dans un pied de neige. En plein mois d'octobre ! Le chien jappait, se débattait au bout de sa chaîne. Elle lui a lancé des restes de ragoût et elle est rentrée. En-dedans, le beau-père écoutait toujours le bulletin de nouvelles... Mais immobile. Ses grosses mains s'agrippaient aux doigts du petit :

– Ils ont fini par le tuer.

Sa voix coule doucement. Ça me soulage. Le faux croup d'Emmanuel va mieux, elle n'a pas eu encore à l'enfermer dans la salle de bains ni à faire couler de l'eau chaude pour qu'il respire. Quant à Donald, il s'en fait un peu trop à propos des nouvelles. Depuis qu'on parle d'envoyer l'armée dans les rues, il a peur d'une guerre. Une vraie comme dans les années quarante. Il voudrait que Claire et moi on mette plus d'argent de côté au cas où on vivrait une autre crise. Mais Claire n'a pas l'impression qu'on puisse vivre grand-chose dans le deuxième rang. On rit. Même le diable ne penserait pas aller là. Elle soupire. Je sais qu'elle se berce à côté de la table en rotin. J'entends les grincements du fauteuil. Je m'ennuie. Je chuchote :

– J'ai hâte qu'on soit ensemble.

– Yvan, as-tu bu ?

– J viens juste de sortir du train.

Je lui raconte à quel point on est bien traités. Les échelles, la paie, la vue, New York ! Je lui parle de la foule dans les rues, le métro. Elle me demande comment ça se passe avec Jocelyn. L'appartement est sans dessus-dessous, je dors dans le salon, le réfrigérateur est vide. Seulement de la bière. Le quartier est encore plus noir que je pensais.

– On se parle.

Claire m'avait dit que je m'en faisais pour rien ! Seulement, elle n'en revient pas que je l'appelle d'une cabine téléphonique. Je devrais quand même être capable de parler à ma femme devant mon frère. Je lui répète qu'on ne pourrait pas tout se dire... Ça me gêne de parler devant Jocelyn. Elle veut savoir si je lui ai parlé de la maison, de sa part, qu'on voudrait lui racheter.

– Pas encore.

– Yvan... Jocelyn a quand même pas envie de revenir vivre ici ?

Je me retiens de lui dire que ce serait dans son droit. La maison est autant à lui qu'à moi, peu importe ce qu'elle en pense.

– Y'est parti de la maison à quinze ans. J'vois pas pourquoi y reviendrait.

Je reste dans la cabine téléphonique. Devant, des Noirs entrent et sortent d'un *Super Market*. À droite, le sosie de Sydney Poitier achète un journal dans une distributrice rouge. D'autres attendent l'autobus ou roulent au volant d'une Chevrolet, d'une Ford ou d'une Dodge. Je tremble un peu en poussant la porte de la cabine. Ils errent sans faire attention à ma couleur. Toute la lenteur d'East Orange ne s'arrête pas pour moi.

Jocelyn avale son steak sans mâcher ni dire un mot, puis pousse son assiette au milieu de la table. Il fume en me regardant. Le père tout craché : on n'avait pas pris deux bouchées de notre déjeuner qu'il avait déjà son manteau sur

le dos et nous fixait en attendant d'aller travailler. Je me dépêche de manger, probablement par réflexe. Jocelyn expire une bouffée de sa cigarette.

– La prochaine fois, tu peux téléphoner icitte, si tu veux...

J'inspire, je cherche un prétexte pour ne pas à avoir à parler à ma femme devant lui. Mon frère prend une dernière bouffée de sa cigarette. Il l'écrase dans un cendrier en forme d'huître :

– J'écouterai pas, dit-il, le sourire aux lèvres.

Jocelyn a toujours ignoré Claire. Chaque fois qu'elle parlait, il s'arrangeait pour se lever de la table. Il aimait mieux faire la vaisselle qu'entendre ses histoires. Il ne m'a jamais rien dit contre elle. Il n'a jamais eu un bon mot, non plus. Comme si elle ne représentait rien. Pire encore, comme si elle n'était qu'une Bellavance. La fille du voisin, la sœur de Chantale.

Jocelyn va allumer la télé posée sur une caisse de lait, puis il me tourne le dos en s'écrasant dans le vieux divan vert capitonné. Quand il est parti de la maison, les veillées avec le père étaient devenues longues. C'est avec Jocelyn qu'il aimait parler. Mon frère n'haïssait pas bûcher et il chassait mieux que moi. Comme le père, je ne comprenais pas ce qui pouvait le pousser à travailler sur les chantiers.

– On n'a pas une maudite cent, pensait-il nous apprendre.

Monter de l'acier était peut-être trois fois plus dur que de travailler dans le bois, mais c'était trois fois plus payant. L'argent était sa seule raison de partir. C'est aussi un peu à cause de l'argent que le père ne voulait pas que Jocelyn s'en aille. Tout ce qu'on gagnait, on le partageait pour faire vivre la famille. Le père gardait cent soixante-dix dollars de côté en prévision d'une autre crise, au cas où on aurait besoin d'un médecin, de médicaments ou d'autre chose. Quand Jocelyn a décidé de s'en aller, il lui a tendu quarante piastres en tremblant. Mon frère les a prises sans hésiter.

– Je l'avais gagné autant que lui, m'a-t-il dit.

Quand ça été mon tour de partir, le père m'a offert la même somme. Je l'ai refusée. Il l'a remise dans sa poche, sans hésiter.

CHAPITRE VI

Je garde mon casque de sécurité. Le *Steve's Pizza* déborde de monde. Je commande trois larges garnies. *Three big all dressed* ! La caissière comprend sans me faire répéter. Elle aussi est étrangère, elle a un point rouge entre les deux yeux. Le casse-croûte est plein d'hommes d'affaires. Il y a des ouvriers aussi... Chez moi, j'aurais l'air de rien avec mon chapeau. Même à Val d'or ou à Wabush, je l'aurais enlevé avant d'entrer dans un restaurant. Mais ici j'en suis fier. Les New-Yorkais savent faire la différence entre un monteur d'acier et un journalier. C'est comme si j'étais en uniforme. Sale, mais quand même respectable.

J'ouvre mon portefeuille, deux cent vingt piastres, je n'ai jamais eu autant d'argent un jour de paye. Je tends les billets. La caissière me fixe les épaules, le torse et les mains. Avec désir, on dirait. Je sors dans la rue les bras pleins de boîtes. Je revois le vétéran de la guerre du Vietnam avec son casque entre les moignons. Je m'arrête, je glisse une main dans ma poche, des gens m'accrochent en marchant dans l'autre sens. Je lui lance une poignée de sous. Pas sûr qu'il s'en rende compte. Ses yeux sont rivés sur moi, pourtant. Je continue d'avancer vers les tours. Une femme dans la cinquantaine, les cheveux platine, marche avec un jeune homme main dans la main. Elle s'arrête au coin de la rue. Elle l'embrasse avec sa langue. Derrière la grille du chantier, des jobeurs sifflent à s'en arracher les palettes. J'enlève mon casque, au moins le temps de me rendre à l'ascenseur.

Les gars m'attendent, affamés. Il ne nous reste plus que dix minutes pour avaler notre lunch. Jocelyn, Bob, Tit-Homme et Jocelyn paient leur part. Jocelyn me tend une bière. Ils mangent et boivent comme si c'était une question de vie ou de mort. On recommence à travailler.

Ce matin, les gars de madriers ont eu le temps d'étendre des planches de bois sur les poutres du deuxième étage. Les madriers nous serviront de plancher temporaire pour poser les pièces de fer. D'abord, les grues déchargent les camions, puis nous apportent l'acier, celui qui servira à ériger le cœur des deux prochains étages. Bob et moi, on se place à chaque extrémité des paquets, puis on fait signe au gars de téléphone de les descendre. Il transmet le message au grutier. On décroche les deux câbles de la grue, on dénoue les élingues et on les remet sur les crochets pour les gars du rez-de-chaussée. Ensuite, on démêle à bras les morceaux les plus légers et on attend le prochain voyage.

Bob sacre en regardant par-dessus mon épaule. Il n'en revient pas. Derrière moi, l'équipe de Gaétan est obligée d'attendre. Apparemment, c'est toujours le dernier foreman à qui on livre l'acier. Pas étonnant que la Plume de la gang nord-ouest et que les deux autres équipes, la nôtre et celle de « La face de bois », comme l'appelle Bob, aient toujours un peu d'avance sur eux. Bob sait bien pourquoi Gaétan ne se plaint pas. Il y a deux ou trois mois, des monteurs Québécois ont été renvoyés chez eux parce qu'ils s'étaient plaints à la compagnie. Un de ceux-là avait été blessé, il aurait demandé un congé et il ne serait jamais revenu. Pour les deux autres, c'aurait rapport avec des primes de connecteur pas payées. Moi, je pense que ça devait être des lâches. Bob chuchote à présent. On a l'air de comploter. Je fais autre chose, la tête penchée vers le tas de fer. Je veux bien croire que les autres ont eu des problèmes avec Karl Koch, mais j'ai quand même envie de lui dire de fermer sa gueule. Je n'ai surtout pas l'intention de me mettre les Plumes et les Cowboys à dos. Pas en même temps, en tout cas.

D'un coup, Bob lève les yeux, puis les bras. Je m'accroupis. Un paquet de fer tourne au-dessus de ma tête. Kyle rigole, le téléphone à la main. J'attrape mon bout. Baker, notre contremaître, arrive comme une flèche, le cou aussi large que la

mâchoire. Il gesticule et crie. Il fallait envoyer le paquet plus loin. C'est des contreventements, pas des poutres ! Bob et moi, on dormait. On change vite de place et on décroche la charge au bon endroit. C'est Baker qui guide le gars de téléphone, Kyle. J'essaie de démêler les pièces plus petites à bras tandis que Bob continue de bavasser. Je n'aime pas ça, pas une seconde. Le soleil est fort pour une fin d'octobre, il m'aveugle. Surtout, je sens le regard de Baker peser sur nous.

Bob nous compare à des nègres, maintenant. J'ai beaucoup plus l'impression qu'on travaillait comme des esclaves chez nous qu'ici. Bob n'a pas oublié. On était payés cinq piastres de l'heure au lieu de neuf et il fallait grimper dans les colonnes, hiver pas hiver. Quand il faisait froid, les contremaîtres restaient au chaud dans la roulotte. Ils gardaient le rouleau de plans avec eux. D'ailleurs, c'est tout ce qu'ils faisaient : lire les plans. Ils ne voulaient surtout pas qu'on apprenne à le faire !

On n'a jamais été aussi bien qu'ici. Là-dessus, Bob est entièrement d'accord. Ce qu'il n'aime pas, ce sont les traitements de faveur. Que nos conditions de travail soient supérieures, tant mieux ! Mais il faut aussi que ce soit égal pour tout le monde. Gaétan n'a pas à recevoir l'acier en dernier parce que c'est un *Frenchie*. Parce que c'est comme ça qu'ils nous appellent, dit Bob. Encore là, je préfère ça à *Frogs*. Bob hausse les épaules en me disant que j'ai probablement raison. Il reste que c'est eux qui auront le mérite d'avoir érigé le World Trade Center, pas nous.

Ce soir, le bar est plus tranquille que la dernière fois. Un vieux Noir est assis près de nous, il sirote un alcool brun en regardant le mur du fond, droit devant. Un autre, un peu plus jeune, dort, la tête contre le comptoir. Lou n'en fait aucun cas. Pas pour l'instant. Il lave ses verres et les range en prévision de la soirée. On est lundi, il ne devrait pas se passer grand-chose.

À côté de moi, Jocelyn grogne, bourru. Il bavassee avec Bob. Lui non plus n'en revient pas que ce soit toujours eux qui attendent qu'on leur livre l'acier. Il sait bien que la compagnie doit respecter l'ancienneté ; les Plumes travaillaient pour Karl Koch bien avant nous, mais il semble qu'ils pourraient alterner une fois de temps en temps ? Si l'équipe de Gaétan ne peut pas ériger à un bon train, la finition avancera trop vite et il n'y aura plus assez de travail pour tout le monde.

– On fera quoi après ? dit mon frère.

Ce seront les gars qui étaient là avant nous qui resteront ! Ils ne garderont certainement pas la gang de *Frenchies* ! On ne parle même pas à moitié leur langue. Là-dessus, Jocelyn avale son *shooter* et grimace. Il fixe la porte des toilettes comme une porte de sortie. Mon frère a toujours eu un sixième sens pour savoir quand c'était le temps de partir. Quand Vaillancourt a commencé à parler d'en engager d'autres pour la finition des chantiers, il n'a pas eu besoin qu'on lui fasse un dessin. On l'aura tous traité de lâche. Moi le premier. C'est aussi juste avant que le père tombe malade qu'il a décidé de quitter la maison.

– Tu penses t'en aller ?

Jocelyn n'a pas l'air de m'entendre. Il boit une gorgée en regardant Bob, d'un drôle d'œil, puis dépose son verre. Il avale un autre coup.

– J'pense pas.

Je ne suis pas sûr de le croire, mais ça me soulage quand même. Je fais signe à Lou de nous ramener à boire. J'aperçois alors la mâchoire carrée d'un des clients assis au bar, il me fait penser à un des Noirs qu'on entrevoit, le matin, pendant qu'on monte dans les échelles. Ils soudent des joints sur les étages inférieurs. Eux aussi sont monteurs d'acier. Je me demande s'ils ont les mêmes privilèges que les Américains et les Indiens. Je me demande si on ne serait pas un peu leurs Plumes, à eux. Lou nous sert notre alcool, tout sourire, les dents blanches. Je lui tends un billet de cinq. Il me fait un signe de la main, puis parle en anglais.

– Pas maintenant, me traduit Jocelyn.

CHAPITRE VII

Leurs voix ne viennent plus de la cuisine, mais de l'entrée. Ils parlent fort. Surtout le bonhomme Bellavance. Le père, lui, on l'entend à peine. Juste un murmure. Il se contente d'endurer l'autre qui ne vient pas à bout de partir. Le temps est long. Jocelyn est couché à côté de moi dans son lit. Je sais qu'il ne dort pas, mais il ne parle pas non plus. Je me demande quasiment s'il respire. La porte du rez-de-chaussée finit par claquer, les marches grincent et le moteur pétarade trois fois avant de démarrer pour de vrai. Donald s'en va, bien engourdi, heureux, probablement fatigué de parler tout seul. L'auto rugit enfin et retourne d'où elle vient. On entend le chant des sauterelles, à nouveau.

En temps normal, je me lèverais pour aller voir le père, lui demander de quoi ils ont jase. Il ne dirait rien, il serait en train de regarder des photos de la mère ou, comme les rares fois qu'il boit trop de fort, il serait en train de parler tout seul. Le père a toujours eu plus de verve tout seul. Une chance, il boit seulement en communauté, comme il dit, ce sont les autres qui déteignent sur lui. Heureusement, il ne voit personne. Jocelyn se retourne dans son lit. Je suis sûr qu'il ne dort pas. Le père varmousse dans la cuisine, il fait tinter la vaisselle, puis ouvre la porte des armoires. D'un coup, les marches de l'escalier se mettent à craquer, lentement, elles grincent jusqu'au deuxième étage. Le père monte.

– On va manger une méchante volée ! dit Jocelyn.

Le père s'arrête devant la porte. Je l'entends souffler derrière. Mon frère s'assoit au milieu de son matelas. Pour ma part, j'hésite à me cacher sous les draps ou en-dessous du lit. Le paternel ouvre grande la porte. La lumière de sa lampe crache du feu sur les murs. Il a le regard clair d'un enfant qui aurait eu une bonne idée, tout à coup. Il tient notre carabine entre ses mains :

– Yé grand temps que vous arrêtiez de jouer avec ça !

Jocelyn est adossé à la tête de son lit, il pousse sur le matelas avec ses pieds. Il veut entrer dans le mur. Il tient son oreiller sur son ventre comme un bouclier, au cas où il y aurait un coup de feu, au cas où ce serait lui la montagne sur laquelle Donald et le père tiraient, plus jeunes. Je n'ai jamais vu mon frère avoir aussi peur. Le père s'en rend compte. Lentement, il dépose l'arme sur la table de chevet, puis fait signe à Jocelyn de se calmer.

– La prochaine fois, trouvez-vous une autre cible. J'veux pas avoir le bonhomme dans les pattes trop souvent.

Le père ferme les yeux et perd pied, il s'échoue au pied de mon lit. Il reste là un moment, sans se retourner. Je me tiens prêt à rebondir du lit, les pieds dans le vide et les mains posés sur le matelas de chaque côté de mes hanches. Enfin, il fait pivoter sa tête. Il sourit.

– J'ai kekchose à vous montrer.

Il se lève et marche comme une couleuvre qui se tiendrait debout. Il s'agrippe au cadre de la porte et nous fait signe de le suivre d'un léger coup de tête. Je regarde Jocelyn, il hausse les épaules, l'air nonchalant, ses yeux ne mentent pas : grands ouverts, asséchés. Je sors du lit le premier. Aussitôt, Jocelyn m'écarte et prend les devants. Le père est toujours posté dans l'embrasure de la porte, immobile. Il rigole :

– Coudonc, avez-vous peur de moé ? Venez-vous-en, pour l'amour !

On le suit, puis on descend les escaliers en caleçons longs. Le père peine à se tenir debout en s'appuyant sur la rampe. Il nous fait signe de s'asseoir à la table. Ses yeux ont une lueur visqueuse. On obéit. Il nous sert un verre. Son vin de cerises à deux heures et demie du matin. On dirait du jus de prunes. Il sourit et marche vers la penderie. Le père ouvre l'armoire à fusils, mes jambes commencent à ramollir. Je n'ai jamais vu le père sourire autant. Je commence à avoir peur que ce soit le corps du bonhomme Bellavance qu'il cache dans le meuble. La bonne humeur du père glace le sang.

– Y'est grand temps qu'j'veux apprenne à chasser, dit-il.

Rien pour me rassurer. Je n'arrive pas à boire une seule goutte de mon verre. Jocelyn l'avale d'un trait. Je me retiens de vomir. C'est une valise que le père finit par sortir de la penderie, celle de son grand-père. Jocelyn et moi, on n'a jamais eu le droit d'y toucher. Le père a mis un cadenas sur la poignée. Pas moyen de trouver la clé. Il dépose la malle sous notre nez. Il passe une main sur le dessus de la penderie. Une clé. Il ouvre la valise. Deux vieux couteaux. On voit l'usure, les traces de doigts imprégnés dans le manche en cuir.

– Les couteaux de votre grand-père pendant la première guerre.

Quelqu'un dans la famille aurait tiré sur autre chose que des vaches ou des montagnes. Mon père remplit son verre et s'écrase dans sa chaise berçante. Jocelyn examine les couteaux. Il les fait briller sous la lampe, les yeux écarquillés. Le père croise les bras. Il observe mon frère jouer avec les lames. Pour ma part, je pense au grand-père, aux exploits qu'il a pu faire sur le champ de bataille :

– Grand-papa a tué des Allemands ?

Le père grimace, il avale sa gorgée de vin et s'essuie la bouche :

– Il s'est caché dans le bois de la fonderie durant la conscription.

– Il a pas fait la guerre ?

– Il a fait mieux que ça. Il m'a appris à chasser.

Jocelyn glisse un doigt sur la lame. Il range le couteau dans son étui, puis le ressort. À le voir aussi minutieux, on croirait qu'il joue avec des linguots d'or. Je n'arrive pas à croire le père :

– Vous chassiez avec ça ?

– Oui, pour que les garde-chasses ne nous entendent pas, l'hiver.

Jocelyn n'en revient pas :

– Avec des couteaux ?

Moi non plus je n'en reviens pas :

– Pourquoi il a pas fait la guerre ?

Le père soupire de la même façon que quand le bonhomme Bellavance était ici. Il m'épie du coin de l'œil. Il passe une main sur son visage, comme quand il était au chevet de la mère, inquiet. Il me fusille du regard, tout à coup. Il n'en revient pas que je puisse poser une pareille question. Ses yeux ont une drôle

de leur. La même que Jocelyn avait, tout à l'heure, quand le père est entré dans notre chambre avec le fusil.

CHAPITRE VIII

On se fraie un chemin dans les allées étroites du Supermarket. À part Jocelyn et moi, il y a quelques Hispanos, beaucoup de Noirs. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai pu faire l'épicerie. À Val d'Or, peut-être. Le *Samuel Chicken* et les sandwichs de dépanneur commencent à nous sortir par les oreilles. On avance dans les allées avec nos jeans barbouillés de rouille. Je pousse le panier d'épicerie et Jocelyn le remplit. Il ne prend même pas la peine d'examiner ce qu'il ramasse sur les rayons. Il se faufile entre les clients en les bousculant quasiment, aussi à l'aise que si nous étions à la coopérative du village, où le père nous emmenait tous les dimanches. Notre voyage de la semaine, tous les trois cordés sur le siège avant de son pick-up. La vieille Chevrolet bleue qu'il a gardée jusqu'à sa mort. Ce n'est certainement pas parce qu'il en prenait soin. Mon père ne connaissait rien à la mécanique. D'ailleurs, à part la chasse puis le bois, il ne connaissait pas grand-chose. Il faisait du mauvais vin de cerises et c'était le pire agriculteur du rang. Chaque année, il attendait que l'hiver arrive pour aller bûcher... Après la mort de la mère, il ne nous amenait plus à l'église, mais à la coopérative. « Y'a toujours moins de monde qu'à la messe », disait-il. Le père n'aimait pas le curé.... C'est lui qui avait convaincu notre mère d'avoir un troisième enfant. Elle ne s'était pas encore remise de nous avoir eus, Jocelyn et moi. Elle a fait une fausse couche, puis est morte peu de temps après. Parfois, pour calmer le prêtre et faire taire les commérages, il nous laissait à l'église et allait faire l'épicerie. Jamais il ne nous accompagnait, à moins d'un mariage ou d'un enterrement. Surtout les enterrements. Les mariages, il préférait plus souvent qu'autrement attendre la veillée. Là, il pouvait laisser aller son fou. Prendre congé de la ferme sans qu'on le traite de lâche. Ce sont les rares fois où je l'ai vu sourire et danser. Quand il buvait, il aimait jouer de la cuillère.

Mon frère s'arrête soudainement. Une Noire marche en sens inverse, habillée d'une chemise jaune pétant. Une grande femme musclée, les cheveux frisés, épais. Elle a un sourire plus blanc que nature. Jocelyn la déshabille du regard. Elle est apparemment son genre. Il lui adresse la parole. Je ne comprends rien de ce qu'ils disent. Je détourne les yeux, gêné. Je fais semblant de m'intéresser aux produits sur les rayons. Je ne reconnais même pas les étiquettes sur les boîtes de thon, le nom et la couleur des pots de vinaigrette ne me disent rien non plus. Jocelyn se sert dans le tas sans réfléchir, par habitude. Il regarde les fesses de la Noire, qui poursuit son chemin. Je la regarde aussi, puis frappe les chevilles de Jocelyn avec le panier. Il rit en me voyant la reluquer.

Le lait est vendu dans une cruche en plastique plutôt que dans des cartons ou des sacs. J'ai de la difficulté à croire que ça puisse goûter la même chose que chez nous. Jocelyn n'hésite pas. Il prend deux cruches. Enfin, il doute devant le comptoir des viandes. Je ne suis pas certain que le boeuf ait été haché comme il faut. Je ne trouve rien de mi-maigre, non plus. Tout a l'air vieux... À cause de l'emballage, peut-être. Jocelyn finit par prendre deux t-bones. Je me souviens de la viande de chevreuil que Jocelyn et le père débitaient à l'automne et qu'on mangeait encore à l'hiver.

– Tu dois t'ennuyer d'la chasse ?

Des gens nous dévisagent en passant. Je ne sais pas si c'est parce qu'on parle français ou parce qu'on est Blancs. Jocelyn semble être de leur bord : lui aussi me regarde comme un extra-terrestre. Ce que je dis ne l'intéresse pas :

– De la viande des bois, surtout.

Jocelyn ne me laisse pas le temps d'enchaîner avec mes questions, il marche vers les caisses-enregistreuses. Je me souviens que l'hiver, la plupart mangeaient des pommes de terre, des fèves au lard et des haricots. Parfois, ils tuaient un de leurs porcs ou de leurs bœufs. Certains avaient des poulaillers. Le père, lui, n'avait que des vaches à lait. Sept ou huit. On braconnait pour se nourrir. Parfois, on allait même en ville et on vendait nos quartiers de viande le triple du prix. Jocelyn reluque la femme qui attend et dépose ses sacs dans un panier. Son

mari parle avec la caissière. On attend. Derrière le comptoir-caisse, il y a une télé. Un homme a l'air de prier à l'écran. Il hurle en anglais. On dirait plus un animateur qu'un curé. Des gens dansent, applaudissent et répètent ses paroles. Le mari rigole avec l'employée, une jeune femme, les joues creuses, les narines larges et les cheveux longs, laineux, ébouriffés. Un genre de grande poupée vaudou. Mon frère lorgne la femme du client, il la déshabille des yeux. Elle regarde mon frère, gênée. Son mari finit par payer. Lui et sa femme s'en vont. Ils s'arrêtent, parlent encore un peu avec la caissière. On ne serait pas là, ce serait pareil.

On vide notre panier sur le tapis roulant. Jocelyn salue la jeune femme en anglais. Elle ne lui répond pas, échange quelques mots avec la famille, qui commence tout juste à traverser la porte. Elle additionne le prix de nos articles sans nous regarder, la tête penchée vers sa caisse-enregistreuse. On jurerait qu'elle le fait exprès. Elle prend tout son temps. Jocelyn continue de lui faire des façons. Il a plus d'entregent ce soir que depuis qu'il est né.

La caissière nous marmonne mollement le montant. Trop lâche pour articuler ! Surtout, elle ne répète pas. Elle attend que je devine en soupirant. Je lui tends trois billets de vingt. Elle m'en remet un avec une poignée de monnaie. Elle pourrait me voler, je ne m'en rendrais pas compte. Jocelyn la remercie en français. Je rougis, je veux disparaître. La poupée vaudou n'a aucune réaction. Une vraie face de carême. Quelqu'un attend derrière nous. Je fourre tout dans des sacs, puis je disparais. Jocelyn prend son temps devant le comptoir.

Le stationnement s'étire jusque sur Harrison Street avec ses lignes jaune et blanc. Je vois la cabine téléphonique, puis le *Brandy Bar* derrière. Je tiens les sacs d'épicerie. Le soleil a déjà commencé à se coucher. Des femmes et des hommes noirs marchent à côté de nous. La plupart sont grands, musclés. Je pense à leur lutte contre les Blancs, à l'enthousiasme de leur prêtre à la télé. Jamais je ne me suis senti aussi loin et aussi près de chez nous en même temps. Ce soir, Jocelyn ne marche pas devant, mais à côté de moi, on est tous les deux étrangers. Lui n'a pas peur. Il avance avec la même insouciance que les habitants d'East

Orange. Comme si demain ne comptait pas. On arrive devant le *Brandy Bar*. Mon frère entre dans la taverne sans hésiter.

CHAPITRE IX

La maison est bondée. Jocelyn jase avec ma belle-sœur, Chantale, la pimbêche du village comme il l'appelle depuis qu'il l'a emmenée dans son auto, son Impala beige, un soir. Il avait apporté du vin de cerises. Une vraie piquette. Sauf Jocelyn et mon père, personne ne réussissait à le boire. Chantale avait ri en voyant la bouteille. Le vin de notre père avait mauvaise réputation dans tout le village. Malheureusement, mon frère n'avait rien apporté d'autre. Aucune chance de saouler Chantale. Il a essayé de l'embrasser. Elle s'est mise à pleurer. Il ne m'a jamais vraiment dit pourquoi. « Une vraie pimbêche ! », me répète-t-il encore. Claire m'a confié plus tard que c'était parce qu'il l'avait demandée en mariage. Elle avait refusé à cause de son père. Un an plus tard, elle a épousé Joseph Rioux, le fils d'Armand, le deuxième plus gros agriculteur du village après Donald. Un vrai gaspillage, d'après Jocelyn. Armand méritait mieux...

On ne s'entend même plus penser ici. Ça fait déjà deux jours qu'on fête notre mariage. Claire tenait à inviter tout le village. Les gens entrent et sortent comme dans un poulailler. À ce train-là, ils seront encore là pour notre voyage de noces. Ma femme commence à s'inquiéter. Des inconnus ont élu domicile dans le salon, des gens d'autres paroisses, probablement des amis de mon frère. Il avait bien le droit de les inviter, la maison lui appartient aussi. Il n'a jamais manifesté l'envie de la garder ni même d'y habiter, mais le père nous l'a léguée à tous les deux. Je cherche mon ami Réal du coin de l'œil. Il a disparu. Sauf ma femme, mon frère et le beau-père, je ne reconnais plus personne. Je contemple Claire du coin de l'œil. Je ne l'avais jamais vu danser et s'amuser autant. Pas à jeun, en tout cas. Elle tient son ventre d'une main... Déjà quatre mois et demi. À côté, le beau-père cogne des clous écrasés dans la chaise berçante qui appartenait au père, une

bière entre les jambes. Le seul vieux à être encore ici. Il ne rate jamais une occasion d'être loin de chez lui. Fernande, la belle-mère, ne s'en est jamais plainte.

Il ne reste plus qu'une caisse de bière. Je me suis assis dessus. Mon trône. Il ramollit au fur et à mesure que la soirée avance. Une brune s'assoit en indien à côté de moi. Je ne la connais pas. Je lui offre à boire. Elle s'appelle Joe.

– Pour vrai ?

Je lui tends une bouteille qui tremblote entre mes doigts... Elle la prend sans hésiter, puis la décapsule elle-même. Johanne Bérubé, ajoute-t-elle. Le goulot de ma bière reste en suspens à un pouce de mes lèvres. Je reconnais son sourire. Le même nez retroussé qu'à l'époque. Elle est cernée. Deux petites poches de thé pendent sous ses yeux gris clair.

– Johanne, je t'avais pas reconnue !

Son pupitre était juste en avant de moi, en diagonale. Elle s'assoyait, le dos un peu courbé, toute menue. Je me rappelle, elle tenait son crayon entre l'annulaire et le majeur. Elle n'était pas la plus belle du village, moins que Claire ou Chantale, mais j'étais amoureux d'elle. Peut-être à cause de cette main qu'elle mettait devant sa bouche chaque fois qu'elle souriait. Elle a toujours eu quelque chose de triste et de mystérieux en même temps. Jocelyn lui a parlé de moi, tantôt. Le chien ! Je l'ai vu me pointer du doigt en lui glissant un mot à l'oreille. Comment ai-je fait pour ne pas la reconnaître ? Je n'ai pas pu m'empêcher de fixer ses jambes bien fermes dans ses bas en nylon noir :

– Ton frère m'a dit que t'allais le suivre à Mont-Right ? Tu vas travailler comme monteur ?

– J'aime pas bûcher pis j'aime pas faire la besogne. J'ai plus grand-choix.

Ce que je ne lui dis pas, c'est que le père est mort et qu'il n'y a plus rien au monde pour me pousser à retourner dans le bois. Johanne rigole :

– J'comprends. J'devais être infirmière. Ou hôtesse de l'air... Voyager un peu...

J'ai entendu dire qu'elle était devenue barmaid. Une vraie dévergondée, à ce qu'on dit ! Une si bonne fille, gaspiller sa vie... C'était la meilleure à l'école.

Johanne était travaillante, elle aidait sa mère à la maison, elle lavait les murs et les plafonds. Elle chantait même dans la chorale. Elle a aimé mieux partir sur le pouce que de rester. Elle voulait étudier, disait-elle. Elle a terminé sa cinquième année et on ne l'a jamais revue.

Johanne me regarde comme si elle espérait que j'enchaîne, que je lui pose au moins une question sur sa vie. Je ne me rappelais pas comment ses joues étaient lisses. Je les croquerais à pleine dents. Je suis chaud. Je baisse les yeux et fixe le plancher. Elle est nu-pieds. Ses souliers à talons hauts traînent entre nous deux.

– Ça me donne des ampoules, dit-elle...

– J'ai jamais compris comment vous faisiez pour marcher avec ça.

Je rougis. Même chaud, je n'ai rien à dire. Je surprends Jocelyn en train de nous épier. Il détourne la tête et se réfugie dans le décolleté de Chantale tout en parlant avec Armand, son mari. Je me demande si mon frère a déjà couché avec Johanne. Comment il la connaît, surtout... J'ai fait ma cinquième année juste pour pouvoir la regarder. Il n'y a pas grand-chance que Jocelyn s'en souvienne.

– T'es vraiment pas comme ton frère, me confie Johanne.

C'est sûr, il a toujours su se faire aimer dès les premières minutes. Une assurance démesurée. Même dans ces moments de gêne, il a la verve d'un homme qui aurait bu dix pintes de bière. Johanne est probablement en amour avec lui à l'heure qu'il est.

– T'es plus doux...

J'aimerais mieux être comme Jocelyn. J'ai toujours été handicapé avec les femmes, un peu trop impressionnable. Surtout avec Johanne. Je suis incapable de parler comme il faut. Elle prend probablement ça pour de la douceur. Si ce n'était pas de la gêne, je serais comme mon frère.

– Tu vas bien t'occuper de Claire, j'suis sûre.

Je mettrais ma main au feu que c'est Jocelyn qui a invité Johanne. Il a probablement insisté pour qu'elle vienne. Si ça se trouve, il ne veut plus sortir avec elle. Jocelyn, c'est Chantale qui l'intéresse. D'autant plus qu'il ne pourra jamais la marier. Il essuie son front pendant qu'elle lui parle. Il me l'offre comme

un reste de table. Son cadeau de mariage. Ça me déculpabilise quasiment d'avoir marié une des sœurs Bellavance à sa place. J'aurai au moins réussi cela. Le père doit se retourner dans sa tombe. La fille du bonhomme! Enceinte par-dessus le marché. Une progéniture... Mon voyage en auto aura été plus concluant que celui de mon frère. Ce n'est pas avec du vin de cerise qu'on met une bague au doigt.

Johanne me raconte qu'elle est d'abord partie dans l'Ouest, elle a appris l'anglais, puis a travaillé pendant un an et demi dans un restaurant. Elle s'est tannée de servir des hamburgers et des hot-dogs. Elle s'est donc acheté une auto et est partie vers le Sud. Le Montana. Elle vendait des chaussures à des paysans. Ils parlaient tous anglais. C'était un autre pays, mais, en fin de compte, ça ressemblait pas mal à ici. Johanne est revenue pour enterrer sa mère il y a cinq mois. Elle travaille en ville comme barmaid. C'est là qu'elle a fini par revoir Jocelyn. Elle habite dans un petit appartement à une heure de route. Elle attend d'avoir amassé assez d'argent pour repartir... Le Mexique, peut-être.

– T'es pas hôtesse de l'air, mais tu voyages autant...

Johanne n'a jamais eu peur de rien. Un front de bœuf.

– J'pourrais pas rester ici.

– J'comprends.

Ma réponse n'a même pas l'air de la surprendre. Ma femme croise mon regard pendant qu'elle parle avec Gaétane, l'aînée de Jean-Pierre, un voisin. Elle me fait signe d'aller m'occuper de la visite dans le salon. Johanne n'a pas l'intention de me laisser partir :

– Toi aussi tu vas voyager si tu deviens monteur.

Je hausse les épaules :

– En commençant par Mont-Right.

Je baisse la tête et me lève de ma caisse. Je tombe sur un genou.

– Commence par te rendre dans le salon !

C'est à son tour de rire. Un rire clair. Elle m'aide à me relever. On va s'asseoir avec les amis de mon frère, écrasés dans le divan. Je les aide à terminer leurs verres. Claire vient nous rejoindre. Elle s'assoit sur mes cuisses. Elle parle

des derniers jours, la préparation, le mariage, le discours du curé. Les gens qui sont venus et ceux qui ne sont pas venus.

– Manquait juste ton père, dit-elle en regardant les ivrognes qui hantent la maison.

J'observe Johanne discuter avec mon frère. Deux vieux complices. Claire pleure tout à coup. Elle voudrait que ce soit comme ça tous les soirs. Les gens s'amuse un soir, ils laissent aller leur fou, à un mariage tout le monde se saoule. On dit ce qu'on a à dire. Elle ne veut pas faire semblant. Ce n'est pas pour rien qu'il y a le lancer de la jarrettière et du bouquet. On veut revivre ça l'année d'après. Pour une fois, on peut être vrai. Johanne vient nous embrasser, Claire et moi. Elle nous félicite et s'en va. Les lèvres de Claire remuent sans que je n'entende de mots, mais un bruit d'auto qui démarre, tourne le coin à l'ouest et finit par s'éteindre à travers la montagne. Le silence. Plus pesant encore que le craquement de la chaise qui se berce sans que le père soit assis dessus. Ma femme colle sa bouche contre mon oreille :

– Y serait temps qu'on pense à y aller, nous autres aussi.

Notre voyage de noces. Je dépose mon verre sur la table du salon :

– Fais tes bagages, on part !

Claire ne me croit pas.

– Yvan, la visite !

Je me lève, je prends ma femme dans mes bras. Elle crie. Tout le monde est trop saoul pour nous entendre. Je chancelle vers la galerie :

– Elle sera encore là quand on reviendra.

CHAPITRE X

Au-delà des grues sur les quais, on n'aperçoit rien. Ni eau ni embarcation. Un épais brouillard stagne sur la rivière Hudson. La bruine commence à se faire ressentir. Ça sent le congé. On enfle quand même nos ceintures, question de bien paraître, et on se prépare à monter le quarante et unième étage. On espère que la pluie tombera dru bientôt.

On n'a pas le temps de planter sept colonnes qu'il pleut des clous. John D. vient nous voir avec son casque de surintendant, la tête rentrée entre les épaules pour se protéger du déluge. Il me salue, un léger coup de tête, puis m'appelle par mon prénom. Il nous appelle tous par nos petits noms : Bob, le gars de téléphone et, évidemment, Baker. D'après ce que je comprends, il nous dit de tout ramasser, de rentrer chez nous et, surtout, de ne pas oublier de revenir demain. Il rigole. John D. a le clin d'œil d'un grand-père. Il ramasse nos *brass*. Aujourd'hui, pas la peine de les laisser dans la roulotte. Il part, puis fait le tour des trois autres équipes d'érection. Je n'ai jamais vu un foreman de la *Dominion Bridge* apprendre nos noms par cœur. On ramasse nos outils. L'eau froide a traversé mon jean, puis mes os. Jusqu'au bout, je fais semblant que j'aurais aimé mieux travailler :

– Stie de temps de cul !

Je suis aussi excité qu'un enfant d'école une journée de tempête.

Jocelyn et moi, on retourne à East Orange, on change de vêtements et on reprend le *New Jersey Transit*, le *Path train* et le métro jusqu'à *Time Square Station*. Jocelyn m'avoue que ça fait un bail qu'il pense m'amener sur la quarante-deuxième. C'est le temps.

La station est immense. Des gens se sont attroupés autour d'une femme. Pas une mendiante, mais une sorte d'artiste un peu boulotte, habillée en veston

cravate. Elle joue de la musique avec une égoïne et un marteau. Plusieurs applaudissent. Jocelyn ne s'arrête pas. On monte un escalier, puis on traverse une immense bâtisse. Une gare routière. On sort tout droit sur la 8^e Avenue. Au coin de la 42^e Rue, il pleut encore. Les jambes nues d'une femme s'étirent sur deux étages, je n'ai jamais vu de pancartes publicitaires aussi grandes. En bas, sous un grand parasol, un vendeur de hot-dogs fait cuire des saucisses. Plein de monde s'empiffrent sous le portique des restaurants, des magasins et des banques. On marche mouillés à travers une masse de parapluies. Le bout de leurs tiges menace de me crever les yeux. *Umbrella* !, hurle un grand maigre, la peau brune. Jocelyn l'accroche au passage. Il lui achète deux parapluies, puis m'en donne un.

Je vois quelques femmes d'affaires marcher dans les flaques d'eau en talons hauts et en mini-jupes, la sacoche en cuir sous le bras. Claire n'en reviendrait pas. Elle a toujours gardé son linge propre pour aller danser ou pour les grandes occasions. Elle n'oserait même pas le porter chez nous de peur de l'abîmer, parce qu'il risquerait de sentir l'étable.

Pas loin, des filles font le trottoir, cachées sous les voûtes des buildings. Nous passons devant des cinémas. Des films de cul sont à l'affiche. *All Color Show*. Ils sont tous présentés en couleurs, ici, dit Jocelyn. On dépasse Broadway, puis on continue sur la Quarante-deuxième. Des néons flashent sur quasiment toutes les façades des buildings. *Sex shop*, *Peep Show*. Mon frère m'explique ce qu'est un *Peep Show*. Je le suis pendant qu'il parle de striptease à travers des vitrines. Ce n'est plus Jocelyn qui avance entre les photos de filles nues et les bars, mais un gars de la ville. Il jase, me montre les rouages du vice sur la 42^e Rue.

La rue ressemble à ce qu'on m'a déjà dit de la Main à Montréal. Je serais curieux de voir une de ces vues, d'ailleurs. Chez nous, les films cochons, c'est encore illégal. Jocelyn traverse la rue, m'amène dans une entrée. On secoue nos parapluies, on les ferme, on entre. Une pièce assez sombre merci, grande comme ma gueule. Des chaises sont alignées devant une scène. Un théâtre. Un homme est assis derrière une sorte de grand pupitre, la moustache lui descend sur le menton.

Il faut le payer sept piastres. Les gens, une quinzaine, des hommes, sont silencieux. Gênés d'être ici, on dirait.

Jocelyn s'assoit dans la première rangée. Il me lorgne avec un sourire en coin. Peu de chances qu'on soit venus voir un spectacle de marionnettes. De longues bottes blanches apparaissent sur scène, surmontées de jambes nues. Lisses. Je fixe le creux d'une fesse recouverte par des languettes argent. La blonde ne porte pas de soutien-gorge, elle se dandine en passant ses ongles dans ses cheveux bouclés, puis sur ses seins. Sur la scène, il y a un divan en macramé. Rien d'autre. Elle s'assoit dessus et écarte les jambes. On voit sa touffe châtain à travers les languettes. Elle nous dévore des yeux, nous fait signe de la rejoindre avec son doigt. C'est le gars qui collectait l'argent à l'entrée qui la rejoint sur scène en se déshabillant. Ça aurait pu être nous. La fille passe une main entre les cuisses du caissier. Elle fait glisser sa fermeture-éclair, puis descend son jean à la hauteur de ses genoux. Enfin, elle joue avec son sexe. Lui, la soulève en posant ses mains sur ses fesses. Il la prend debout, les culottes à terre. Il n'y a pas de musique. Juste les gémissements de la fille. Ses cris sont exagérés.

J'entends des spectateurs respirer de plus en plus fort dans l'obscurité.

La fille se met à genoux devant le portier. Il râle, éjacule sur son visage. Il l'aide à se relever en lui tendant une main, remonte son jean et sort un paquet de mouchoirs de sa poche.

Ils s'essuient.

La fille redonne le mouchoir au portier et s'en va comme elle est arrivée. On la voit sourire jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière les rideaux. Dans la salle, les gens commencent à se lever. En sortant de l'immeuble, Jocelyn veut savoir comment j'ai trouvé le show. J'aurais préféré le voir au cinéma ou le faire avec elle, seul... Franchement, entre les deux, on se sent de trop.

– Pas pire.

Jocelyn rigole ; ses épaules tressautent alors qu'il met le pied sur le trottoir. Dehors, les gens courent encore.

On avance entre Broadway et la 7^e Avenue. En l'air, au nord, on voit la partie haute du *Chrysler building*, sa flèche d'acier qui fend le ciel en deux. Le reste de l'édifice est caché par des pancartes publicitaires, puis par d'autres immeubles. Cette ville est faite pour être vue de loin.

Je marche derrière Jocelyn qui me fait signe de le suivre. Tout autour, des filles font le trottoir. Il y en a une qui me reluque en-dessous d'un néon en forme de femme, l'enseigne d'un bar de danseuses. Il vente à décorner les bœufs. J'aurais cru que les gratte-ciel nous protégeraient. Au contraire, le vent plonge sur nous, gagne de la vitesse sur les façades, puis remonte. Mon parapluie se retourne. J'essaie de le tenir incliné contre la bourrasque.

La pute nous fait toujours les beaux yeux devant le club de danseuses. Je baisse la tête, mais je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Une brune bouclée, elle a une veste en cuir sur le dos, une mini-jupe blanche, on voit le pourtour de ses fesses. On dirait Johanne... Jocelyn et moi, on avance vers elle, sans se consulter, comme si c'était la seule chose que nous avions à faire. Mon frère l'aborde en anglais. Je reste derrière, plutôt gêné. À côté, une autre fille me regarde, l'air malin. Elle me parle en anglais, la peau lisse, les lèvres un peu retroussées. Soudain, une main m'agrippe le bras. Des doigts de fée. Je me retourne. La pute avec qui parlait Jocelyn me fait signe de la suivre dans un pub rempli de machines à sous. Je regarde derrière mon épaule. Mon frère reste dans la rue. Il me fait un léger signe de la tête en inspirant une bouffée de sa cigarette. La fille m'agrippe la main, la caresse quasiment. Je me demande si Jocelyn s'est aussi imaginé Johanne en la voyant. Dans le bar, il n'y a aucun client. Un solo de guitare joue à tue-tête. La fille hurle quelque chose au barman. Elle monte ensuite dans un petit escalier en bois, les marches craquent à chaque pas. J'avance derrière elle, étourdi. Ses fesses se dandinent sous sa mini-jupe, juste à la hauteur de mes yeux. Un parfum de framboises. Arrivés au deuxième, on passe devant deux portes fermées. J'entends des bruits, quelques gémissements sourds. La brune ouvre la troisième porte et entre en premier dans l'obscurité, sans rien dire. Je reste planté sous le cadre de la porte. Elle s'assoit au pied du lit et allume une cigarette. Elle baragouine en anglais, elle attend que je réponde. Enfin, elle rigole,

puis tapote le matelas à côté d'elle. Ses ongles brillent, rose étoilé... Je vais m'asseoir à sa droite. Ses yeux, sa bouche, sa main qui monte le long de ma cuisse... Tout son corps me dit que je ne reculerai pas. Pas cette fois. Je fais un homme de moi. J'enlève mes culottes avant qu'il soit trop tard.

Le sol tremble. J'entends un claquement de roues sur des rails. J'ouvre l'œil, le referme. Mes mains sentent encore le parfum de framboises de la prostituée. Je reviens du bar sur la 42^e Rue. Mon crâne veut fendre. Je regarde encore. Il n'y a personne, ni dans le wagon ni à côté de moi. À voir les usines désaffectées qui défilent à travers les vitres, j'imagine que je suis au New Jersey. Peut-être pas : maintenant, l'étang que le train traverse ne me dit absolument rien. J'essaie de voir l'heure, ma montre a disparu de mon poignet. Je fouille mes poches, plus de portefeuille. On m'a volé pendant que j'étais dans le coma! À partir du bar dans *Time Square*, je ne me souviens de rien. Sinon que Bob est venu nous rejoindre, on a bu plusieurs bières, Jocelyn est parti en milieu de soirée. On a tous oublié de souper. Bob m'a parlé de je ne me souviens plus quoi. Une fille lui tournait autour depuis un bon bout en le voyant dépenser tout son argent. Il est monté au deuxième avec elle. Je suis rentré.

Je n'avais donc plus un sou.

Je pense à l'haleine tiède de la fille tout à l'heure, à ses lèvres qu'elle m'a laissé embrasser une seule fois, une faveur. C'est la première fois que je trompe Claire. Tant que ma peau sentira ce parfum, je ne m'en voudrai pas.

Je cherche une pancarte, le nom d'une station, un point de repère, le nez étampé contre la vitre. Je suis en pleine swamp! Je pourrais être en Pennsylvanie ou au Connecticut en ce moment. Ça fait deux mois que je travaille ici et je ne parle toujours pas anglais! J'arrive à peine à dire une phrase complète. Je cherche l'homme aux grosses lunettes qui porte un uniforme bleu. Enfin, je pense au ticket

sur le dossier du siège d'en face, celui qu'il poinçonne à chaque fois. J'y lis New York/Newark. L'Express. Je soupire. Mon coeur bat moins vite, mais aussi douloureusement. Le train s'arrête. J'entends « Terminus : Newark Broad Street. » dans les haut-parleurs. Je crois en Dieu, le temps de sortir du train.

Les rues de la ville m'ont l'air encore plus noir qu'à East Orange. Personne nulle part. Je cherche un taxi. Quand même je voudrais appeler Jocelyn, je ne connais pas le numéro de téléphone par coeur. Je me remémore l'adresse de mon frère sur Harrison Street. Je marche dans n'importe quelle direction, vers le premier boulevard. Je croise un groupe de Noirs qui flânent. J'accélère le pas, le vent en pleine face.

Je ne reconnais rien ici. Pourtant, toutes les rues ressemblent à celles d'East Orange. Il suffisait juste que je descende à la mauvaise station... Je n'ai aucune idée où je suis. Je m'arrête en-dessous d'un viaduc. On dirait celui de Brick Church. J'ai l'impression que tout le monde klaxonne. Je cherche mon paquet de cigarettes. Lui aussi a disparu. Je vois un poteau de signalisation. Un nom de rue. Norfolk Street. Je suis perdu. Soudain, j'entends un bruit assourdissant, le bruit du train qui me passe au-dessus de la tête. Des phares apparaissent au bout de la rue, une auto jaune. Je tends mon bras en l'air, écarquille les doigts bien comme il faut. Le taxi klaxonne et passe comme un éclair sans s'arrêter. Je rentre à pieds, j'essaie de me retrouver. Je pense à la pute que je ne reverrai jamais, à toutes les autres que je pourrais aussi ne jamais revoir.

CHAPITRE XI

– J’pensais qu’elle allait m’égorger.

Je parle vite, Claire n’a pas le temps de placer un mot. Il pleuvait. On a passé l’après-midi dans les rues de New York. Jocelyn est rentré avant moi, fatigué. Je lui mens, je lui dis que je suis allé voir un film au cinéma. M.A.S.H. Une histoire de guerre. En anglais. Je n’ai pas compris grand-chose. Quand je suis rentré, l’appartement était vide. J’ai entendu du bruit qui provenait de la chambre. J’ai ouvert la porte, un peu nerveux. Jocelyn était assis au pied du lit. Il m’a regardé. Une Noire était accroupie sur ses cuisses, flambant nue, les seins dressés sur son torse. Je l’ai reconnue. La même fille que j’ai croisée dans l’entrée de l’édifice la journée où je suis arrivé. Elle m’a fusillé du regard, les yeux pointus, apeurée. Cette fois, elle ne m’a pas tenu la porte.

Claire ne dit pas un mot. Mon cœur se remet à battre normalement. Je lui dis que je commence à me sentir de trop chez Jocelyn. Il couche avec une Noire depuis je ne sais pas combien de temps et il ne m’en a jamais parlé. Si ça se trouve, il la voit moins souvent depuis que j’habite ici. J’ai l’impression de dépendre de lui. Il faudrait que je nous trouve un appartement dans le New Jersey. On pourrait rester ici, Claire et moi. Je pourrais continuer à travailler pour Karl Koch. Il ne nous resterait plus qu’à apprendre l’anglais. On vivrait avec les Noirs quelques mois, le temps d’amasser assez d’argent pour aller s’installer à Newark ou à Brooklyn. Avant, il faudrait que je prolonge mon *bond*, que je finisse par obtenir ma citoyenneté. Claire aussi pourrait devenir Américaine. Ce serait probablement le seul moyen que je gagne notre vie sans qu’on soit toujours séparés. Et ce serait payant, surtout.

Claire ne répond pas, je ne l'entends même plus respirer dans le combiné. Elle pense, espère probablement que je suis en train de rêver.

– Tu veux dire rester là-bas tout le temps ?

Je nous trouverai bien un nid. Quelque chose. Elle n'a pas à s'inquiéter. Ce n'est plus à la mode de s'inquiéter. Ici, les filles se promènent en mini-jupes même quand il pleut. J'entends ma femme se bercer dans sa chaise en rotin.

– Pis qui va s'occuper de mon père ?

Je pensais que c'était lui qui s'occupait d'elle.

Je sors de la cabine. Je peux voir Jocelyn et Bob à travers les murs du Brandy Bar, ils me tournent le dos en tétant leur bière. Mon frère parle probablement de travail, Bob s'ennuie de sa femme et de ses enfants. Je peux voir mon ombre assise entre eux deux. Ma place !

CHAPITRE XII

Bob et moi, on attend que la grue nous apporte le prochain lift, perchés en haut de la partie centrale. Je regarde Kyle attacher une poutre, quarante pieds plus bas, celle que Baker lui montre du doigt. On est au-dessus de tout à présent. Enfin presque. À part la tour Nord, l'*Empire State Building* et le *Chrysler Building*. On est quasiment aussi haut que le *Woolworth*. Je contemple la statue de la Liberté, seule au milieu de son île, un point vert et flou. Je regarde aussi le pont de Brooklyn et les gratte-ciel qu'on surplombe. Plus on monte, plus la ville devient vaste et basse, plus je prends conscience qu'elle fait partie du monde, mais c'est comme si je ne m'étais pas encore rendu compte de l'ensemble de l'île, de toute l'eau et des banlieues qui l'entourent. Du reste du monde. Pas autant qu'aujourd'hui, en tout cas.

Ce matin, Bob est moins jasant que d'habitude. Il dévisse lentement la note d'un boulon, la tête entrée dans le col de sa chemise en laine. Le temps est frais et venteux. La grue gronde en soulevant le mastodonte d'acier. La flèche télescopique tourne à quatre-vingt-dix degrés, puis s'arrête entre Bob et moi à une dizaine de pieds au-dessus de nos têtes. Je me lève et reste debout sur la structure. Je fais signe au grutier de descendre la charge. J'étire un bras pour attraper l'extrémité de la poutre. Un coup de vent me pousse dans le dos. Je me balance vers l'arrière pour ne pas tomber tête première. Je perds l'équilibre et chute à plat ventre sur la structure. Je m'agrippe comme un chat sur la branche d'un arbre. Si je tombe, ce ne sera pas à quatre pattes. Je vois les planchers de madriers plus bas, puis la ville, les rues, les camions chargés d'acier. Mes mains, mes bras, mes jambes se mettent à trembler, à moins que ce soit tout ce qui est autour de moi. Le vertige me prend devant tout le monde. Pour un monteur, c'est aussi pire que la mort.

Bob hurle mon nom à l'autre bout de la partie centrale. La poutre que la grue était en train de nous ramener frappe une colonne et se met à tourner comme une toupie. Je m'écrase contre le fer. Elle passe à un poil de m'assommer. J'aperçois le grutier dans sa cabine, il est aussi blême qu'un fantôme. Il grimace, joue avec les manivelles, il lève la charge pour éviter de nous estropier. La poutre s'immobilise enfin. Bob et moi, on reprend nos positions et on attend le morceau. On fait signe à l'opérateur de descendre, doucement. Je tremble encore. Le plancher, les rues, l'asphalte, tout ce qui se trouve en bas m'aspire comme si quelqu'un pendait à mes jambes. Je n'arrive plus à me lever, je reste à cheval sur ma poutre. Bob me crie d'attraper le lift. Si ça continue, lui, Baker, les autres croiront que j'ai peur. Le fleuve, la terre, l'horizon virevoltent autour de moi comme une mouche. Je ne sais plus si c'est la chienne de tomber ou la tentation de sauter que je ressens. Je suis sûr que je m'écraserai et finirai en bas d'un moment à l'autre.

Petit à petit, je me relève, je réussis à contenir le battement de mes membres, mais un autre coup de vent essaie de me jeter par-dessus bord. La poutre prend de la vitesse, passe à un cheveu de me décapiter. Je tends les bras pour la retenir, je n'y arrive pas, je sens ma main droite se briser sous l'impact. Je m'agrippe, je m'envole les pieds pendants. Mon poids fait basculer la poutre à la verticale. Je me tiens de la main gauche. Je glisse le long de la poutre, je réussis à serrer les genoux, juste à temps. Mes doigts gonflent, emplissent mon gant. Je perds quasiment connaissance. Je suis suspendu dans le vide à quarante pieds du prochain plancher. Je me tortille comme un ver au bout d'un hameçon.

Je n'entends plus rien. Comme si le chantier s'était arrêté. Je vois Bob, un peu plus haut, qui se recroqueville sur la structure, il examine les mouvements de la poutre, puis fait signe au grutier de tourner la flèche télescopique. Il saute. Son corps plonge dans le vide, puis se cramponne à l'autre extrémité de la poutre qui revient à l'horizontale. Pas tout à fait au niveau : Bob est moins lourd que moi. Mon front frôle la tête d'une colonne. Mon casque de sécurité tombe et rebondit trois étages plus bas contre les madriers. Je retiens mon souffle, le cœur au bord des lèvres. On tourne à trente pieds du prochain plancher. L'opérateur monte la

charge pour qu'elle ne nous aplatisse pas contre les colonnes et les contreventements. Il tourne la flèche vers l'est. Bob et moi, on se glisse vers le centre de la poutre, lentement, en même temps ; on essaie de la garder en équilibre. Enfin, on atteint le milieu. On se tient à l'élingue, puis au crochet de la grue. Peu à peu, New York arrête de tourbillonner en-dessous de nos pieds. On est debout, côte à côte, chacun une main sur le câble de levage. Je suis à bout de souffle. Je tremble comme une feuille. Si Bob n'avait pas sauté, je serais mort.

En bas, Kyle, Baker et les gars de finition se cassent le cou à nous regarder. Ils sont blêmes. Ils tiennent une échelle beaucoup trop courte pour qu'ils puissent faire quelque chose. Le grutier nous ramène sur terre. Il y a des chances pour qu'on vante notre exploit dans les tavernes. Peu importe ce qu'on en dira, j'ai eu peur pour de vrai.

On revient sur terre. Le cinquante et unième étage. Je vais ramasser mon casque au pied d'une colonne. Je tâte ma main droite, je ne sens plus rien. Je n'ose pas enlever mon gant. Baker vient nous voir et parle en anglais, l'air inquiet. Je ne comprends pas ce qu'il dit. Lui ne comprend pas ce qui a pu arriver, m'explique Bob. Mon partner lui parle des rafales de vent, de la poutre qui est allée frapper une colonne. Baker nous offre de prendre l'après-midi de congé. Le temps de nous remettre. Bob déboucle déjà sa ceinture. Je lui fais signe de la remettre. Baker nous remplacera. Pas question de perdre nos places. On remonte au sommet de la tour. Ma main m'élance, enflammée. Je réapprends à marcher sur le fer avec tout le ciel qui me pèse sur le dos. On connecte la poutre maîtresse avant que l'ouragan se remette à souffler. Je ne regarde pas en bas. Je dégaine ma barre de force. Je n'arrive pas à fermer ma main. Ma barre glisse et tombe à pic vers les madriers. Elle tombe à un pouce de l'indien, Kyle, qui lève la tête vers moi et m'envoie son majeur. Il rit à pleine gorge.

Jocelyn se décrotte les dents avec le coin de son carton d'allumettes, puis fume sa quatrième cigarette en fixant le plafond. Un énorme ventilateur beige domine la salle d'attente. L'*East Orange General Hospital* sur Harrison Street, juste en face de notre édifice. Comme moi, mon frère voudrait être ailleurs. Il ne parle pas, fidèle à lui-même. Ça fait déjà quarante-cinq minutes qu'on attend. La salle est bondée de Noirs. Une grosse femme, l'air perdu, les cheveux entortillés, laisse sa petite fille d'environ cinq ans courir d'un patient à l'autre. Je n'arrive pas à savoir qui des deux, la mère ou l'enfant, a besoin de voir un docteur. J'évite son regard. Jocelyn la dévisage lui, à bout de nerfs. Il lève ensuite les yeux sur moi. Il veut savoir si Claire et moi, on a toujours l'intention de lui acheter sa part de la maison. Je sens une brûlure, comme une patate chaude au creux de ma main:

– J'sais pu. On pense aussi s'installer icitte. Mais chez nous, on aurait une maison pour pas cher. J'veux dire, même en te payant un peu plus que ta part... Claire serait proche de sa famille... Le beau-père pourrait l'aider quand je serais parti.

– Y resterait avec elle, tu veux dire.

On croirait entendre Bob. Je ne sais pas où mon frère veut en venir, mais j'espère qu'il n'est pas en train de me faire la morale. Je retiens mon souffle en examinant mes doigts qui bleuissent à vu d'oeil. Mon frère parle sans me regarder :

– Travailler sur la terre, ça toujours été leur choix, au père autant qu'à Donald. Pas le nôtre.

Le père n'a pas eu le choix. La mère est morte trop tôt... Il n'y avait plus que nous pour l'aider, faire la besogne, les foins et bûcher. Il a toujours travaillé pour nous faire vivre. Jocelyn est parti dès que j'ai été assez vieux pour travailler à sa place. Jamais il ne nous a envoyé un sou. Je travaillais avec le père en me demandant comment je ferais pour partir quand ce serait mon tour. J'étais le seul enfant qui lui restait. J'ai fini par rejoindre Jocelyn sur un chantier de Mont-Right.

– C'est lui qui m'a demandé de t'emmener sur le chantier de Mont-Right, m'avoue Jocelyn.

Je ne sais pas si c'est parce que je n'ai pas la force de me défendre, mais mon frère s'en donne à cœur joie :

– Y voulait que tu partes, que t'apprennes à te débrouiller.

Un des rares choix que je pensais avoir fait seul.

– Tu t'es déjà assez occupé de lui... T'es pas obligé de t'occuper du bonhomme Bellavance en plus ! ajoute-t-il.

Jocelyn n'a jamais porté Donald dans son cœur. Il n'arrive pas à accepter que je sois avec la sœur de Chantale, non plus. Je vivrais avec une autre, il aurait accepté de me vendre sa part depuis longtemps.

– J'habite pas avec Donald.

– Tu sais ben comme moi qu'il a toujours voulu que le père lui vende ses champs.

– Y'aurait dû l'écouter. C'est pas ses vaches qui nous faisaient vivre...

Jocelyn s'enfonce dans sa chaise, expire. Il prend une autre bouffée de sa cigarette :

– Si tu reprends pas la ferme, tu vas faire quoi en campagne ? Bûcher ? T'as jamais aimé le bois !

Il a au moins la décence de ne pas parler de la chasse. Devant moi, la petite fille tire sur la manche de mon chandail pour que je la suive. Je supplie la mère du regard, mais elle ne fait rien. Le monstre touche à ma main en riant. Je grimace en ramenant mon bras vers moi. Jocelyn se redresse sur sa chaise et fait le geste de la gifler. L'enfant fige sur place. Elle sanglote. Dans la salle, tout le monde a arrêté de bouger. On entend les mouches voler. Je m'écrase bien comme il faut dans mon siège. Il y a des chances pour qu'on nous pende après le ventilateur. La mère vient chercher sa fille, essoufflée de s'être levée. Elle nous fusille du regard. Mon frère me regarde dans les yeux, il ignore complètement la bonne femme. Il continue sur sa lancée :

– Tu veux quand même pas vivre dans le passé ?

Il fume, mordille le filtre de sa cigarette comme un cure-dent.

– C'est pas c'que le père aurait voulu, ajoute-t-il.

– Le père aurait pas voulu voir ce que j'ai vu l'autre nuit, non plus !

– Y’aurait encore moins aimé que j’marie une des filles Bellavance.

Je ne gagnerai jamais un combat contre Jocelyn. Il faudra bien que je m’y fasse un jour. Quand il a décidé d’aller travailler aux États-Unis, j’ai continué à travailler avec Vaillancourt en espérant le remplacer, avoir un peu plus de poids dans la compagnie. J’ai même parlé dans son dos. Je suis allé le retrouver, la queue entre les jambes.

– Tu t’es jamais demandé pourquoi le bonhomme a voulu te donner la main de Claire ?

Parce que le père était en train de mourir. Ça lui donnait un accès à nos terres. Probablement une bonne façon de se venger, aussi.

– Le bonhomme a pas voulu te donner la main de Chantale parce que c’était évident que t’allais partir.

Jocelyn ne prend même pas la peine de me regarder :

– Toi aussi, ça a toujours été évident.

La mère et sa rejetonne sont retournées s’asseoir. Jocelyn les regarde en parlant :

– On est pareils, Yvan. J’suis juste né quatre ans trop tôt pis toi quatre ans trop tard.

Je n’ai jamais eu de rôle. J’ai toujours voulu faire le contraire de lui, ne pas le suivre. Jocelyn le sait plus que tout le monde :

– T’aurais dû la vendre sans m’en parler, la maison... pis me payer ma part.

Je ferme les yeux, je les rouvre. Jocelyn est toujours là :

– Moi, c’est ce que j’aurais fait.

Mon estomac se serre comme un poing.

– Tu devrais la vendre au bonhomme, la maison, ajoute-t-il. T’es en train de m’en acheter la moitié pour lui donner. Tu pourrais aller vivre en ville avec Claire pis Emmanuel.

– Tu voudrais vendre ta part au bonhomme ?

– J’sais ben... C’est pas ce que le père aurait voulu !

Le docteur vient me chercher en massacrant mon nom. Un Blanc dans la trentaine, les cheveux clairsemés, l'air aussi mort que moi. Ma main ne saigne plus, elle est bleu mauve et quasiment de la grosseur d'un boulet, une enclume au bout de mon bras. Jocelyn m'accompagne jusqu'à son bureau. Une fois assis, je fais signe au médecin de s'adresser à mon frère. Je voudrais dire au docteur que Jocelyn est aussi malade que moi, mais lui, c'est dans la tête.

– I don't speak English.

CHAPITRE XIII

Le docteur m'a interdit de retourner travailler pendant au moins une semaine. Il parlait à Jocelyn, l'air grave. Le risque d'infection est sérieux, m'a dit mon frère. Le médecin m'a fait un bandage. Jocelyn m'a aidé à l'enlever ce matin. Pas question que j'arrête de travailler. Je n'ai pas assez de semaines d'accumulées pour prendre le risque qu'on me remplace. J'ai réussi de peine et de misère à glisser ma main dans mon gant. Je n'en parle pas à personne. Bob risquerait d'ouvrir sa grande gueule.

Je salue Baker, « le bœuf », comme les gars ont commencé à l'appeler. Il ne bouge pas, se frotte le nez avec son gant. Il nous parle en anglais, d'un ton calme. Inquiétant. Il retire son casque et se gratte le crâne en scrutant le chantier. Les autres équipes ont au moins une vingtaine de lifts d'avance sur nous. On a pris du retard avec cette histoire d'accident. Il nous pointe le coin nord-est de la tour. C'est là-bas qu'on doit commencer à installer les premiers pans de murs. Pour ce qui est des autres, il fait tourner son doigt dans le sens des aiguilles d'une montre. Enfin, il remet son casque.

Bob et moi, on presse le pas vers le panneau qui pend au-dessus du plancher. J'appuie une échelle contre le mur que l'équipe sud-est a érigé. Je fais semblant de me servir de ma main droite, je force de la gauche autant que possible.

Kyle, notre signaleur radio, me regarde soulever l'échelle comme un handicapé. Il mâche de la gomme, le téléphone pendant au bout de sa main. Je monte vite. Je fais signe de descendre la charge. Kyle transmet mon signal au grutier. Bob attrape la partie inférieure du panneau qu'il tire vers moi, une cigarette au bec. On n'a même pas posé un seul *wall panel* et il a trouvé le temps de s'allumer. J'agrippe le pan de mur. Mes doigts veulent exploser. Bob connecte le bas, je connecte ensuite le haut. Il tire sur le câble pour détacher le crochet de la

grue. Je descends, j'amasse les outils, je garde la tête baissée en grimaçant. J'essaie de faire comme si la douleur n'existait pas.

Le grutier klaxonne. Un autre panneau tournoie au-dessus de nos casques. Le soleil tape par intermittence derrière les nuages. Je monte dans l'échelle, prépare un boulon. Jocelyn pousse le panneau vers moi. On fait descendre la charge et on l'aligne vers la connexion du bas. Je fais un signe de tête à Bob. Il glisse sa main derrière le mur, puis insère un boulon dans un des trous. Je tire sur le panneau, puis serre les dents. C'est comme si on essayait de m'arracher la main. Le panneau a à peine bougé. J'enlève mon casque et m'essuie le front du revers de la main. Bob me dévisage. Je dors au gaz. En bas, Baker commence à s'impatiser, il postillonne dans le vent en criant. Je pousse à deux mains sur ma barre de force. J'essaie d'aligner les trous pour y insérer le boulon. Tout le chantier tourne autour de moi. J'oublie de respirer. Je réussis enfin à fixer le pan de mur. Bob décroche le câble avant même que je lui fasse un signe. La flèche de la grue repart et le câble de levage replonge vers les camions. En bas, je ne vois plus personne. Seulement des points noirs qui vont et viennent dans le vide. Je descends au pied de l'échelle. Bob vient me voir de plus près, il me parle. J'ai une impression de ralenti, il y a un délai entre le mouvement de ses lèvres et de ses paroles. Bob se retourne, lève la tête et les mains au ciel. Il agrippe le prochain panneau d'acier qu'il pousse et tient en place. Il monte dans l'échelle à ma place. Je n'ai aucune idée de ce que Bob a pu me dire. Il veut que je connecte en premier. Il veut me ménager comme une fillette. Si ça continue, Baker me renverra chez nous.

J'ai l'impression qu'un dix roues m'est passé sur le corps et que Bob a travaillé pour deux toute la journée. Il est allé boire en ville après le travail.

Jocelyn et moi, on descend à la gare du New Jersey : Hoboken. On monte un escalier et on marche vers la gare. D'abord, on traverse le restaurant délimité par un comptoir où des clients mangent des hamburgers, puis on passe devant le kiosque à journaux. C'est vers la vitrine où est écrit *Liquor Store* en lettres moulées que Jocelyn se dirige. Il marche tout droit vers le réfrigérateur et agrippe une douzaine de canettes de bière. Il les dépose sur le comptoir. Je paie. Lui, il traîne le paquet.

De l'autre côté de la porte, une dizaine de quais d'embarquement. Trois ou quatre trains attendent. Comme chaque soir, nous marchons vers le quai numéro huit. L'homme en casquette se tient debout à l'arrière du dernier wagon. Une moustache grise et luisante suit le pourtour de sa lèvre supérieure. Il porte des lunettes avec des lentilles qui ressemblent à des fonds de bouteilles. Ses yeux ont l'air quasiment aussi gros que mes poings. Il nous reconnaît et nous salue comme si on portait une cravate. Un vrai gentleman.

Jocelyn et moi, on monte à bord du dernier wagon, et on s'assoit à l'arrière. Je n'en reviens pas d'avoir réussi à travailler toute la journée, je pensais mourir. Ma main n'a toujours pas désenflé. Tout de même, je réussis à la bouger un peu plus. J'entends deux légers chuintements sur ma droite. Mon frère me tend une canette de bière qui déborde sur ma main. Elle est froide, apaisante. Je profite de la première gorgée comme d'un remède. Le soleil chauffe mon visage à travers les saletés de la fenêtre. Le train démarre. Déjà, je suis un peu paqueté.

Je pense mieux.

Je regarde les Noirs, les femmes et les hommes d'affaires assis tout autour. Je songe à une sorte de commune qui se déplacerait sur les terres vaseuses de l'État. On ne se parle pas et on ne se regarde pas, mais on se tolère. Mon frère m'offre une autre bière. J'oublie quasiment ma main. Il parle comme je ne l'ai jamais entendu parler depuis que je suis arrivé. Il me confie son penchant à propos des femmes noires, les Bronzées, comme il les appelle. En plus de la couleur de leur peau, Jocelyn aime leurs fesses bombées et leurs formes athlétiques. Il en déshabille une du regard, assise en face de nous, une jeune femme qui tient un sac

sur ses genoux, les cheveux frisés, épais. J'essaie d'en apprendre un peu plus à propos de la Noire avec laquelle je l'ai surpris.

– Weena ? C'est la sœur de Lou.

– La sœur du barman ?

Jocelyn se repositionne sur son siège. Il regrette déjà de me l'avoir dit. Il prend un air grave :

– Y doit pas l'apprendre.

– *Anyway*, même si je voulais y dire, y m'comprendrait pas.

Jocelyn s'esclaffe, puis se tait en prenant une gorgée de sa bière. Je devine qu'il ne m'en racontera pas plus à propos de sa maîtresse. Je regarde par la fenêtre, légèrement engourdi. Dehors, le paysage est un peu plus lumineux que d'habitude, plus supportable. Il suffirait de rien pour que je me retourne et demande à mon frère où il a rencontré Weena, comment il en est arrivé là. Sa voix m'enterre avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche. Il baragouine à propos des Blancs en veston cravate, installés juste en face de nous. Il monte le ton en sachant qu'ils ne comprendront rien :

– Eux autres, si y'étaient vraiment riches, y rentreraient pas dans le même trou que nous !

Le train s'arrête à la station *Newark Broad Street*. Des passagers frôlent mon bras en sortant. Je grimace en protégeant ma main. Je devrai la plonger dans de la glace et me refaire un bandage avant de me coucher. Jocelyn parle de travail. Peut-être que c'est à cause de la bière ou parce que Bob n'est pas avec nous, mais il est vraiment plus jasant que d'habitude. Il me parle des premiers chantiers où on travaillait ensemble. La fois où Réal avait cassé un boulon, sans boulonneuse ni rien, juste en la serrant avec sa clé. Réal disait que le boulon devait être neuf et bien huileux. Sinon, ça ne fonctionnait pas. On avait beau avoir essayé, personne d'autre que lui n'avait réussi à le faire. Jocelyn parle même de Vaillancourt, qui avait réussi à monter une bouteille d'acétylène pleine crochetée au bout d'un câble jusqu'au troisième. C'était sur le chantier de Mont-Right en 1965. À ce qu'on dit, personne n'en était revenu. Il avait hissé une bouteille pleine avec ses mains, assis sur une poutre, sans poulie ni rien. Deux cent cinquante livres sur une hauteur de

trente pieds. Jocelyn et moi, on était arrivés sur le chantier deux semaines plus tard. Je n'ai jamais cru cette histoire :

– Ça, on n'a jamais su si c'était vrai.

Jocelyn me regarde, l'air un peu dépité. Pour lui, Vaillancourt a beau être un chien de la pire race, ça ne nous donne pas le droit de nier ses prouesses. Vaillancourt n'a pas eu le choix de sauver sa peau. Avoir eu son courage et sa grande gueule, on aurait tous fait pareil. Il a réussi à se faire sa place dans la *Dominion Bridge*. Vaillancourt n'a jamais été du genre à se laisser manger la laine sur le dos. Jocelyn me tend une cigarette. Il regarde par la fenêtre un instant. Le pont qui traverse l'étang en diagonale s'approche de notre wagon.

– T'as failli te tuer, hier.

Le cœur me fait trois tours. Je ne sais pas quoi répondre.

– Réal pis Vaillancourt ont beau être des légendes, insiste mon frère. Un monteur d'acier qui travaille avec une main infirme toute une journée... Faut être *tough*...

Il me scrute par-dessus sa canette de bière :

– Même moi, j'aurais pas été capable.

CHAPITRE XIV

– Papa a tué, dit Claire.

Le beau-père et Emmanuel jouaient dehors. Elle les entendait lambiner sur la galerie. Elle regardait la télé en plein après-midi. Des gens qui avaient été emprisonnés pour rien témoignaient. Une femme racontait que des hommes étaient venus chercher son mari qui travaillait à l'extérieur de la ville. Ils l'avaient arrêtée, elle. Claire a alors entendu le coup de feu. Le cœur lui a fait trois tours. Elle a couru jusqu'à la fenêtre du salon et a ouvert les rideaux. Donald et Emmanuel n'étaient plus là. Claire est sortie. Il ventait, de grosses bourrasques venant du nord. Tous ses os tremblaient sous son manteau... Elle a cherché tout autour de la maison, puis a finalement aperçu Emmanuel à l'arrière, dans le verger, juste au pied du coteau. Il suivait le beau-père entre les pommiers, excité. Donald tenait son seize sur son épaule. Plus loin devant lui, un chevreuil était couché contre un tas de feuilles mortes. Emmanuel criait et sautait au-devant de Donald.

– C'est pas assez que je lui prête nos champs pour rien, ton père va se mettre à chasser dans ma cour ?

Claire ne répond pas. Je regrette déjà ce que je viens de dire. C'est plus fort que moi :

– Ton père est plus souvent chez nous que chez eux, depuis un boutte.

Claire est sans voix. Je l'entends à peine respirer. Elle hésite un instant, elle finit par mâcher quelques mots :

– Y vient icitte pour m'aider, Yvan.

– Ce n'est pas à lui à apprendre à Emmanuel comment chasser!

– Yvan, c'est son grand-père !

Je serre le combiné, muet comme une carpe. On ne parle plus, je ne l'entends même plus se bercer dans sa chaise en rotin, je prends sur moi, me retiens pour ne pas raccrocher. Enfin, elle parle, d'une voix plus posée, mais inquiète :

– Donald est juste pas capable de rester en place une minute. Tout c'qui se passe depuis un mois, l'armée, les arrestations...

Il sort sans l'avertir. Elle reste des grandes journées à attendre qu'il revienne avec son pick-up. S'il devait arriver quelque chose à Emmanuel, elle serait prisonnière, seule au fin fond du deuxième rang. Elle pourrait toujours courir avertir les Voyer, nos voisins. Mais marcher cinq cent mètres avec Emmanuel dans les bras en pleine tempête, il étoufferait. Elle ne pourrait pas non plus prendre le risque de le laisser seul à la maison. Claire a hâte que je sois là. Je lui répète :

– On pourrait vivre à East Orange.

J'essaie de la convaincre en lui disant qu'ici, il n'y a pas d'arrestation ni de terroristes. Il y a bien des Américains qui se battent, mais ils sont à des milliers de kilomètres.

Ce n'est pas le FLQ ni la guerre qui lui fait peur ! C'est d'être là-bas, toute seule. C'est pour ça que Donald vient la voir. Et si elle n'avait pas peur de le déranger, elle lui demanderait de venir plus souvent ! Avec le vent qui essaie d'arracher la maison du solage, le petit qui peut se mettre à étouffer d'un moment à l'autre, elle a besoin que Donald vienne une fois de temps en temps. Ses frères peuvent bien s'occuper de la ferme sans lui maintenant... Si ce n'était pas de sa santé, sa mère viendrait plus souvent aussi. Mais elle a toujours préféré aller voir Chantale, de toute façon. Quand je reviendrai, il faudra acheter une autre voiture, dit-elle. Son père est trop imprévisible pour qu'on lui fasse confiance. Elle a peur de le retrouver mort dans le bois. Toujours en train de chasser ou de bûcher. L'été, il va même pêcher seul en chaloupe... À son âge ! Claire a peur. La santé d'Emmanuel, le vent, le froid, les voisins à l'autre bout du rang, le beau-père qui est toujours obligé de l'aider et le chien qui hurle au moindre bruit.

– Tu pourrais venir me rejoindre ? Au moins le temps de mon contrat ?

Ici, tout le monde habite dans le même bâtiment, il n'y a pas de vent, l'hôpital est à deux coins de rue et on ne chasse pas. Elle n'aurait plus à s'inquiéter, on serait ensemble.

– Pis la maison ?

J'ai parfois l'impression que c'est elle qui a grandi dans cette maison.

– On la garderait.

Je lui explique qu'on vendrait les champs à Donald. Ça nous permettrait de payer la part de Jocelyn. Donald s'occuperait de la maison et du chien pendant qu'on serait partis. Ça ne changerait pas grand-chose pour lui, il est toujours là, de toute façon.

– Yvan...

Je lui vendrais ça à un bon prix. Ça lui reviendrait moins cher que de la louer. C'est toujours ce qu'il a voulu.

– Pourquoi tu viendrais pas une fin de semaine ? Ça fait un mois que t'es parti.

– Claire, j'suis à dix heures de route.

Elle a raison. Elle ne dit rien.

– J'arriverais le samedi, je repartirais le dimanche matin. J'veux que tu viennes habiter ici. J'te parle pas d'être en visite dans ma propre maison.

À part Jocelyn, Claire ne connaîtrait personne ici, en ville. Là-bas, au moins, elle a sa famille. C'est ce qu'elle me dit.

Je ne sais plus quoi ajouter. J'ai l'impression de parler à une étrangère...

– J'arrive pas à te suivre, Yvan. Qu'est-ce t'as ?

– J'sais pas... Rien. J'ai rien.

Je ne lui dis pas que je pense vendre la maison à son père.

Je pose mes mains sur le comptoir de la cuisine et appuie ma tête contre l'armoire. Jocelyn regarde la télé, écrasé dans le divan. Comme promis, il n'a pas écouté. Il regarde une émission américaine. On voit Manhattan, puis une banlieue, la cour avant d'une maison brun et beige. Enfin une femme nous ouvre grande la porte, grisonnante, accueillante. Les dents noires. J'imagine qu'elles doivent être

jaune-orange. Jocelyn zappe. Son programme préféré. Daniel Boone avec son raton-laveur sur la tête. Il lance sa hache qui tournoie dans les airs et fend une bûche en deux.

CHAPITRE XV

Jocelyn avance à grands pas entre les épinettes, il tape la neige avec ses raquettes. Les branches craquent, glissent contre lui, puis se referment sur moi en me frappant. On arrive au lac, puis on le traverse. La glace nous aveugle et le vent essaie de nous clouer sur place. Je suis mon frère, tête baissée. Je fixe sa main qui se balance le long de sa jambe, la lumière qui se reflète contre la lame de son couteau. Mon cœur bat dans le col de mon manteau. Le cou me démange. Je voudrais être ailleurs. On arrive sur les terres de la compagnie Price. Je pose une main sur l'épaule de Jocelyn. Il s'arrête, il essaie de me rassurer une fois de plus :

– Inquiète-toé pas... Y nous entendront pas.

On entre dans le bois, on marche environ deux cents pieds sur un sentier, puis on bifurque entre les sapins. La forêt est dense et sombre. On monte une côte, quasiment une falaise tellement elle est à pic. En haut, j'aperçois une bute de neige, puis une clairière, un immense jet de lumière. Jocelyn ralentit le pas, il me fait signe de m'accroupir. Il rampe en s'enfonçant dans la neige. Il atteint le sommet, il se cache derrière une vieille souche. Je râle comme un veau en le suivant. Je reste derrière lui et essaie de retenir mon souffle. Notre seule journée de répit depuis un mois et je me retrouve encore dans le bois, en plein froid, face au vent. Je pourrais être en train de jouer aux cartes avec les autres. Mais Jocelyn a ouvert sa grande gueule, encore.

Le ravage est devant nous. Des sentiers battus. Une dizaine de chevreuils se sont rassemblés ici pour manger. Je sors le couteau de mon manteau. Mon frère s'accroupit, il ne bouge pas. Il ne veut surtout pas manquer son coup. À ce temps-ci de l'année, la chasse est interdite. Si on réussit à en tuer un et à le débiter sans se faire prendre par les gardes-chasses, on vendra la viande le triple du prix.

Le vent siffle dans mes oreilles, du givre recouvre mes cils. J'attends que Jocelyn me fasse un signe. Il finit par se relever. On se fait légers, on essaie de flotter sur la croûte de neige pour que le bruit de nos pas n'effraie pas les bêtes. Doucement, on met un pied devant l'autre. La neige est dure. Il ne nous en reste plus qu'une vingtaine à faire avant d'atteindre le chevreuil le plus proche. Soudain, Jocelyn s'élance, sans m'avertir. Il veut arriver le premier. Il court avec ses raquettes. On dirait un pingouin enroulé dans de la laine. Les cerfs s'enfuient dans tous les sens.

On se sépare. Lui à l'ouest, moi à l'est. Ou le contraire. On essaie de courir avec nos raquettes. Les chevreuils sont sortis du ravage, ils calent dans la neige molle, se débattent. Au bout de cinq minutes, je tombe à genoux, à moitié mort, la langue pendante, entre un pin cassé en deux et un bouleau rongé par la maladie. Mon orgueil s'arrête là.

J'entends une voix. Son écho.

Mon frère hurle mon nom à travers les arbres. Un coup de fusil ne ferait pas plus de bruit. Je reviens sur mes pas avec de la tire au lieu des jambes. Je n'aperçois plus un seul chevreuil. Seulement des traces de pattes et de raquettes un peu partout. Je cours, à bout de souffle. Je vois enfin Jocelyn au bord d'un fossé, une falaise. Il tient ses bras en croix. Devant lui, un chevreuil se tient debout, les pattes d'en arrière plantées dans le bout de ses raquettes. Jocelyn ne peut plus bouger, cloué au sol. Son front saigne. La bête le frappe avec ses pattes d'en avant. Il tourne la tête, m'aperçoit caché derrière un arbre, il hurle mon nom. Je n'arrive pas à avancer, rivé sur place. Si j'avais un fusil, je serais juste bon à me tirer dans le pied. Jocelyn s'accroupit, les sabots battent l'air en le frôlant. Il plonge un bras dans le sol et se protège la tête de l'autre. Il cherche son couteau. Le chevreuil réussit à lui donner un coup de pattes en plein front. Il s'effondre sur le dos. Le cerf retombe sur ses quatre pattes. Jocelyn essaie de repousser son ventre d'une main. Il cale sous le poids de l'animal, il s'enfonce comme un boulet. Il roule de côté et frappe le flanc de la bête, qui s'énervé. Jocelyn a retrouvé son couteau, son bras a l'air d'une guenille qui bat au vent. Du sang se répand sur la neige. Le chevreuil s'effondre, tout son corps a des soubresauts.

Peu à peu, je reprends mes esprits. Mes jambes recouvrent leur solidité : deux blocs de ciment. Je sors de derrière mon arbre et avance comme un éléphant dans la neige. Jocelyn s'est agenouillé devant le cerf. Il tient le couteau contre sa gorge. Il lui flatte le crâne, la rassure en chuchotant. Le chevreuil halète, une flaque de sang se répand autour de son corps. J'agrippe mon frère en-dessous des bras. Je l'aide à se relever. Il se retourne, trébuche, recouvre l'équilibre. Du sang coule sur son front. Il serre le poing. Je n'ai pas le temps de dire un mot, tout le poids de son corps s'écrase contre mon oeil. Je tombe de tout mon long, lui s'effondre à genoux, épuisé. Il reprend son souffle, ses yeux sont presque sortis de leurs orbites.

Je reste étendu quelques secondes. Je vois les branches des arbres, le ciel qui scintille trop. Je sors mon couteau de ma poche et découpe un cube de glace sur la croûte de neige. Je le dépose sur mon oeil, puis le tends à Jocelyn. Il me l'arrache des mains, sans dire un mot. Son front est ouvert au-dessus de ses sourcils. Deux ou trois coupures. Je marche à quatre pattes jusqu'au chevreuil. Je pose mes mitaines sur sa tête, je baisse ses paupières. Le vent siffle entre les branches. Mes genoux gèlent contre le sol. Je m'essuie le nez avec la manche de mon manteau. Je prends une grande respiration. Je prends mon couteau à deux mains et le plante bien profond dans le ventre du cerf, je m'imagine son cœur battre dans le manche de mon couteau. Je me retiens de gémir. Je serre les dents, je respire par le nez. Mon frère me regarde faire en essayant de reprendre ses forces. Je commence le travail, les yeux à moitié fermés. Je me salis les mains avant que les gardes-chasses nous aperçoivent.

Le père dépose ses cartes face contre table. Les deux autres, Donald et Jean-Pierre, arrêtent de jouer. Ils nous regardent essuyer nos bottes sur le tapis de

l'entrée. L'air est sec, étouffant. Je grelotte encore, honteux. On entend le vent siffler dans la fournaise. Jocelyn ne prend pas le temps d'enlever son manteau, il boite et jette son sac au milieu de la table. Le père ne bouge pas. Jean-Pierre, le plus grand, mais aussi le plus vieux des trois, se lève de la table, rougeaud. Il fouille dans le sac et ouvre le papier journal dans lequel la viande est emballée. Je réussis à peine à me tenir debout. Je voudrais seulement aller m'étendre dans ma chambre. Jean-Pierre prend un morceau de fesse dans sa main et l'examine à la lueur des chandelles. Du sang coule sur son poignet, puis au milieu de la table. Il rit. Un rire jaune. Lui et le bonhomme Bellavance devront payer pour cette viande. Ils espéraient probablement qu'on ne relève pas le défi. Chasser au couteau en plein hiver ! Deux jeunes fanfarons...

Jean-Pierre laisse tomber la chair, puis pose ses deux mains de chaque côté de son jeu, il s'éclaircit la gorge avant de prendre une gorgée de son gin. L'autre, le bonhomme Bellavance, reste assis, la bouche grande ouverte. Il contemple la viande comme un loup affamé. Jean-Pierre s'éclaircit la gorge et parle à Jocelyn quasiment de façon solennel :

– Un vrai coureur des bois !

Jocelyn a gardé sa tuque bien calée au-dessus de ses yeux pour qu'on ne voie pas les coupures sur son front. Il se retourne vers moi, l'air grave. Il me pointe du doigt :

– C'est le jeune qui l'a tué.

J'ouvre la bouche, mais Jocelyn me cloue le bec avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit.

– Le chevreu s'est retourné pendant qu'Yvan courait après. Y s'est levé debout sur les raquettes du frère. Yvan pouvait pu bouger. Y'a dû se battre avec ses mains en se protégeant des coups de pattes.

Jean-Pierre s'approche de moi et examine mon œil au beurre noir. Mon frère parle vite, excité, comme s'il croyait à ce qu'il est en train de raconter :

– Y'a failli se faire crever un œil. Mais y'a réussi à lui donner une dizaine de coups de couteau dans le flanc. Pis un dernier dans le cou.

Jean-Pierre et Donald me regardent comme un phénomène. Le père se lève et examine mon œil au beurre noir. Il n'y croit pas. Il fusille mon frère du regard :

– Pis toé, tu le regardais faire ?

Donald ricane fort. Jean-Pierre allume une cigarette en cachant un sourire derrière ses mains. Je réponds le premier, j'arrive à ne pas bégayer :

– Y courait après le troupeau. Y devait avoir au moins une vingtaine de bêtes réunies dans le ravage. Y m'a entendu crier; mais y'a pas pu me trouver à temps. Ça faisait déjà cinq bonnes minutes qu'il courait dans l'autre sens.

Mon frère hésite un instant :

– Yvan a pogné le plus lent du troupeau. Ça été plus facile de l'isoler en haut d'une bute. Y'aurait pu se faire tuer.

Mon frère allume une cigarette. Je voudrais qu'il tremble. Je laisse tomber mon sac à mes pieds, puis je m'essuie le nez du revers de la main :

– Le cœur.

Jean-Pierre s'empare de l'organe, puis va le déposer sur la table. Donald me donne une tape sur l'épaule, il me tend une liasse de vingt.

– La moitié de ma part. L'autre je l'ai perdu en jouant au bœuf. Y me reste une bouteille de gin, par exemple.

Je jette un œil à Jocelyn. Il décide à ma place :

– On la prendrait ben tu-suite !

Mon frère s'assoit à côté de Jean-Pierre qui tâte le cœur du cerf en secouant lentement la tête. Il n'en revient pas :

– À croire que vous avez du sang indien!

– Non, juste du sang de colons, répond mon frère.

Ils s'esclaffent. Je reste à l'arrière, debout. Je n'ai absolument rien à leur dire. Ma présence semble déranger mon frère :

– Y faudrait ben mettre la viande au froid.

Il me jette un regard. Je m'approche de la table et remballe la viande. Jean-Pierre ouvre sa grande gueule :

– C'est ton frère qui tue, pis c'est pas toé qui met le gibier au frette ?

Tous se mettent à rire.

Dehors, la poudrerie souffle encore. Je prends la pelle dans le tambour et marche jusqu'au premier banc de neige. Je creuse un trou, étroit, mais creux. Je m'enfonce dans le sol, enragé. Je me répète que j'aurais dû laisser Jocelyn débiter sa proie tout seul. Il a failli m'arracher un œil. Je lâche la pelle et je m'étends dans le trou, les quartiers de viandes restent au-dessus. Il fallait que ce soit mon frère qui tombe sur le chevreuil le plus faible. Me faire passer pour un chasseur. Mon frère a déjà mieux menti. Je regarde le ciel. Je le vois à peine masqué par la poudrerie. Il vente à écorner les bœufs. La neige recouvre mon corps. Un peu plus, elle m'enterrerait. J'attends que le temps passe en silence au-dessus de ma tête, que le vent arrête de souffler. Il faudrait que je puisse fuir d'ici ! Je pense au grand-père, aux déserteurs qu'on m'a toujours vantés. Je les entends rire derrière la porte de la maison. S'il y avait une guerre, je m'enrôlerais.

CHAPITRE XVI

L'air est froid, humide. Ça me transperce les os en sortant sur Church Street. Novembre n'est pas plus chaud ici que quand je travaillais à Montréal. Bob, Jocelyn et moi, on entre dans la roulotte. On prend nos *brass*, puis nos casques suspendus au mur. Dans le bureau, John D. se tient sur ses poings, penché au-dessus de la table à plans. Il nous salue, mais d'un coup de tête rapide. On sort puis, en marchant vers l'ascenseur, on voit les gars, ils forment un bouchon devant la porte de la cage. À peu près une quarantaine. Gros ours, Tit-Homme, Bob, mais aussi des Plumes, puis le connecteur américain. Je vois même des gars dont le visage ne me dit rien, ceux de la cour à fer et du déchargement des camions. C'est aujourd'hui que tout le monde a décidé de se plaindre. Les contremaîtres retardent l'installation d'ascenseurs depuis trop longtemps. On doit maintenant monter vingt et un étages dans les échelles tous les matins. Les hommes veulent bien grimper, mais ils veulent être payés pour le faire. Sinon, on devra bientôt escalader deux cents pieds. Il faudra monter à l'aube pour arriver en haut à l'heure.

Bob les rejoint. Jocelyn et moi, on reste en retrait. Parmi eux, une pièce d'homme les dépasse d'une tête. Jacques Saint-Pierre, m'apprend mon frère. Un vieux, les cheveux coupés ras. Il a des mains de gorille et l'assurance d'un grand-père. Il me fait penser à Vaillancourt : même assurance, même grande gueule. D'abord, il parle en anglais, puis répète tout en français. Ce matin, les monteuses qui travaillent en haut commenceront à travailler à huit heures comme d'habitude. Mais ils commenceront en bas. Dorénavant, notre shift débutera dans l'ascenseur. Ça ne nous dérange pas de grimper dans des échelles tous les matins, mais si c'est pour nous prendre plus que quinze minutes, il faudra être payés.

Je m'imagine les contremaîtres, en haut, Baker, l'Indien. Ils sacrent en anglais, nous cherchent sous les grues immobilisées. Quant à moi, j'aimerais mieux me fatiguer à escalader les échelles qu'avoir à revendiquer. Karl Koch devra installer les ascenseurs dans la semaine et ralentir l'installation de l'acier. À moins qu'ils n'acceptent de perdre une demi-heure par jour... Ils en renverront quelques-uns pour donner l'exemple. Les derniers engagés, j'imagine. Je n'aurais jamais osé croire qu'on pouvait se plaindre parce qu'on utilisait trop d'échelles. Je n'arrive pas à croire qu'on se plaigne tout court ! Jocelyn grimace à côté de moi. Lui aussi aurait aimé mieux arriver en retard... On veut disparaître. Mais à force de rester à l'écart, on risque de passer pour des peureux. Bob, Tit-Homme et Gros Ours nous dévisagent, l'air bête. Ils nous font signe de les rejoindre.

On fait quelques pas, puis on s'arrête à la première rangée de monteurs qu'on croise. Je ne comprends pas qui a pu choisir un Québécois comme porte-parole. Jocelyn m'explique qu'ils ne pouvaient pas trouver mieux comme homme. Saint-Pierre vient du Québec, mais il a sa citoyenneté américaine depuis longtemps. À quinze ans, il a quitté Baie-Comeau et a réussi à s'enrôler dans l'armée avec les papiers de son frère. Il a fait la deuxième guerre. Pendant quatre ans ! Et il a survécu... Au retour, il est parti travailler aux États-Unis. Il reste à Albany, un peu au nord. Il n'est jamais retourné au Québec. Tout le monde le respecte ici. Les Plumes autant que les Américains. Un des meilleurs monteurs de l'État. Une légende. Et il sait lire les plans. Jocelyn a déjà entendu dire qu'il avait fait de la prison une fois. Il aurait cassé le nez d'un monteur qui passait trop de temps à se le décrotter. Jacques Saint-Pierre n'est pas un chialeux. C'est un travaillant. Mieux vaut être de son bord. On ne peut pas avoir les *Frenchies* à dos en plus des Cow-boys et des Plumes. Au pire, Karl Koch nous renverra chez nous et on retournera travailler pour les *Blokes*. Jocelyn se faufile dans la masse. Je le suis au milieu de tout le monde.

On atteint le cinquante et unième étage à huit heures vingt. Les contremaîtres ont déjà sorti tous les outils, branché les fils électriques et étendu nos ceintures sur les madriers. Ils travaillent comme s'il ne s'était rien passé. On échange quelques regards, rien d'autre.

Baker nous dit ce qu'il attend de nous. On l'écoute. D'abord, il faut renforcer l'étage, fixer les *floor panels* entre la partie centrale et les pans de mur. J'enfile ma ceinture et cours presque sur la structure. On a assez perdu de temps. Plus bas, Bob avance, lentement, avec une échelle sur l'épaule. Il fume. Rien ne presse. Le temps que le câble de la grue remonte, on peut se préparer, dévisser nos boulons, puis se tourner les pouces une dizaine de fois.

Bob appuie l'échelle au mur, puis monte. On aurait aussi le temps de jaser, comme d'habitude. Mais aujourd'hui, Bob reste muet. Pour une fois, j'aimerais mieux qu'il parle. Il m'en veut d'être resté en retrait. Je lève la tête en direction du *Woolworth Building* qu'on dépassera bientôt. C'est chez nous qu'on devrait se plaindre. Pas ici...

John D. vient nous voir pendant notre break. Karl Koch nous fait une offre. Gaétan traduit ses paroles. À compter de demain, on sera payés une heure de plus par jour pour être en haut à huit heures. Les gars ont eu ce qu'ils voulaient. Le contremaître général nous dit que la compagnie voudrait qu'on fasse des heures supplémentaires demain soir. On installera le fameux ascenseur. Ils doubleront notre salaire. On accepte, sans se consulter. Il y a quand même des limites à être de mauvaise foi.

On finit de manger, puis on recommence à travailler. Bob se remet à me parler à l'autre bout des panneaux. Il crie. J'entends des bribes d'histoires sans queue ni tête dans le grondement des grues.

On connecte onze morceaux de plus qu'hier.

Pour une fois, on a une vraie raison de fêter. On boit sur *Liberty Street*. Un petit bar, juste au pied des tours. À part les contremaîtres et le surintendant, tout le monde est là. Gaétan a failli venir. Chez nous, il n'aurait pas hésité une seconde... J'avale ma bière, assis à côté de Bob. Devant nous, il y a Gros Ours et le jeune apprenti au boulonnage. Bob se fait aller la gueule en direction de Jacques Saint-Pierre, qui discute avec Kyle et un autre Mohawk, un signaleur de la cour à fer. Avec Saint-Pierre, tout le monde est à l'aise de s'asseoir à la même table. Près d'eux, les gars de madrier, ils parlent anglais, ils rigolent avec Jocelyn et le connecteur américain.

Gros Ours parle en anglais avec l'apprenti. Le jeune m'adresse la parole en passant une main sur son crâne rasé, l'air sérieux. Gros Ours me traduit ce qu'il dit. Apparemment, il n'a jamais vu un boulonneur aussi efficace que moi. Gros Ours parle fort. Il le fait exprès, comme s'il voulait que quelqu'un en particulier l'entende. Je rappelle à Gros Ours que l'apprenti est quasiment un enfant, il n'a pas plus d'une année d'expérience, il exagère. Il n'y a pas de quoi se péter les bretelles. Gros Ours dit que le jeune a peut-être seulement dix-neuf ans, mais qu'il a assez d'expérience pour se rendre compte que je suis meilleur que lui comme boulonneur. Sa voix résonne dans toute la salle. Je ne sais pas pourquoi, mais Gros Ours veut qu'on l'entende et je n'aime pas ça du tout. Je lui demande de baisser le ton, mais il continue, fait l'interprète entre le jeune et moi. L'apprenti se lève, en rajoute. Selon Gros Ours, il dit qu'il n'oubliera jamais ma première journée de travail à la tour. Il a dû courir toute la journée pour m'alimenter en boulons. J'étais une vraie machine à fer. Je bondissais comme un singe sur la structure, Gros Ours avait l'air d'un escargot à côté de moi. Je regarde autour de moi. Jocelyn écoute Gros Ours qui s'évertue à me vanter. Il doit s'imaginer que je

suis tombé dans le piège. Gros Ours se sert de moi pour asticoter Jocelyn. Mon frère boit tranquille à l'autre extrémité de la table. Je sais qu'il bouille par endedans. Tit-Homme et les deux gars de madriers lui tiennent compagnie. Tit-Homme fume en tenant sa cigarette entre son pouce et son index. Le jeune me fait un cheers, paqueté comme un œuf.

– Ça fera un bon monteur, dis-je.

Gros Ours hoche la tête, son sourire se déforme, grossit dans le fond de son bock de bière. Je serais curieux de savoir ce que le jeune racontait pour de vrai. Je ne suis même pas sûr que Gros Ours parle un si bon anglais. À droite, Bob me donne un coup de coude, une voix proclame mon nom au milieu de la table, celle de Saint-Pierre. Il dit qu'il a entendu parler de mes prouesses comme monteur. Selon lui, Kyle, mon signaleur radio, n'arrêterait pas de dire à tout un chacun que je serais le meilleur connecteur à travailler sur la tour. Saint-Pierre prend une pause et avale une bouffée de sa cigarette... Il expire la fumée par ses narines. Je rougis. Les histoires de Kyle ne me feront pas d'amis... Saint-Pierre parle en anglais aux Plumes et à l'Américain. Ceux-là me considèrent avec défi, j'évite leur regard en calant ma pinte. Gros Ours saute sur l'occasion :

– Encore meilleur qu'son frère !

Jocelyn lui coupe le sifflet :

– En tout cas, meilleur bolteur que toé !

Des rires jaunes fusent autour de la table. Je voudrais être ailleurs. Jocelyn a le sourire aux lèvres. Gros Ours se rassoit, bourru. Le calme revient. Je ne dis pas un mot, je veux qu'on m'oublie. J'écoute la voix de Saint-Pierre raconter comment il est revenu d'Europe en dix-neuf cent quarante-cinq, il n'est même pas retourné à Baie-Comeau. Il valait mieux que sa famille croie qu'il était mort. On est tous pendus à ses lèvres. On espère entendre des anecdotes de combat. Ils étaient pauvres...

– On devait crosser le chien pour nourrir le chat !

Les gars éclatent de rire. Saint-Pierre était l'aîné de la famille, il a quitté le pays pour ne pas avoir à reprendre la ferme de son père. C'est là que ses souvenirs commencent. Le reste, il aime mieux ne jamais en parler, dit-il, l'air grave.

Les hommes parlent fort, essaient de s'enterrer. Au nombre qu'on est, les tournées ne sont pas prêtes d'arrêter. Tout le monde veut payer son tour, sauf Tit-Homme qui fume les cigarettes des autres et boit plus que tout le monde sans jamais sortir un sou de sa poche.

Je change de place, puis vais m'asseoir au milieu de la table, entre Jocelyn et un Mohawk qui me serre la main deux fois plutôt qu'une. Un costaud, un peu bridé, paqueté comme un drum. Devant nous, Saint-Pierre fait les présentations. Le Mohawk s'appelle Brant, il travaille à New York depuis dix ans. Il a toujours été connecteur. Un super héros, à ce qu'on dit. C'est maintenant un gars de téléphone. Il travaille dans l'équipe de Saint-Pierre. Brant ne parle pas français. Il sourit en coin, l'air arrogant, la peau du visage étirée, on dirait du cuir. Jack dit que l'Indien serait curieux de connecter avec moi, voir qui courrait le plus vite. Un affront. J'arrête de boire. Je marmonne sans réfléchir, les dents serrées. Je dis que j'aimerais bien parler au téléphone avec lui, question de savoir qui resterait assis le plus longtemps, mais je préfère rester monteur. Saint-Pierre répète tout à Brant. Le chien ! Aussitôt, l'Indien me met un bras autour du cou, il serre fort. Je ferme mes poings au cas où il voudrait m'arracher la tête. Il pouffe de rire et me secoue le crâne. Je demande à Jacques ce qu'il a bien pu lui dire. Jacques a répété mot pour mot. Avec les Mohawks, il faut dire ce qu'on pense, croit Saint-Pierre. Maintenant, on peut continuer à fêter dans le respect. Jacques s'accroche à sa bouteille, elle disparaît dans sa main de gorille. Il s'appuie ensuite sur le dossier de sa chaise et louche vers Jocelyn, qui jase avec l'autre Plume, Kyle, puis l'Américain. Mon frère bafouille des mots et fait des gestes en envoyant la cendre de sa cigarette un peu partout. Le Cow-boy plisse le front en l'écoutant, puis hoche légèrement la tête en arquant les sourcils. Il finit par comprendre.

Pas moi.

Brant me frappe l'épaule. Je me casse quasiment une dent contre le goulot de ma bouteille. La Plume me parle en anglais. Saint-Pierre veille à ce que je saisisse les paroles de l'Indien. Il dit que lui aussi est de la vieille génération de monteurs. Quant à lui, connecter avec des échelles, c'est un luxe, mais vaut mieux en profiter. Il m'a vu hésiter à revendiquer ce matin. Il sait que les *Frenchies* ont plus à perdre qu'eux autres. On ne veut pas qu'ils nous renvoient chez nous et il le comprend. Le Québec, c'est peut-être beau, mais on travaille dur. Encore là, il faut se faire engager.

Brant gagne peut-être sa vie aux États-Unis, il retourne à Kahnawake toutes les fins de semaine. Ils sont une trentaine de la réserve à travailler sur les *Twin Towers*, dont Montour, le foreman au boulonnage, et ils reviennent tous chez eux le vendredi soir. Ils roulent à cent vingt milles à l'heure une fois passées les lignes. Les policiers n'ont même pas le temps de les voir. Brant ricane. Il a une dent plus jaune que les autres, mais pas en or. Il veut savoir si je vais aussi dans la province toutes les fins de semaine. Je lui dis que le Bas-du-Fleuve est trop loin. Il me demande si j'ai une femme, des enfants. Je lui explique que j'habite dans le Bas-du-Fleuve et que ma famille me suivra peut-être à East Orange. On verra. Saint-Pierre se fait l'interprète.

Brant ne comprend pas comment je peux habiter en ville. Il ne faut pas respecter ses racines pour vouloir emménager dans un quartier de Noirs. D'après lui, je suis une sorte de nomade. Comme Jacques. Un coureur des bois. Je l'arrête, je lui parle avec la voix de Saint-Pierre. Je lui dis que je n'ai jamais aimé travailler dans le bois ni sur la terre. Je déteste bûcher, traire les vaches ou faire les foin. J'ai choisi de monter du fer parce que c'était ce que je détestais le moins. On ne peut pas gagner notre pain ici et habiter au Canada en même temps. Sauf quand il manque d'ouvriers ou qu'il y a une guerre. Même là, tout le monde ne peut pas avoir le permis de travail, même temporaire. Le *bond* est pour les privilégiés. Les *Frenchies* passent après les Plumes. Si je décidais demain de travailler à New York le restant de mes jours, je devrais obtenir ma citoyenneté.

Brant sait bien qu'il fait partie des privilégiés. Pour eux, New York, les ponts, les gratte-ciel, ça a toujours fait partie de leur vie. Depuis qu'il est petit qu'il veut marcher au-dessus de la ville comme son père et ses grands-pères. Ici, travailler dans le ciel, c'est aussi noble que d'être pompier, policier ou militaire. Mais il ne voudrait pas habiter aux États-Unis. Brant préfère rester dans sa réserve, avec des gens de sa race. Il a beau avoir le droit de travailler partout sur le continent, gagner un meilleur salaire que nous, il ne quitterait pas Kahnawake, même pas pour tout l'or du monde.

Brant a le choix, lui.

Je fixe Saint-Pierre qui parle à notre place depuis un bout :

– Les Mohawks, c'étaient pas des nomades ?

Jacques hausse les épaules :

– Les Algonquiens, j'y pense, mais les Iroquois...

À l'école, je me souviens que la maîtresse disait que les Plumes étaient des sauvages. Ils vivaient dans le bois, chassaient les Blancs. Comme dans les films de cow-boys. Jacques allume une cigarette en riant, il expire. Lui aussi, on lui répétait les mêmes niaiseries, mais ce serait mieux de ne pas le rappeler à Brant ; il en est rendu à sa septième bière. On s'entend pour ne pas prononcer le mot « sauvage ». Pas ce soir, en tout cas. Même pas en farce.

Quand même, Saint-Pierre et moi on se demande ce que les Mohawks disaient des colons français et des coureurs des bois à l'école. Jacques le demande à Brant, curieux. Ils parlent en anglais. Longtemps. De cela et d'autres choses, j'imagine. On ne me traduit plus rien.

Je m'allume une cigarette. À l'envers. Le filtre brûle. L'odeur de la fumée attire les regards. Au moins, celui de Jocelyn. Je compte deux secondes entre chacun de ses rires. Il me montre l'Américain assis à sa droite, Chris. Mon frère m'explique qu'il est en train de leur dire, à lui et aux gars de madrier, que les *Frenchies* devraient rester aux États. D'après lui, on ne manquerait pas de travail avant longtemps. Les Américains auront besoin de monteurs. On n'arrête pas de construire des immeubles partout et la guerre n'est pas à la veille de se terminer.

Nixon a décidé de bombarder le Cambodge. À ce train-là, ils attaqueront la Chine, puis la Russie, et il ne restera plus un seul homme vivant au pays pour ériger de l'acier. Même pas pour faire l'amour à leur femme. Si ça continue, il n'y aura plus d'hommes tout court.

On sourit. Chris dramatise. Je voudrais bien le croire. Seulement, tant que lui, le jeune, les contremaîtres, et tous les Américains de la tour Nord travailleront avec nous au lieu d'aller se faire tuer en pleine jungle, j'aurai de la misère à croire à une vraie conscription. C'est le Montréalais qui nous traduit les paroles de Chris, il m'explique que si certains ouvriers, contrairement à d'autres, peuvent rester au pays, c'est parce qu'ils sont mariés ou pères de famille. Plusieurs sont exemptés : les enseignants, les ingénieurs, ceux qui servent l'État ou font des études supérieures. Tout le pays ne peut pas partir. Mais ça viendra, pense Chris. Après, quand il n'y aura plus de militaires, de pauvres, de célibataires, de Noirs et de Latinos, ils changeront les règles. L'Américain n'en revient pas qu'à New York même, des ouvriers aient agressé des militants qui manifestaient contre la guerre. Ils nous font passer pour des assassins! Personne n'a envie d'aller se battre, pas Chris, en tout cas. Des vieux grincheux comme Baker, peut-être... Il passe son temps à maudire les *Peace and love* qui bloquent les rues de la ville. Pour le contremaître, les militants pacifistes, c'est l'arme des *Rouges*. Mais beaucoup sont d'anciens combattants...

J'ai toujours trouvé que Baker, « le bœuf », avait l'air d'un sergent ou d'un capitaine. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait déjà été au front. Jocelyn est d'accord avec moi. Bob s'immisce dans notre discussion. Il dit qu'il a toujours trouvé que notre métier ressemblait à celui des militaires. On doit se lever tôt, porter un équipement, un casque, travailler dur, répondre aux ordres du foreman et risquer nos vies. Monter de l'acier, c'est un peu comme être dans l'armée.

– Moins la discipline, pis moins la destruction.

Bob se rend compte... Il est en train de dire à peu près n'importe quoi. Mais on comprend. Sauf l'Américain. Personne ne prend la peine de lui répéter les paroles de Bob.

Soudain, Saint-Pierre crie mon nom. Il dit que les Mohawks apprennent que les coureurs des bois étaient des voleurs. Ils s'en prenaient à leurs fourrures. Je lui dis qu'ils avaient de meilleures maîtresses d'école que nous. Jacques rit à pleine gorge, puis me fait un cheers. La bière éclabousse mon bras recouvert de rouille. Ici, à part les signaleurs, on est tous rouge-orange. Je me dis que ce soir, pour une fois, Saint-Pierre, moi, Jocelyn, le Montréalais, les Plumes et l'Américain, on fait tous partie de la même gang. Ça me revient comme un mal de tête. Je songe à Vaillancourt qui se tenait avec les *Blowks*. Je suis en train de faire comme lui. Jocelyn aussi. Je pense à ceux qui nous regardaient ce matin, au pied de l'ascenseur. Tit-Homme, Bob, mais surtout Gros Ours. Ils ne doivent pas aimer notre façon de faire. On hésite à les soutenir durant une manifestation, on change notre fusil d'épaule, puis on devient amis avec les Mohawks et l'Américain. Deux guenilles... Ça ne nous empêche pas d'avoir raison. L'Américain est un bon homme, les Mohawks sont des légendes et on a la chance de leur prouver qu'on est meilleurs, au moins aussi bons qu'eux autres. Ce n'est pas moi qui leur tournerai le dos ni qui me ferai renvoyer d'ici ! Ce soir, l'Américain et les Plumes sont comme nous autres. Ils n'ont pas moins soif que nous, non plus ! Les yeux de Brant ne regardent plus dans le même sens et Chris se prépare pour la troisième guerre mondiale, le ventre plein. L'alcool et le fer nous ont rapprochés. On travaille comme des nègres et on devient frères comme des nègres.

J'entends Gros Ours et Jocelyn s'obstiner à l'autre bout du bar. Gros Ours monte à genoux sur la table, culbute comme une poche de patates et se précipite vers mon frère. Bob et Tit-Homme retiennent Gros Ours pendant que Saint-Pierre se lance sur Jocelyn, il essaie de l'empêcher d'avancer en le tenant par le cou. Les gars hurlent comme des perdus. Jocelyn n'ose pas se démener dans les bras de Saint-Pierre. Il reprend son calme. Gros Ours n'est pas arrêtable. Il traite Jocelyn de traître.

– On te fait descendre icitte, pis t'es même pas capable d'être de notre bord !

Jocelyn serre le dossier d'une chaise avec ses mains :

– Gros lâche ! Si c'était pas de Saint-Pierre, t'aurais jamais eu le guts de te plaindre !

Jocelyn me regarde avec insistance. Il espère que je prenne son parti. Je me lève, une boule dans la gorge. Je n'arrive pas à parler. Mon frère n'endure pas mon hésitation plus longtemps. Il prend son manteau et sort. Je serre les poings derrière mon dos. Gros Ours semble satisfait. Je le frapperais. Tout le poids de mon corps s'élancerait contre sa mâchoire. Mes jointures, mon coude, puis mon épaule exploseraient contre sa face. Il tomberait comme une masse sur le plancher. Saint-Pierre me regarderait alors comme un soldat. Gros Ours essaierait de se relever. Il n'arriverait pas à comprendre ce qui a bien pu se passer. Il marcherait à quatre pattes comme un chien. Déjà, je m'en voudrais. Ce serait la première fois que je me bats. Je me rassois. Gros Ours regarde Saint-Pierre, puis prend la porte à son tour.

Une fois encore, Kyle me frappe l'épaule comme s'il voulait me l'arracher. Il parle à voix haute, des mots que je ne comprends pas. Je me retourne vers Saint-Pierre. Il n'est plus là, parti parler avec d'autres. Brant vient me parler. Je n'arrive même pas à lui dire que je ne comprends rien. Ils parlent tous Chinois. Le Mohawk insiste, crie plus fort. Je fais un signe de tête. J'essaie d'éviter ses yeux aussi vides que ma bouteille. Je regarde vers la porte pour voir si mon frère ne reviendrait pas. Je devrais aller le retrouver sur le champ, régler cette histoire une bonne fois pour toutes. Il y a de grosses chances qu'il soit allé chez Weena. J'hésite un peu, puis je vais rejoindre les *Frenchies* : Bob et Tit-Homme. Je chancelle, complètement saoul. Plus personne ne me parle, j'ai l'impression qu'ils me dévisagent tous comme un lâche. Ça ne m'a jamais servi de tourner le dos à Jocelyn.

Je me lève et je sors. Je zigzague entre les autos comme un imbécile. Je cours vers la station de métro, je déboule quasiment les marches jusqu'au guichet. Des gens me bousculent. Ils sortent et entrent. Je suis pris entre deux vagues à dix heures et demie du soir ! Je pousse tout le monde, me fraie un chemin. Je sors enfin de l'entonnoir.

Mon frère m'attend devant le tourniquet.

CHAPITRE XVII

Ce n'est pas arrivé du jour au lendemain, la brosse à dents sur le comptoir de la salle de bains, les cosmétiques, les pantoufles dans l'entrée, puis finalement dans le salon. Weena avait même apporté sa cafetière, parce que celle de Jocelyn était jaune pisse. Elle s'installait tranquillement. Je devais m'en aller poliment.

Ça ne fait pas plus que deux semaines que je suis parti et j'ai déjà de la difficulté à reconnaître l'appartement. Les murs ont été repeints en vert, les armoires en bleu, la petite table de tôle est maintenant recouverte d'une nappe fleurie. Ça empest la friture. Weena essuie ses mains sur son tablier en me voyant arriver. Elle vient m'embrasser. Jocelyn sourit derrière son épaule. Si ce n'était pas de leur âge et de la couleur de peau de Weena, j'aurais l'impression d'être leur fils. On s'assoit dans le salon, Weena continue de préparer le souper. La pièce n'est plus la même. Elle a aussi été repeinte, mais en violet. Mon frère me tend son paquet de cigarettes. Je fume en examinant la nouvelle table du salon, un meuble ovale en bois massif... Jocelyn n'ose pas trop regarder le montant du chèque que je viens de lui donner. Cinq mille piastres. Tout ce que j'ai réussi à amasser en quatre ans. Je pensais que ça m'enlèverait un poids.

– Ça leur fera un méchant beau cadeau de Noël, dit Jocelyn.

Évidemment, il parle de Claire et du beau-père. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Weena me tend une bière. Juste à voir mon air, elle sait que quelque chose ne va pas. Elle me dévisage, l'air inquiet. Elle fusille mon frère du regard et retourne à la cuisine. Elle en sait plus long que je pensais. Je sens encore l'argent au bout de mes doigts. Mon frère essaie de se reprendre en cognant sa bouteille de bière contre la mienne :

– La maison est à toé astheure.

Je ne lui dis pas que je pourrai toujours la vendre et partir.

Mon frère boit et regarde son chèque du coin de l'œil. Lui non plus n'a peut-être pas fait le bon choix. Il reprend une gorgée de bière en s'enfonçant dans son fauteuil. La télé est maintenant sur un meuble plutôt que sur une caisse de lait. Il regarde le chèque de nouveau et le dépose sur la table. Il laisse reposer sa tête sur le dossier de son fauteuil, ferme les yeux un moment. Il n'a pas l'air de se trouver si mal dans ce décor qui convient beaucoup plus à Weena qu'à lui-même.

– Tu t'es au moins gardé assez d'argent pour passer les fêtes ?, dit-il sur un ton quasiment coupable.

– Assez pour faire l'aller-retour, pis acheter des cadeaux.

Il reprend le chèque. Ce bout de papier a vraiment l'air de l'obséder :

– J'ai jamais compris pourquoi tu gardais la maison.

– J'ai toujours pensé que ce serait toé qui l'aurais.

Jocelyn met finalement l'argent dans la poche de sa chemise et allume une autre cigarette. Il ne dit rien. Il pense peut-être à tout ce qu'il peut se payer, maintenant : des nouveaux meubles, de la peinture, une auto, une maison dans le New Jersey, à New York. Weena n'a pas l'air d'avoir envie de partir et je n'ai jamais vu Jocelyn endurer une femme aussi longtemps :

– Tu vas rester ici ?

Mon frère me dévisage comme si je venais de sortir d'en dessous du divan. Un peu plus je lui faisais faire un saut :

– Y'en reste peut-être encore pour un an sur la tour... Après, j'verrai.

Weena pourrait toujours me suivre au Canada.

J'ai l'impression de m'entendre quand je suis arrivé à East Orange.

– Pis toé ?, me demande-t-il.

– J pense pas rester aux États...

– Non, j'veux dire... Ton nouveau loyer ?

– C'est un peu mieux que le motel.

– Tu restes à la même place ?

Il sourit en inspirant une bouffée de tabac. Weena nous appelle. Le souper est prêt. On se lève et on va à la cuisine. Un immense plat de poulet frit a été placé au centre de la table avec une assiette de frites et un bol à salade. Je regarde

Jocelyn embrasser Weena, puis lui caresser une cuisse en s'assoyant à côté d'elle. Je pense à Claire que je n'ai pas vue depuis deux mois. La maison nous appartient, maintenant. Je continuerai à partir et à revenir une fois de temps en temps. Jocelyn me fait signe de me servir en pointant le poulet. Il insiste :

– Fais comme chez vous.

C'est la dernière journée avant les vacances. John D. nous donne congé à midi. Les gars parlent d'aller boire une bière. Je m'en vais. Je prends le métro jusqu'à la 42^e Rue et marche vers le nord sur la 5^e Avenue. Il neige. Des lumières de Noël brillent en plein jour. Les premières tuques de l'année défilent dans les rues. Je passe devant les magasins de luxe : une bijouterie, puis des boutiques de vêtements, de la haute-couture... Je cherche des cadeaux pour Claire et Emmanuel. Derrière une des vitrines, il y a un village miniature, puis un train qui traverse une montagne de ouate. Un mannequin habillé en accoutrement de bal se tient debout au beau milieu du décor. Une robe longue fendue jusqu'aux genoux, un étiquette pend à sa taille : sept cent quatre-vingt-dix-neuf piastres. Deux fois ce qui me reste pour passer les fêtes en famille. Je flâne encore un peu.

Plus loin, des gens se sont attroupés vers l'ouest à la hauteur de la 50^e Rue. Un immense sapin de Noël, au moins soixante-dix pieds de haut, a été installé au milieu d'une dizaine de buildings. Le *Rockefeller Center*. Tout le courant d'un village n'arriverait pas à éclairer les centaines d'ampoules qui pendent après l'arbre. Des anges blancs longent le chemin qui s'étire vers le sapin, ils pointent d'immenses trompettes vers le toit des gratte-ciel. Des familles se cassent le cou à regarder l'étoile accrochée en haut de l'arbre. Je fais demi-tour, je descends sur la 42^e Rue. Je revois le même décor que j'ai traversé avec Jocelyn : les immenses pancartes publicitaires, les vendeurs de hot-dogs, les *Peep show*, les filles qui font le trottoir en soufflant dans leurs mains.

Un magasin attire mon regard. Je ralentis. J'observe la vitrine du coin de l'œil. Un mannequin porte une mini-jupe transparente, un autre est déguisé en infirmière. Je fais demi-tour et m'approche de la porte. Je la pousse doucement, quasiment en cachette, des grelots sonnent au-dessus de ma tête. Le vendeur, un vieux moustachu, se lève de sa chaise et m'examine de la tête aux pieds, l'air inquiet. Ma salopette de travail est recouverte de rouille. Il regardait paisiblement la télé, écrasé derrière le comptoir. Je le dévisage à mon tour : ses rides, son menton qui commence à pendre, ses lunettes de lecture sur le bout du nez... On est deux chiens dans un jeu de quilles. J'entends les cris et les pleurs d'un enfant. Ils proviennent du fond du magasin. Des pas s'approchent. Une jeune femme, une blonde avec un chandail de laine et des pantalons moulants, vient le voir. Elle est cernée jusqu'aux seins. Ils parlent dans une autre langue... On dirait du russe. À voir les airs de famille, le nez aquilin, leur façon de parler mollement, il s'agit probablement de sa fille. Le bébé a arrêté de pleurer. La blonde va le rejoindre en marchant vite. Le vieux me regarde. Je lui pointe le déshabillé dans la vitrine, je lui mime la taille de ma femme avec mes mains. Il me fait signe de ne pas bouger et marche vers le fond de la boutique, un long couloir rempli de perruques, de costumes et d'engins en caoutchouc. Il revient avec la bonne taille et emballe le tissu dans un sac rouge pétant. Il me tend le paquet. Je n'arrive pas à m'imaginer comment il a pu se retrouver à travailler ici. Je lui donne vingt piastres. Il prend l'argent, la fourre dans le tiroir, puis se rassoit. Il allume une cigarette et continue de regarder son match de baseball à la télé. Je lui parle en français. Je lui dis qu'il peut garder le reste. Je sors.

Dehors, il commence à faire noir. Les lumières brillent de plus en plus fort. Je contemple le spectacle. Les autos, les enseignes de bars, les décorations de Noël qui brillent un peu partout. Ici, tout est possible. Le monde a l'air d'aller quelque part. Moi, je rentre chez nous.

Une pute m'aborde en anglais, elle a une haleine de vin. Je continue mon chemin et dépasse la 11^e Avenue. Je tourne à gauche, vers l'immeuble beige et gris. La pancarte est toujours affichée. « Rooms for rent. 60\$ a week ». Je rentre

dans mon nouvel appartement, une petite pièce avec un lit et une cuisinière, il y a une buanderie à deux coins de rues. Je suis seul, en plein centre-ville, à deux pas du chantier. Je fourre quelques vêtements propres dans ma valise. Je ferme les lumières, puis verrouille la porte. Je laisse la lampe de la cuisine allumée pour faire croire qu'il y a quelqu'un.

Je marche vers l'auto. Dans la rue, un barbu en chaise roulante me parle. Il me tend un bas de Noël. Je l'évite. J'aperçois la vitrine d'un magasin d'électronique derrière lui. À l'écran d'une dizaine de télévisions, des manifestations pacifiques ont lieu. On voit des images de la guerre en couleurs. Un militaire noir transporte un Blanc sur son épaule. Du sang traverse le bandeau qui recouvre l'œil du blessé. Je m'imaginais Emmanuel dans vingt ans. À l'écran, le regard du soldat blanc est perçant, un mélange de sueur, de sang et de boue luit sur ses joues. L'image est bien nette. Une dix-neuf pouces en couleurs : deux cent quarante-neuf piastres et quatre-vingt-quinze. Ce sera notre première télé couleur.

DEUXIÈME PARTIE

CHANTIERS

« Le monde vient de changer ». C'est ce qu'on entend partout à la télévision. Là où il y avait les tours du World Trade Center, il n'y a plus qu'une épaisse fumée, un amoncellement de corps et de matériaux. Le monde vient de changer au cœur d'une ville que j'ai pu voir des centaines de fois, mais où je n'ai encore jamais mis les pieds.

À l'écran, deux Boeing s'écrasent contre les gratte-ciel. Cet événement, on peut l'observer à répétition à travers une multitude de points de vue : des témoins oculaires, des reporters qui ont filmé la catastrophe. D'emblée, à cause des réactions qui nous entourent et de l'importance des bâtiments qu'on attaque, on sait qu'on ne l'oubliera pas. Bien plus que des édifices qui s'effondrent, c'est un symbole qui vole en éclats. Dorénavant, la destruction des tours jumelles nous rappellera le début du vingt et unième siècle. Plus tard, quand on parlera des années deux mille, c'est d'abord à cet événement qu'on s'intéressera. Peu importe où l'on se trouvait le 11 septembre 2001, on aura été témoins de cette attaque. Cependant, tous ne l'auront pas réellement vécue, pas plus que, en 1941, tous auront vécu celle de Pearl Harbor. À l'ère du visuel, « la nouvelle est [devenue] l'événement¹ », dirait Régis Debray, l'événement même qui constituera le discours historique.

Assis à mes côtés, mon père est particulièrement ébranlé : les immeubles autour duquel une partie de sa jeunesse s'est écoulée tombent sous ses yeux. En effet, comme beaucoup de Québécois durant les années soixante-dix, il a émigré à New York pour travailler comme monteur de structures d'acier au World Trade Center. Pour lui, il n'est pas question aujourd'hui d'une seule, mais de deux réalités. D'une part, il y a les images de la destruction des édifices diffusées à l'écran ; de l'autre, celles de leur construction, qui défilent dans sa tête. Mon père se souvient comment, dans sa jeunesse, il contribuait à l'érection de ce qui allait

¹ Régis Debray, *Vie et mort de l'image : Une histoire du regard en Occident*, coll. «Folio/Essais», Paris, Éditions Gallimard, 1992, p. 385.

être, à l'époque, les plus hauts gratte-ciel du monde. En devenant à nouveau un sujet médiatique, l'image des tours se superpose à celles de son passé.

Aussi l'événement présent et les sentiments qu'il fait naître chez mon père altèrent-ils ses souvenirs. La fierté qu'il ressent actuellement d'avoir pris part à ce chantier n'est certainement pas la même qu'il ressentait en 1970. « Nous reconstituons et transformons insensiblement notre passé en fonction de notre personnalité présente et de notre projection vers l'avenir ² », écrivent Jean-Yves et Marc Tadié. Cette terreur soudaine, associée à des immeubles que mon père a bâtis de ses propres mains, engendre une nouvelle réalité au sein de sa mémoire, une réalité plus chargée de sens encore que ce qu'il a vraiment vécu dans les années 1970.

Pour ma part, en ce 11 septembre 2001, c'est mon roman que je vois se métamorphoser en objet médiatique. Je nourris depuis longtemps le projet d'écrire une fiction inspirée de la vie des monteurs de structures d'acier qui ont participé à la construction du World Trade Center. Ses fondements sont à la fois biographiques et autobiographiques ; en plus de m'inspirer de la vie de ma famille, je m'inspire aussi de mon expérience comme monteur de structures d'acier. Pour que les attentats puissent être le point de départ de mon roman, il faudrait que le projet n'ait pas déjà eu d'effet sur moi. Ainsi, je n'ai jamais eu l'intention de faire référence à la destruction des tours, pas plus maintenant qu'auparavant. C'est à leur construction et à la vie des ouvriers qui y ont pris part, dont mes proches, auxquelles je me suis toujours intéressé. Bien sûr, mon intention de raconter cette histoire pourrait découler du fait que les tours sont présentement un sujet d'actualité. Or il n'en est rien. Ce qui a lieu à la télévision ne saurait être à l'origine de mon projet.

Richard Ford croit que le 11 septembre n'est pas encore assez loin de nous pour qu'on puisse s'en inspirer dans un roman : « Il est toujours sur le territoire du

² Jean-Yves et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, 1999, p. 15.

journalisme. Il faudrait qu'il commence à se situer sur [celui] de l'art. Et seul le temps peut l'y conduire ³». En ce sens, il faudrait attendre que l'attentat soit devenu un fait historique pour se réapproprier ce moment. Pour emprunter les mots de Maurice Halbwachs dans *La mémoire collective*, quand la mémoire « d'une suite d'événements n'aura plus pour support un groupe, mais [sera dispersée] dans quelques esprits individuels, perdus dans des sociétés nouvelles ⁴ », lorsque ces faits n'intéresseront plus la majorité, ce sera alors le moment de redonner vie à ce souvenir. Nous n'aurons plus, comme le suggère Halbwachs, que la « narration suivie » pour le faire, c'est-à-dire le discours historique. Il faudra donc avoir recours aux documents, de même qu'aux vestiges, aux films, aux enregistrements, aux photographies, etc. Cependant, plus de temps s'écoule entre les faits et leur reconstitution, plus les recherches sont parsemées de lacunes. Et plus il faut faire appel à l'imagination, peut-être même à la fiction...

Je fixe mon père qui regarde la télé, des rides au coin des yeux. J'essaie de l'imaginer à mon âge, celui qu'il avait quand il travaillait à New York. Je pense aux préoccupations qu'il devait avoir... Presque une quarantaine d'années sépare l'époque où se déroulera l'action de mon roman de la destruction des tours. Pourtant, je me sens plus près des événements qui ont eu lieu pendant la construction du World Trade Center que des images véhiculées à la télévision. Est-ce parce que ces dernières sont encore trop actuelles, comme le pense Richard Ford ? Peut-être est-ce aussi parce que celles-ci ont, pour moi, une implication familiale et professionnelle qu'elles n'ont pas pour la plupart des gens. Comme mon père, l'attentat me renvoie aux histoires qu'il m'a racontées à maintes reprises à propos de son émigration. Je me souviens de ce qu'il disait de sa première journée de travail à Manhattan alors qu'il avait passé une nuit blanche, perdu sur les routes de l'État de New York; du taudis d'East Orange, au New

³ Richard Ford, « J'écris pour provoquer une conversation avec le lecteur : Entretien avec François Busnel », *Lire*, no 369, octobre 2008, p. 48-53.

⁴ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », Paris, Les éditions Albin Michel, 1997, p. 130.

Jersey, où il devait vivre avec ma mère ou même du *Brandy's Lounge and Liquor*, un bar afro-américain où il allait boire après le travail.

Les événements du 11 septembre ne changeront rien au contenu de mon roman, mais il ne fait aucun doute qu'ils modifieront mon point de vue et celui des gens que je devrai interroger. Parce que cette histoire remonte seulement à une trentaine d'années, la plupart de ceux qui ont participé à ce chantier ou en ont été témoins sont encore en vie. En plus de consulter des documents historiques, il m'est aussi possible de recueillir les témoignages de certains d'entre eux. Ma recherche n'en sera alors que plus étoffée.

Néanmoins, il n'y aura pas lieu de croire qu'elle pourra exprimer la vérité. Des oublis ou des omissions demeureront, en raison de l'écart du temps, mais aussi en raison du fait que le sujet de mon roman qui était, jusqu'à ce jour, « extérieur » à notre nouvelle société, est devenu l'objet d'une attention extrême.

À la télévision, les tours continuent de s'écrouler. On nous fait entendre la voix de certaines victimes prisonnières des tours ou des avions, et qui ont été enregistrées sur des répondeurs.

Mon père, lui, est sans voix.

Je m'inspirerai de son histoire. J'écirai un roman qui m'entraînera dans le passé, là où je pourrai inventer. Il racontera le quotidien d'Yvan Dastou émigrant à East Orange, un quartier noir du New Jersey, pour participer à l'érection du World Trade Center à New York. Je l'écirai au présent. Le personnage principal vivra son histoire en même temps qu'il la narrera. Il n'aura pas le recul qu'aura le lecteur d'aujourd'hui.

Je vais voir mon oncle dans un petit village du Témiscouata, un monteur d'acier à la retraite qui, comme mon père, a participé à la construction de la tour Sud. Je lui demande de me raconter sa vie à New York, de me dire à quoi ressemblaient ses collègues de travail, leurs relations, les tavernes : ces faits dont je pourrais m'inspirer dans mon roman. Il se souvient de la façon dont ils érigeaient les tours, de l'ordre dans lequel les sections de métal devaient s'assembler les unes aux autres. J'enregistre mon oncle au cas où j'oublierais une étape. Je l'écoute attentivement mais, étant moi-même monteur d'acier, j'imagine assez bien l'érection des deux gratte-ciel.

Je réfléchis alors à mon roman. Dans *En vivant, en écrivant*, Annie Dillard compare l'écriture d'une fiction à la construction d'un édifice. Elle parle des choix qu'un écrivain doit faire quant à la structure de son récit, comment il doit en chercher les principales lignes. C'est avec les mots que l'écrivain monte son récit, en façonne les grands traits, ceux sur lesquels tout le texte devrait reposer, tels les murs porteurs d'une maison.

Mon oncle mime l'installation d'un panneau préfabriqué avec ses mains, un de ceux qui composaient les murs des tours jumelles. Il joue, simule, répète une partie de sa vie en gesticulant. Georges May écrit, dans *L'autobiographie*, que l'homme « construirait son autobiographie [...] comme l'araignée sa toile ⁵ ». Voilà ce que les mains de mon oncle tissent devant sa chaise berçante. Une toile dans laquelle je me laisse prendre, une toile qui me permettra d'en tisser une autre à mon tour.

J'espère qu'un jour, peut-être, d'autres s'y prendront.

⁵ Georges May, *L'autobiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 154.

De la même manière que je crois disposer d'un certain contrôle sur mon écriture, mon oncle pense tenir les rênes de sa mémoire. Toutefois, malgré lui, il a « oublié », volontairement ou involontairement, certains détails parfois importants de sa jeunesse. La photo d'un bar où il sortait tous les soirs et où il s'est déjà battu ne lui dit plus grand-chose. Il a probablement effacé des souvenirs malheureux ou peu flatteurs pour en idéaliser d'autres. Il se rappelle ainsi avoir glissé le long d'une colonne depuis le cent dixième étage, et s'être attiré l'admiration des journalistes américains. La mémoire associe, crée des réseaux, transforme. À partir de souvenirs réels, elle en construit d'autres, imaginaires. Non seulement les souvenirs de mon oncle auront-ils été altérés par le temps, mais ceux-ci risquent fort bien de se retrouver dans un livre et mon oncle le sait. En lui demandant de témoigner de son histoire, je peux exiger de sa part « un projet de sincérité, mais j'ai aussi le devoir de ne pas être dupe de l'opposition sincérité-fiction qu'il suppose ⁶ ». Sa mémoire est une élaboration fictive. Sur ce point, elle ne diffère en rien de la mienne.

Selon Henri Bergson, la mémoire n'est pas un réservoir dans lequel on emmagasinerait et classerait des « souvenirs figés ⁷ », comme des photographies ou des objets. Elle est plutôt « un recueil de sensations qui peuvent, en jouant sur le clavier de nos réseaux neuronaux, redéclencher les multitudes de sensations qu'avait entraînées la perception réelle : c'est une image virtuelle évoluant vers une sensation réelle ⁸ ».

De fait, notre conscience serait composée de l'interdépendance entre « nos souvenirs du passé, nos perceptions du présent et nos croyances pour l'avenir ⁹ », écrit le neurologue Christian Derouesné. Au fur et à mesure que nous vieillissons et vivons des expériences nouvelles, notre « Soi » se construit et se modifie afin

⁶ *Ibid.*, p. 181.

⁷ Jean-Yves et Marc Tadié, p. 61.

⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁹ Christian Derouesné, « Le passé imprévisible », in *La mémoire*, coll. « Mot à Mot », Les Ulis, EDP Sciences, 2002, p.75.

de s'adapter à chaque moment et à chaque événement qui nous arrive ou dont nous sommes témoins. Ainsi, en nous adaptant au présent, nous modifions nos souvenirs. La mémoire ne peut donc pas être objective, elle est bien subjective. Elle est un système de représentations en mutation perpétuelle lié à l'affectif, à nos sensations, et qui évolue en même temps que nous. Elle est dynamique.

La mémoire n'est donc pas uniquement une question de documentation ou de « souvenirs figés », selon l'expression de Bergson. D'ailleurs, notre volonté de fixer le réel ne serait-elle pas vouée à l'échec parce qu'elle va à l'encontre de la mouvance qui nous caractérise ? Les photographies ou les bandes vidéo, pour ne donner que ces deux exemples, ne peuvent « rien exprimer au sujet de la réalité sauf son épitaphe ¹⁰ », écrit Gaston Fernandez Carrera. Maurice Halbwachs fait une comparaison similaire dans *La mémoire collective* en affirmant que la plupart des faits historiques que nous connaissons, « noms propres, dates, résumés, sont l'épitaphe des événements d'autrefois, aussi courte, générale et pauvre de sens que la plupart des inscriptions qu'on lit sur les tombeaux ¹¹ ».

C'est dans le mouvement du temps et dans notre incapacité à l'arrêter qu'il faut essayer de saisir le réel. Dès lors, si nous voulons reconstituer le plus fidèlement possible une réalité ancienne, il faut aller au-delà des traces ou des « souvenirs figés ». La vérité, ou plutôt la vraisemblance, ne se trouverait pas uniquement dans les documents d'archives. Ce qui s'en rapprocherait le plus résiderait possiblement dans le rapport que nous entretenons avec eux.

¹⁰ Gaston Fernandez Carrera, *La photographie, le néant : Digressions autour d'une mort occidentale*, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », Paris, Presses Universitaires de France, p. 58.

¹¹ Maurice Halbwachs, p. 100.

Nous transformons sans cesse des moments de notre passé parce que nous cherchons un sens à notre vie. Nous essayons de l'ordonner. Mais en superposant nos souvenirs comme des strates du passé, en voulant les classer selon une certaine chronologie, nous ne tenons pas compte du fait que, par nature, c'est dans le désordre qu'ils se présentent à nous. Ordonner notre mémoire nous éloigne aussi de la vérité. Nous nous inventons une vie, une histoire, un monde vraisemblable, mais forcément irréel. Notre présent « est juché sur la pyramide de notre passé [et] nous devons en permanence vérifier, modifier, cimenter ou éliminer les pierres qui la constituent afin de ne pas remettre en question le fragile équilibre de la pointe sur laquelle nous nous tenons ¹²».

Écrire, c'est aussi se souvenir, donner un sens à notre vie, lui attribuer un ordre. C'est une manière de se reprendre, de changer consciemment ou inconsciemment notre vie, de nous projeter dans celle des autres. Peu importe que nous écrivions de la fiction ou que nous nous inspirions seulement de notre passé ou de celui d'autrui, les souvenirs passent toujours par « le prisme déformant de notre propre sensibilité ¹³», écrit Georges May. Comme il en est de la reconstitution d'un souvenir, le texte est composé de l'interaction entre ce dont l'auteur se souvient, ce qu'il perçoit du présent et ce qu'il envisage pour l'avenir. Semblable à sa conscience, son écriture se construit et se modifie afin de s'adapter à chaque instant que vit le narrateur.

Comme le montage des tours, la mémoire est une construction. À partir du moindre fragment de passé, nous reconstituons un souvenir complet. Nous sommes comparables « à ces archéologues qui reconstituent une ville antique : de

¹² Jean-Yves et Marc Tadié, p. 329.

¹³ Georges May, p. 164.

quelques pierres, ils font une maison ; de colonnes brisées, un temple ¹⁴». Cependant, nous n'avons que les matériaux actuels pour réédifier un bâtiment. Peut-être n'aurons-nous pas trop de difficulté à retrouver le même type de pierres avec lesquelles une maison de campagne, par exemple, a été conçue. Mais nous ne pourrons jamais tailler chacune d'entre elles exactement comme elles l'ont été par le passé.

Le temps aura désagréé la maison, de sorte qu'il ne restera plus qu'un tas de roches en guise de fondations, mais il aura aussi transformé le milieu au sein duquel elle existait. Puisqu'il aura fallu, en reconstruisant cette habitation, tenir compte des implications du présent, cette dernière ressemblera à ce qu'elle a été, mais ne pourra en être une copie conforme. Par ailleurs, avec les années, l'environnement de cette maison se sera probablement modifié. L'orme qu'on avait planté dans la cour arrière aura poussé, de telle sorte qu'on n'arrivera plus à voir le champ qui s'étendait à perte de vue. De même, la fenêtre aura beau donner dans la même direction qu'auparavant, elle ne présentera plus le même paysage. Nous pourrions toujours abattre cet arbre, mais des immeubles auront été érigés derrière lui : « Le souvenir est la représentation d'un objet absent [...] dès qu'il devient image, le passé quitte l'état de souvenir pur et se confond avec une certaine partie de [notre] présent ¹⁵ », écrit Henri Bergson.

Cela, je le retrouve aussi dans l'écriture. En m'appuyant sur de la documentation, des témoignages et ma propre expérience professionnelle, je me suis inspiré du passé des monteurs qui ont participé à la construction de la tour Sud, mais je me suis aussi inspiré de mon vécu. À l'instar du souvenir, le roman est la représentation d'un objet absent. L'auteur la confond avec une certaine partie de son présent.

¹⁴ Jean-Yves et Marc Tadié, p. 10.

¹⁵ Henri Bergson, *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1982, p. 79 et p. 156.

Dans *L'autobiographie*, Georges May compare le travail d'un autobiographe à celui d'un biographe. Le premier part de son présent pour aller vers son passé, alors que le deuxième part du passé de quelqu'un pour aller vers le présent. Le biographe tend à l'aboutissement de la vie qu'il raconte, alors que l'autobiographe entreprend son travail pour remonter aux origines. Mais tous deux tiennent compte d'une chronologie. Ainsi, parce qu'ils organisent leur texte selon un certain ordre, qu'ils épluchent les souvenirs comme s'ils étaient linéaires, ils ne tiennent pas compte du fait qu'ils sont mouvants. Ils s'éloignent alors de la réalité qu'ils souhaitent rendre : il y a aussi une part d'invention.

Mais qu'en est-il du romancier ? De celui qui veut raconter la vie de quelqu'un sans être dupe de ses aveux ? De celui qui ne s'appuie pas uniquement sur de la documentation, mais penche du côté de « ce qui aurait pu être la vie d'un tel » plutôt que « ce que fut réellement la vie d'un tel » ? D'un romancier qui, à l'instar de Marguerite Yourcenar dans *Mémoires d'Hadrien*, souhaite incarner la voix d'un personnage historique ? Doit-il « refaire du dedans ce que les archéologues [...] ont fait du dehors¹⁶ » ?

Mon projet de fiction a des fondements à la fois biographiques et autobiographiques. En effet, il s'inspire du vécu de mon père et de mes oncles qui ont réellement contribué à l'érection du World Trade Center en 1970 et 1971, ainsi que de mon expérience de monteur de structures d'acier. Mais il découle aussi d'une recherche : j'ai dû consulter des documents historiques et faire des entrevues pour recueillir les témoignages de ma famille.

¹⁶ Marguerite Yourcenar, « Carnet de notes de Mémoires d'Hadrien », in *Mémoires d'Hadrien*, coll. « Folio », Paris, Éditions Gallimard, 1974, p. 327.

Cependant, pas plus que je n'ai voulu écrire la biographie de mon père ni des membres de ma famille, je n'ai voulu écrire un roman historique. Le narrateur de mon roman n'établit pas les grands événements de l'époque comme assises à sa *petite histoire*. C'est à partir d'éléments fictifs de la vie quotidienne que j'ai décrit le rapport de mes personnages à la réalité de l'époque. Le roman rappelle seulement les faits historiques nécessaires pour que le lecteur puisse imaginer l'époque dans sa totalité.

Revenons à la métaphore de la maison de campagne que nous reconstituons. Il faut maintenant se rendre à l'évidence : le lieu où elle se situe n'est plus ce qu'il était et jamais cette demeure n'aura l'air d'être en harmonie avec les gratte-ciel qui l'entourent. L'espace d'origine a changé à tel point que ce ne sont pas les gratte-ciel qui sont aujourd'hui hors contexte, mais bel et bien la maison elle-même. Malgré notre effort de reconstruction, elle semble à présent isolée. Elle est devenue un patrimoine architectural, étrangère à son milieu. Car, souligne Paul Ricoeur, « une ville confronte dans le même espace des époques différentes [...] [Elle] se donne à la fois à voir et à lire. Le temps raconté et l'espace habité y sont plus étroitement associés que dans l'édifice isolé ¹⁷ ».

Il y en aurait beaucoup à dire sur New York où, par exemple, l'Empire State Building et le World Trade Center, qui ont tous deux été à la fois représentatifs d'une époque et les plus hauts gratte-ciel du monde, ont longtemps cohabité. Redonner vie au passé, ne serait-ce pas l'apanage de l'historien dont le travail est justement de confronter des époques, avec tout ce qu'elles peuvent contenir de différences ? Mais contrairement à notre maison autrefois à la

¹⁷ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, coll. « Points/Essais », Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 187.

campagne, ces édifices restent des immeubles propres à un milieu urbain. Étonnamment, pour redonner son allure initiale à notre maison, il faudrait l'extraire de son milieu originel, lui trouver un site dont les particularités seraient plus fidèles au moment où elle a été construite, un lieu qui se situerait à la campagne. Nous aurions plus de chances de reproduire son aspect original en ne nous limitant pas au réel. C'est en déracinant la maison, en la reconstituant ailleurs que nous nous rapprocherions le mieux de sa réalité. En ne s'attachant pas à ses restes, mais en en imaginant l'ensemble. Les traces du passé ne peuvent pas à elles seules restituer l'atmosphère d'une époque, mais il faut plutôt insister sur le lien que nous tissons entre celles-ci et notre présent.

La mémoire et l'écriture sont toutes deux des constructions et, en ce sens, on peut les voir comme des chantiers. L'écrivain élabore son récit avec des mots, mais il se sert aussi de ses souvenirs comme matériau. Écrire est un acte de réminiscence. C'est avec toutes les expériences qu'il a accumulées que travaille un auteur. L'existence même de l'œuvre en dépend. C'est aussi sur ces expériences successives que repose la représentation du passé que nous nous forgeons jour après jour. La mémoire est en évolution perpétuelle et le récit en est tributaire.

L'écriture peut constituer une empreinte du passé au même titre qu'une photographie ou les fondations d'une maison : « Récit et construction opèrent une même sorte d'inscription, l'un dans la durée, l'autre dans la dureté du matériau¹⁸ », écrit Paul Ricoeur. Cependant, les fondations, la structure, l'équilibre d'un récit ne reposent pas entièrement sur la réalité qu'il représente, mais sur sa vraisemblance.

¹⁸ *Ibid.* p. 187.

Par le biais de l'écriture, nous pouvons non seulement reconstruire la maison, mais nous pouvons aussi reproduire son environnement original.

Par ailleurs, nous avons maintenant la possibilité de ressusciter les habitants de cette demeure, de créer des personnages qui évolueront à l'intérieur même de notre reconstitution. Comme nous avons des vestiges pour rebâtir notre maison, nous pouvons avoir recours aux traces qu'ont laissées nos prédécesseurs. Mais il est impossible de leur redonner vie uniquement par le biais d'archives ou de témoignages. Pour que nos personnages n'apparaissent pas comme des êtres figés sur qui le temps n'influerait d'aucune manière, il faut qu'ils soient en évolution. Ne doivent-ils pas alors avoir un pied dans notre époque, un lien avec le présent ?

Les pensées, les émotions de chacun d'entre eux ne peuvent être identiques à celles qu'ils ont ressenties à l'époque. Pour que nous arrivions à représenter leurs états d'âme de manière vraisemblable, ne devons-nous pas nous référer à nos propres souvenirs, à nos propres perceptions ? Un personnage reste toujours le fruit de notre imagination : il est ainsi lié au présent de l'écriture.

Pour faire revivre les pensées, les sentiments et les actions de nos prédécesseurs, il faut avoir recours aux souvenirs. Aussi, pour les mêmes raisons que notre maison devait être en harmonie avec son environnement, il a fallu que la *microhistoire* de mon roman coïncide avec le contexte historique des années soixante-dix : autrement dit, qu'elle entre dans la *macrohistoire*. Mes recherches, tout comme la fiction qui en a découlé, devaient aussi tenir compte de la mémoire collective. Le sociologue Maurice Halbwachs explique ainsi ce concept :

[...] le groupe national dont je fais partie a été le théâtre d'un certain nombre d'événements [qui] occupent une place dans la mémoire de la nation. Mais je n'y ai pas assisté moi-même. [...] Je ne les connais souvent pas mieux ni autrement que les événements anciens, qui se sont produits avant ma naissance. Je porte avec moi un bagage de souvenirs historiques, que je peux augmenter par la conversation ou par la lecture. Mais c'est là une mémoire empruntée et qui n'est pas la mienne.¹⁹

Ainsi, nous pensons nous rappeler certains événements alors que nous n'en avons pris connaissance que par les médias ou le récit de témoins oculaires. Lorsque nous nous souvenons d'une époque, peu importe que nous l'ayons vécue ou non, il faut nous référer à la mémoire d'un groupe.

Pendant les recherches qui ont précédé l'écriture de mon roman, j'ai dû recueillir, en plus des différents souvenirs des membres de ma famille, la conscience publique de l'époque. Pour ce faire, je me suis référé aux documents, aux archives, aux entrevues de certains témoins. Cependant, « tout ne commence pas aux archives, mais avec le témoignage ²⁰ » nous rappelle Paul Ricoeur. Ce dernier « est originairement oral ; il est écouté, entendu. L'archive est écriture ; elle est lue, consultée ²¹ ». Car un fait n'a pas plus de valeur quant à la réalité qu'il exprime que le témoignage sur lequel il se fonde. Il n'est qu'une représentation, voire une « mise en écriture » de la réalité. Pareil au souvenir, il n'est jamais ce qui s'est réellement passé, suggère aussi le philosophe : « [Il] n'est pas l'événement, lui-même rendu à la vie d'une conscience témoin, mais le contenu d'un énoncé visant à le représenter ²² ».

Ricoeur souligne aussi « le fait que les historiens construisent fréquemment des récits différents et opposés autour des mêmes événements ²³ ». Sachant alors que le discours historique s'appuie principalement sur des

¹⁹ Maurice Halbwachs, p. 98.

²⁰ Paul Ricoeur, p.182.

²¹ *Ibid.*, p. 209.

²² *Ibid.*, p.227.

²³ *Ibid.*, p.311.

témoignages, comment pouvons-nous alors en mesurer la véracité, voire l'exactitude ? Comme « nous n'avons pas mieux que la mémoire pour nous assurer de la réalité de nos souvenirs [...], nous n'avons pas mieux que le témoignage et la critique du témoignage pour accréditer la représentation historique du passé ²⁴ », constate Paul Ricœur. C'est seulement en confrontant les témoignages et en les réunissant entre eux qu'il est possible, peut-être, pour un écrivain ou un historien, d'en évaluer la fiabilité.

Si l'on considère que ni la mémoire individuelle ni les documents historiques ne sont objectifs, une question se pose à l'apprenti romancier que je suis : celle de la vérité romanesque. Comment faire vrai malgré les trous de mémoire et les altérations qui parsèment les témoignages et les documents que j'ai pu rassembler ? Pour les historiens, ces oublis sont des silences. Pour moi, ce sont des bulles d'air dans lesquelles je peux respirer et inventer sans craindre les attentes, voire les exigences du lecteur quant à mon rapport à la « vérité ». Selon Philippe Lejeune dans *Le pacte autobiographique*, plus il y aura de place pour créer, moins « le lecteur aura tendance à vouloir chercher les différences (erreurs, déformations, etc.) ²⁵ » que comporte le roman. Il tentera plutôt d'établir des ressemblances avec la réalité.

Pour qu'on croie à une reconstitution, mieux vaut remodeler la réalité. Peu m'importe que, dans mon roman, j'aie dû parfois inventer, il fallait que le lecteur ne doute pas de la crédibilité de mon récit. Par conséquent, c'est la vraisemblance que je devais favoriser.

²⁴ *Ibid.*, p.364.

²⁵ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 26.

Contrairement aux écrivains réalistes, ma démarche n'a pas consisté à m'attarder à de longues descriptions afin de faire croire à une réalité qui a eu lieu. C'est à partir d'éléments fictifs que j'ai décrit le rapport de mes personnages à la réalité des années soixante-dix. En confrontant les souvenirs altérés de ma famille à ceux d'étrangers, j'ai voulu augmenter mes chances de créer une mémoire partageable, un lieu collectif où tous pourraient se reconnaître. À l'instar de l'historien, j'ai confronté et entrelacé ces différents témoignages en vue de me constituer une « preuve documentaire ²⁶ », selon l'expression de Paul Ricoeur, qui me permettait d'établir un récit plausible. Mais, même en sachant que les historiens écrivent souvent des récits dissemblables et contradictoires à propos des mêmes événements, il faut reconnaître qu'il y a des différences entre l'histoire et la fiction. Paul Ricoeur suggère, en ce qui concerne les auteurs, une relation spécifique à chacune, soit « la prétention à la vérité ²⁷ » pour la première et la « suspension volontaire de la méfiance ²⁸ » pour la seconde. C'est cette deuxième voie que le romancier veut privilégier.

Le romancier « se différencie de l'historien, en ce que celui-ci relate ce qui s'est passé, et lui ce qui pourrait se passer ²⁹ », écrit Carlos Garcia Gual. Néanmoins, pour Gual, le récit est vraisemblable et peut même tendre vers une représentation plus juste de la réalité que l'histoire. Cette vérité romanesque réside peut-être dans « la liberté du narrateur pour aborder et dépeindre les événements

²⁶ Paul Ricoeur, p. 182.

²⁷ *Ibid.*, p. 312.

²⁸ *Ibid.*, p. 312.

²⁹ Carlos Garcia Gual, «Apologie du roman historique», *Les Cahiers de la Villa Gillet*, no 9, août, 1999, p. 5.

et [...] pour inventer et réinterpréter des personnages ³⁰». Comme le suggère Georges Lukacs à propos du roman historique, il ne s'agit pas « de répéter le récit des grands événements historiques, mais de ressusciter poétiquement les êtres humains qui ont figuré dans ces événements ³¹». Les historiens s'intéressent davantage aux grandes lignes et font un tableau plus rationnel du passé, alors que le romancier explore des voies peut-être moins conformes à la raison, mais tout aussi humaines. Selon Roland Barthes, « le récit le plus réaliste qu'on puisse imaginer se développe selon des voies irréalistes ³²». La subjectivité est le matériau du romancier. Alors que l'histoire s'intéresse aux grandes lignes du passé, le roman s'attarde plutôt à ce qui se tisse entre elles.

Certains faits peuvent ne pas être importants pour l'historien, mais primordiaux pour le romancier. On ne peut s'attarder à tous les détails du réel, mais il ne faut pas non plus utiliser toutes les grandes lignes de l'histoire comme assises à la *petite histoire*. En 1971, en même temps que mon père et mes oncles montaient la structure du World Trade Center, les États-Unis s'enlisaient dans une guerre contre le Vietnam. En 1971, Pierre Laporte a été tué. Quelques-uns de ces faits historiques ont un rapport de causalité avec mon récit : s'il n'y avait pas eu de guerre, les Américains n'auraient pas manqué de main-d'œuvre et n'auraient probablement pas engagé de Québécois. Toutefois, bien que ces faits aient eu lieu et que certains aient été « plus importants » que d'autres, ils ne constituent pas des piliers à mon récit.

Le romancier doit faire des choix, partagé entre ce qu'il doit dire du contexte historique et ce qu'il doit inventer. *Tour Sud* pouvait être à la fois fidèle à la réalité et me permettre d'omettre ou d'accentuer certaines informations que m'ont apportées les documents et les témoignages. Je ne pouvais peut-être pas modifier l'époque et tout ce qu'elle contenait de faits et de personnages illustres,

³⁰ *Ibid.*, p. 6.

³¹ Georges Lukacs, *Le roman historique*, coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, Éditions Payot, 1965, p. 43.

³² Roland Barthes, « L'effet de réel », in *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 88.

mais je pouvais certainement transformer ce qui n'était pas du domaine de l'histoire. Par exemple, la relation d'Yvan avec son frère ne ressemble en rien à celle qu'entretenaient mon père et mes oncles. Et plusieurs monteurs d'acier qui figurent dans mon roman n'ont jamais existé.

En m'inspirant de la mémoire de mes proches, je ne visais donc pas à écrire un roman historique. En ce sens, il ne m'importait pas « de faire revivre les mobiles sociaux et humains qui ont conduit les hommes à penser, sentir et agir précisément comme ils l'ont fait dans la réalité historique ³³ ». Les faits historiques qui ont eu lieu en 1970 ne constituent pas des « murs porteurs » du récit, pour reprendre une expression d'Annie Dillard, mais la toile de fond. Les personnages de *Tour Sud* ne servent pas d'abord à dépeindre une époque, mais à décrire la vie des monteurs d'acier qui vivaient à ce moment-là.

Tous ne lisent pas les journaux, tous ne regardent pas les bulletins de nouvelles à la télévision. En somme, tous ne portent pas attention aux affaires publiques, précise Halbwachs dans *La mémoire collective*. Cette affirmation, j'ai pu moi-même la constater lors de mes entretiens avec mes proches. En demandant à mon oncle ce qu'il pensait, à l'époque, de l'effervescence qui avait cours dans plusieurs sphères sociales, il m'a avoué qu'il s'informait peu, que l'« actualité » ne l'intéressait pas particulièrement. Il était dans la vingtaine, il venait tout juste de se marier, il travaillait et s'occupait de faire vivre sa famille. C'est seulement plus tard, avec du recul, quand on a commencé à parler de « Révolution tranquille », des événements de la Crise d'octobre, du FLQ, de la Loi des mesures de guerre, de l'arrivée de l'assurance-maladie au Québec, du délaissement de la pratique religieuse, des changements dans le réseau de l'éducation ou encore de la

³³ Georges Lukacs, p. 44.

guerre du Vietnam, que mon oncle a réellement pris conscience de sa participation à cette période de l'histoire. En ce sens, il n'a pas eu de réel contact avec ces événements qu'on appelle aujourd'hui des *faits historiques*.

Par ailleurs, l'interroger à propos du contexte de l'époque ne l'oblige-t-il pas à faire des liens entre son passé et les faits qui s'y déroulaient? Dès lors, je l'ai déjà dit, les souvenirs de mon oncle sont non seulement altérés par le temps et par le fait qu'ils se retrouveront probablement dans un livre, mais ils sont également déformés par ses connaissances historiques, celles-ci lui donnant un nouveau point de vue sur son passé : une distance historique qu'il n'avait pas alors. Tout de même, il aura peut-être retenu des faits plus personnels, plus anecdotiques, que les historiens, qui s'intéressent principalement aux grandes lignes et font un tableau plus rationnel du passé, n'auront pas remarqué ou auront décidé volontairement de passer sous silence.

Dans *La mémoire collective*, Halbwachs se compare à un voyageur. Ce passager d'un bateau dont deux rives passent sous les yeux, mais qui n'arrive pas à les regarder de façon soutenue ; il est parfois absorbé par quelques pensées, distrait par des compagnons de voyage ou encore il doit s'affairer à des tâches quotidiennes. Il ne peut donc observer le pays qu'il traverse que par intermittence : « Il pourra plus tard se souvenir de la traversée sans trop penser aux détails du paysage [...] Mais entre le pays traversé et le voyageur il n'y aura pas eu réellement de contact ³⁴ ». Pareil à ce voyageur, Yvan Dastou, le personnage principal de mon roman, apprend que Pierre Laporte est mort, croise un vétéran de la guerre du Vietnam dans une rue de New York ou entend parler

³⁴ Maurice Halbwachs, p. 101.

des manifestations raciales qui ont eu lieu tout près d'East Orange, le quartier où il demeure. Cependant, ces contacts avec les affaires publiques restent superficiels. Pour lui, il ne s'agit pas encore d'événements historiques, mais d'actualité: des nouvelles qui composent la toile de fond qu'il traverse chaque jour par ses va-et-vient entre le chantier de Manhattan, la taverne afro-américaine et son appartement. Il s'agit là du microcosme dans lequel évolue son regard. C'est d'ailleurs dans ce microcosme qu'il passe la majeure partie de sa vie. Ce qui explique pourquoi Yvan n'a pas une conscience éveillée du macrocosme. Pour lui, ces événements n'influent pas directement sur son quotidien. Pourtant, Yvan sait bien que, s'il travaille aux États-Unis, c'est d'abord parce que le Québec vit une dépression économique, puis parce qu'une grande partie de la main d'œuvre américaine est occupée à se battre au Vietnam. Yvan Dastou est un ouvrier, non un étudiant ni un militant.

Mais Yvan est bel et bien un acteur de son époque. En plus de participer à l'érection des plus hauts gratte-ciel du monde, il a aussi bâti quelques cégeps, à la suite de la réforme de l'éducation au Québec. Toutefois, même si Yvan est un acteur, il est un acteur anonyme. Il a conscience du contexte où il figure (il lui arrive même de le construire), mais il n'a pas l'impression de jouer dans une pièce. Yvan n'a pas encore le recul que peut avoir le lecteur d'aujourd'hui. Il discute parfois de l'actualité avec les autres personnages. Ils parlent de la guerre du Vietnam, de la Loi sur les mesures de guerre. Cependant, ces événements ne semblent jamais être au cœur de sa vie. Ce qui l'anime se situe plutôt dans l'avenir personnel. Yvan travaille, amasse de l'argent dans le but de s'acheter une maison, essaie d'entretenir de bonnes relations avec ses collègues de travail et ne sait plus trop dans quel pays il veut vivre. Peu importe ce qui se passe autour, c'est de lui-même, de ses amis et de sa famille dont il est essentiellement question.

Dans un roman historique, la traversée en bateau dont parle Halbwachs dans *La mémoire collective* tendrait à décrire les rives que le passager observe de temps à autre. Dans mon roman, c'est de la traversée en tant que tel qu'il est

question. Comme dans un voyage en bateau, le regard omniscient est impossible, à moins que nous ne croyions en Dieu. Ici cependant, le protagoniste est Yvan Dastou qui émigre à New York pour y habiter temporairement. Son quotidien devient vite une routine, mais elle se déroule en pays étranger. C'est là, d'ailleurs, que se crée l'atmosphère du roman. À New York, en plus du chantier et des objets que voit Yvan, ce qui retient son attention est le sentiment qu'il ressent, celui peut-être d'être perdu dans l'immensité de la ville. Ce qui m'intéresse, c'est son regard sur le monde qu'il découvre, ses impressions, ses émotions.

Bien que mon roman aborde plus particulièrement le microcosme d'Yvan et que les faits saillants de l'histoire n'en soient pas la ligne directrice, le pacte de vraisemblance avec le lecteur devait être respecté. Mes personnages devaient donc avoir un lien avec leur époque. C'est pourquoi il me fallait absolument tenir compte du macrocosme des années soixante-dix. Même si ni mon oncle ni mon père n'ont porté une attention soutenue à ce qui se déroulait publiquement à l'époque, ils étaient cependant là. Certains faits importants devaient se retrouver dans mon récit, ceux-là même que les historiens ont choisis et ont établis comme étant significatifs. En ne faisant aucune mention de la Crise d'octobre, un trou de mémoire aurait figuré au beau milieu de mon roman. Du point de vue du lecteur, cette omission aurait eu l'air d'une lacune, d'un oubli, peut-être même d'une certaine paresse de ma part en ce qui concerne la recherche. Certes, ne faire aucune référence à Pierre Laporte aurait été invraisemblable, mais il aurait été aussi invraisemblable que le narrateur s'y attarde trop. En me contentant d'écrire « Pierre Laporte est mort », il n'en fallait pas plus au lecteur pour qu'il puisse être situé dans le temps. Ce nom m'a servi de date, de marqueur temporel.

Yourcenar croit que c'est « par le détail lourdement exagéré ou prudemment omis, que se disqualifie presque tout biographe ³⁵ ». Mais comment établir le juste équilibre quand on écrit un roman ? Il ne s'agissait pas, comme les écrivains réalistes, de m'attarder à la description d'un objet afin de faire croire à la réalité. Pour eux, « qu'importe [...] l'infonctionnalité d'un détail, du moment qu'il dénote "ce qui a eu lieu ³⁶" », écrit Roland Barthes. Pour moi, le roman doit montrer l'essentiel : il doit rappeler juste assez de faits pour que le lecteur puisse imaginer l'époque. Il fallait que, telle la mémoire, *Tour Sud* tende à former un tout vraisemblable. Que les mots soient comme des balises, des phares, de petits guides dans l'inconscient mémoriel du lecteur, afin que celui-ci puisse tisser des liens (entre les indices qui lui sont donnés, mais aussi avec son présent) et entrer dans le récit, y participer.

Dans *L'exactitude*, Italo Calvino écrit : « Le poète du vague ne peut être qu'un poète de la précision, dont l'œil, l'oreille, la main sont toujours prêts à saisir avec justesse la sensation la plus ténue. ³⁷ » Pour y arriver, il faut que les détails se mêlent les uns aux autres, et constituent tous ensemble une unité. Il faut que les images, l'atmosphère, les objets, le visage des personnages et leurs caractéristiques soient choisis et décrits avec tant de justesse qu'on ne puisse les voir autrement que comme un tout.

Calvino donne l'exemple « d'une multitude innombrable [...] d'un ondolement indécis [...] que l'esprit ne peut déterminer ni concevoir de manière définie et distincte [...] telle une foule ³⁸ » en mouvement. Je voulais que mon

³⁵ *Ibid.*, p. 342.

³⁶ Roland Barthes, p. 88.

³⁷ Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Éditions Gallimard, 1988, p. 104.

³⁸ *Ibid.*, p. 107.

roman ressemble à une foule en mouvement. Que l'écriture donne l'image d'un monde qui bouge, est en mutation, un chantier auquel le lecteur participe. Pareil aux ferblantiers qui abritent le pourtour d'une structure avec de la tôle, celui qui parcourt un texte l'achève par sa lecture.

C'est à travers leur regard que mon père, mes oncles ainsi que leurs collègues de travail ont découvert un nouveau pays, une nouvelle ville, un nouveau chantier. « Voir c'est réaliser le monde dans nos yeux ³⁹ », écrit Bernard Noël. C'est aussi grâce à ses yeux que le narrateur de mon roman perçoit et nous fait percevoir le microcosme dans lequel il évolue. Le lecteur n'a pas d'autre point de vue que celui d'Yvan Dastou. Il découvre le chantier de Manhattan, la taverne afro-américaine et son appartement d'East Orange en même temps que lui. Il va et vient entre ces trois lieux récurrents qui forment une boucle, une routine. Comme Yvan, le lecteur n'est pas omniscient : il n'a pas la distance ni le recul nécessaire pour pouvoir contempler le monde dans un plan d'ensemble. Il est collé au réel, condamné à en faire partie. Aussi, il n'a que le strict minimum pour se faire son propre récit. L'écriture lui donne juste ce qu'il faut pour voir le monde dans lequel Yvan évolue.

Avec *Tour Sud*, mon intention était de montrer, de suggérer, de guider plutôt que de dire. Cet effort s'est traduit par une écriture dépouillée, elliptique, presque scénaristique (l'histoire est racontée au présent de l'indicatif) visant l'économie par des phrases courtes, des mots usuels. Les dialogues n'échappent pas non plus à une écriture minimaliste, mettant en relief une communication directe, essentiellement utilitaire chez des personnages qui ne sont pas bavards et

³⁹ Bernard Noël, *Journal du regard*, Paris, P.O.L., 1988, p. 106.

agissent plutôt que d'exprimer leurs émotions. *Tour Sud* témoigne d'une écriture simple, à l'image des hommes qui sont les protagonistes du roman.

Dans le dossier d'accompagnement de son mémoire *Anna, l'hiver suivi de Fleshwounds*, Patrick Saint-Amand parle de son esthétique, qu'il appelle « esthétique de la surface », une écriture qui « décrit les contours de ce qu'elle ne peut pas nommer. À tâtons, elle parle de ce qui se trouve autour [...] pour ne pas avoir à se saisir directement de ce qu'elle veut signifier. Pour ne pas le détruire en le nommant ⁴⁰ ». Saint-Amand défend ce style épuré, imagé : l'écriture de la surface « n'a pas peur de dire : elle connaît simplement ses limites ⁴¹ ». Elle n'explique pas les sentiments, les pensées, l'intériorité, « elle le[s] traduit en impressions, tant par les mots que par le style ⁴² ». C'est par les actions que les personnages posent et par leur manière de voir que leur intériorité peut être perceptible. Ce qu'ils voient ou ne voient pas de l'environnement où ils se trouvent et, par conséquent, de ce qu'ils montrent ou ne montrent pas, révèle leur façon de se représenter le monde. En témoignant de leur environnement, les personnages témoignent de leur intériorité. C'est par le biais de leurs perceptions, dans leur rapport au réel qu'ils dévoilent leur personnalité. L'écriture de la surface n'est pas introspective, il ne s'agit pas d'un style privilégiant l'étalage des états de conscience et de la vie émotionnelle des personnages, mais plutôt la relation qu'ils entretiennent avec les hommes, l'espace et la matière.

Je me sens près de cette conception romanesque, qui privilégie le regard d'un personnage. Comme il nous est impossible de lire dans les pensées d'autrui, Yvan Dastou ne peut pas lire dans celles des personnages qui l'entourent. Tout le récit repose sur la façon dont le narrateur voit la réalité : « Tout comme le regard découpe une photographie, composant un tout à partir des détails qu'il saisit tour à tour, la langue du narrateur construit l'image par le détail: le mouvement de ses

⁴⁰ Patrick Saint-Amand, « Anna, l'hiver suivi de Fleshwounds », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2001, p. 144.

⁴¹ *Ibid.*, p. 144.

⁴² *Ibid.*, p. 144.

yeux est le moteur de la narrativité en jeu dans la description.⁴³» En écrivant *Tour Sud*, je ne voulais pas « donner à voir⁴⁴ », mais « faire voir⁴⁵ », comme le souligne Bernard Noël dans *Journal du regard*. Le narrateur regarde ce que ses yeux et le positionnement de son corps dans l'espace lui permettent d'observer. Le lecteur lit ce qu'Yvan peut voir. Il se fait son histoire à travers lui.

Au cours de notre vie, tous les événements ne nous atteignent pas personnellement. Ce sont ceux qui gravitent près de nous qui nous touchent davantage. Ce sont dans les détails de la vie au quotidien que nous nous impliquons le plus. C'est aussi de cela que nous risquons le plus de nous souvenir. L'histoire s'intéresse aux gros traits, le roman aux coups de crayon qui les constituent. Nous sommes en relation intime avec le réel, une proximité qui fait appel à la mémoire du lecteur, favorise l'échange entre ses expériences et celles du narrateur. Le lecteur peut alors se reconnaître ou s'émouvoir facilement en contemplant le monde derrière la rétine d'un personnage.

Mais le lecteur en sait plus qu'Yvan Dastou à propos du futur. Il a le pouvoir de comparer les années soixante-dix et les années deux mille. Étonnamment, il peut faire plusieurs rapprochements : la guerre du Vietnam et celle d'Irak, Nixon et Bush (tous deux républicains et controversés), la construction du World Trade Center et sa destruction. Le lecteur a une vision que n'a pas le protagoniste du roman : il établit lui-même des comparaisons. Le roman prend sens dans le non-dit, entre les lignes.

⁴³ *Ibid.*, p. 174.

⁴⁴ Bernard Noël, p. 24.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 24.

Par le regard d'Yvan Dastou, le lecteur n'a d'autre choix que de participer à la *petite histoire*. C'est sa mémoire, autant individuelle que collective, qui serait alors sollicitée. Aussi, l'effet de réel est-il plus efficace si les images que perçoit le narrateur sont prises sur le vif sans que le temps n'ait pu les déformer. Voilà pourquoi j'ai choisi de raconter l'histoire au présent. Raconter une histoire au passé, c'est admettre qu'elle est terminée. *Tour Sud* vise à accentuer l'effet de réel. Cependant, il s'agit d'une illusion. Comme l'écrit Bergson dans *Matière et mémoire*, « toute perception est déjà mémoire ⁴⁶ » et, même dans une énonciation au présent, elle a d'emblée été altérée par celui qui regarde et raconte ce qu'il voit.

Lors d'une entrevue dans *Le magazine littéraire*, Colum McCann compare l'écrivain à un historien alternatif. Ce que l'histoire oublie entre les grandes lignes, le romancier le retient. Et le lecteur participe à cette élaboration : « Je suis sincèrement convaincu qu'en définitive le lecteur devient à sa manière l'auteur. Le romancier lui ouvre un vaste espace qu'il investit, comme un interprète s'approprie une partition. ⁴⁷ » Le contenu du roman est destiné à être modifié par l'adaptation du lecteur.

Cette liberté d'interprétation, l'esthétique de la surface l'assume pleinement. Le récit est écrit en vue d'une deuxième œuvre, d'une seconde représentation. Il est écrit en fonction du regard qui est, comme le dit Bernard Noël, « l'espace communicant. Il fait de l'espace l'élément de la communication. Sa matière ⁴⁸ ». L'espace dont parle McCann, le lecteur peut l'investir à sa guise, en faire un lieu où il lui est permis d'inventer.

⁴⁶ Henri Bergson, p. 167.

⁴⁷ Colum McCann, « Colum McCann : À New York, rien n'est jamais fini : Entretien avec Minh Tran Huy », *Le magazine littéraire*, no 489, septembre 2009, p. 96-100.

⁴⁸ Bernard Noël, p. 11.

Le lecteur adapte le récit en fonction de ses souvenirs et de ses expériences. Le texte qu'il lit est dynamique : telle sa mémoire, il est un système de représentations en mouvement. Si les trous de mémoire et les altérations qui parsèment les témoignages et les documents que j'ai recueillis ont été pour moi des lieux où je pouvais inventer, le lecteur est libre de faire de même. Ce que le narrateur ne voit pas, le lecteur peut se le représenter. Le lecteur peut s'approprier le roman. Dans les blancs et les ellipses, il peut y ajouter des éléments de sa réalité.

Le regard d'Yvan construit donc le roman d'un minimum de faits pour que le lecteur puisse imaginer l'immeuble historique dans son ensemble. Mais le récit doit former un tout vraisemblable afin qu'il soit pris en charge par l'imaginaire du lecteur. Encore faut-il que les mots soient bien choisis, qu'ils servent de phares dans son inconscient mémoriel. Pour lire entre les lignes, il faut que celles-ci soient précises, que chaque mot soit pesé. Il faut en arriver à cette justesse dont parle Calvino dans *L'exactitude*, lorsqu'il explique que nous risquons de ressentir les choses plus intensément dans leur relation que dans leur isolement. En ce sens, le lecteur pourra mieux inventer si son propre rapport au réel est stimulé par celui du narrateur.

Il s'agit donc de trouver l'équilibre par lequel le roman prendra sens, ce juste milieu entre le non-dit et le dit. C'est en visualisant le bâtiment à l'état final qu'un monteur d'acier a plus de facilité à maintenir son équilibre. En voyant les poutrelles fixées perpendiculairement à la poutre sur laquelle il se déplace, il peut mieux imaginer le toit, cette surface plane recouvrant le vide. Tout est dans la structure...

« Les yeux vont d'une chose à l'autre ; le regard fait le lien et invente la continuité du monde en même temps que celle de je ⁴⁹ ». Nous nous figurons l'autre, mais ne savons pas, sinon par bribes, comment les autres nous voient. Que retiennent-ils de nous ? « L'autre n'est pas une image, il nous réalise ⁵⁰ », écrit Bernard Noël. Il y aurait eu autant de façons de voir cette histoire que j'ai écrite qu'il y a de personnages ou de lecteurs. Autant de manières de raconter que de nouveaux regards. « L'autre tour, c'est un autre chantier ⁵¹ », dit un de mes personnages à un moment du roman. Deux tours identiques, mais tout de même deux façons de construire, deux mondes.

Pour écrire *Tour Sud*, je me suis inspiré du passé des témoins, mais j'ai aussi puisé dans mes propres souvenirs. À leurs témoignages, j'ai ajouté le mien. Pour emprunter une fois de plus une réflexion de Georges May, « leurs souvenirs passaient [ainsi] par le prisme déformant de [ma] propre sensibilité ⁵² ». D'une certaine façon, mon présent se juxtaposait et se confondait à leur passé. De même, à mon grand étonnement, plus l'écriture de mon roman progressait, plus je remarquais que mon expérience avait une influence directe sur le contenu du récit, peut-être même plus que les documents et les témoignages que j'avais recueillis. En d'autres mots, plus la fiction que j'écrivais prenait forme, moins je me référais

⁴⁹ *Ibid.*, p. 66.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 102.

⁵¹ Julien Fortin, « Tour Sud suivi de Chantiers », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2011, p. 33.

⁵² Georges May, p. 164.

à mes recherches. Je devais me faire confiance. C'est à ma propre mémoire qu'il fallait me référer, à mes perceptions, aux impressions que le milieu ouvrier avait laissées sur moi. J'en savais plus sur les chantiers, les techniques de travail, les prouesses des anciens monteurs d'acier que je ne le croyais avant d'écrire ce roman. Ces anecdotes, je les avais entendues ou vécues, elles étaient gravées dans ma tête. Le roman dormait, bien enfoui en moi.

La mémoire se transmet de parent à enfant : la filiation a joué un rôle dans la façon de calquer mes souvenirs sur ceux de mes proches. Ce métier fait partie de la famille, il s'exerce de père en fils. Et Paul Ricoeur suggère qu'à mi-chemin entre la mémoire individuelle et la mémoire collective existerait « un plan intermédiaire de référence, [soit] celui de la relation aux proches, à qui nous sommes en droit d'attribuer une mémoire d'un genre distinct⁵³ », dont la singularité se trouverait dans une relation plus intime, dans des échanges plus étroits et plus fréquents avec autrui. Cette proximité produirait « un rapport dynamique sans cesse en mouvement : se rendre proche, se sentir proche⁵⁴ », ajoute Ricoeur. Ainsi, mes collègues de travail ont probablement autant de chances de se reconnaître dans mes personnages que les monteurs d'acier qui ont érigé le World Trade Center.

Bien que je me sois inspiré des années soixante-dix, de témoignages d'étrangers et de documents historiques pour écrire mon roman, c'est essentiellement au sein de ma famille que le récit a trouvé sa source, à même mes racines. Cela n'est pas sans rappeler le microcosme dans lequel évolue le narrateur. N'oublions pas que c'est d'Yvan lui-même, de ses amis et de sa famille qu'il est essentiellement question dans ce roman. En ne choisissant pas un personnage historique, mais un narrateur dont le regard était porté sur son environnement immédiat, n'était-il pas logique d'utiliser mes propres souvenirs ? De calquer ma façon de me remémorer et d'écrire sur la manière de vivre (de

⁵³ Paul Ricoeur, p.161.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 162.

voir ?) d'Yvan ? Ne fallait-il pas garder un rapport intime avec le personnage, dans l'espoir que, par la suite, cela se répercute sur le lecteur ?

« Plus j'essaie de faire un portrait ressemblant, plus je m'éloigne du livre et de l'homme qui pourraient plaire ⁵⁵ », confie Marguerite Yourcenar dans son carnet de notes de *Mémoires d'Hadrien*. En d'autres mots, plus elle essaie de rester fidèle à la réalité, aux faits historiques et aux confidences d'Hadrien, plus elle oublie le caractère humain de l'empereur, celui où les lecteurs se reconnaîtront. Plus tard dans ses notes, Yourcenar ajoutera : « Tout être qui a vécu l'aventure humaine est moi ⁵⁶ ». Pour l'auteure, le roman deviendra universel si elle s'inspire de ses propres sentiments, de sa propre sensibilité au monde. Elle nous affirme que c'est toujours pour elle « une surprise que [ses] contemporains, qui croient avoir conquis et transformé l'espace, ignorent qu'on peut rétrécir à son gré la distance entre les siècles. Même si nous avons épluché tous les livres d'histoire, récolté le plus de témoignages possible, il est nécessaire d'avoir recours à notre expérience et notre empathie pour exprimer certains sentiments. Pour donner à Yvan une certaine humanité, il valait mieux exprimer ce que j'avais ressenti à un moment ou un autre de ma vie. Même si mes personnages évoluent dans les années 1970 et que plusieurs facettes de leur société diffèrent de celle d'aujourd'hui, ils restent des figures humaines. Ils ont la mi-vingtaine et, comme tout être humain, ils se posent les questions que nous nous posons généralement à cet âge. Parce que c'est avant tout d'une aventure humaine qu'il est question dans *Tour Sud*.

« Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable ⁵⁷ », a écrit Kundera. *Tour Sud* ne s'intéresse pas au passé, mais aux « hommes dans le temps, ce qui

⁵⁵ Marguerite Yourcenar, p. 340.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 342.

⁵⁷ Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Éditions Gallimard, 1986, p. 61.

implique un rapport fondamental entre le présent et le passé ⁵⁸». L'écriture d'un roman situé dans le passé n'est-elle pas « un effort pour rouvrir le temps à partir des implications du présent ⁵⁹», pour emprunter les mots de Merleau-Ponty ? Il ne s'agit donc pas d'une mémoire constituante du passé. J'ai plutôt tenté d'exprimer le passé des acteurs de l'époque avec le plus de vraisemblance possible. En remontant le passé des membres de ma famille, j'ai aussi revisité mon passé, mes origines, ma région, le village où je suis né. J'ai construit un roman comme on se souvient. À partir de fragments de passé, j'ai bien refait « du dedans ce que les archéologues [font] du dehors ⁶⁰», comme le soulignait Marguerite Yourcenar.

Cependant, il n'y a toujours pas lieu de croire qu'il s'agit là de la biographie de ma famille ni même de mon autobiographie. Yvan Dastou est un personnage, un mélange des nombreux faits, témoignages, impressions et expériences que j'ai accumulés au cours de mes recherches et au cours de ma vie. Ce roman a des fondements à la fois biographiques et autobiographiques, mais il demeure une fiction. Et Yvan Dastou est le produit de l'écriture.

J'exerce aujourd'hui le même métier que mon père. Un travail que j'ai pu apprendre facilement, mais que j'ai surtout eu envie de raconter. Celui de mes aînés était beaucoup plus risqué parce qu'ils travaillaient sans câble ni harnais pour s'attacher. Leur bravoure me fascine depuis l'enfance : leur absence de vertige, le dur labeur qu'ils accomplissaient chaque jour, la route qu'ils parcouraient chaque semaine, leurs départs répétés, une vie semblable à celle des coureurs des bois. Cet univers, je le connais bien grâce à mon expérience et aux histoires entendues sur les chantiers. Surtout parce qu'il s'agit là d'une histoire de

⁵⁸ Paul Ricœur, p. 214.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 329.

⁶⁰ Marguerite Yourcenar, p. 327.

famille, de souvenirs d'enfance, de l'attente d'un homme parti gagner nos vies. Un homme peut-être plus fictif encore que le personnage principal de mon roman.

Marthe Robert, dans *Roman des origines et origines du roman*, explore une autre forme d'imagination que le désir romanesque, « non écrite celle-là, qui, dans l'ordre purement psychique où elle reste ordinairement, se présente comme un roman d'avant la lettre ou une fiction à l'état naissant ⁶¹ ». Elle souligne ainsi l'existence d'une fiction élémentaire qui se trouverait entre la psychanalyse et la littérature, consciente chez l'enfant, inconsciente chez l'adulte. Freud la décrit comme un rêve éveillé qui, « tombé un jour dans les dessous de la psyché, n'est plus qu'un fragment oublié de notre archéologie ⁶² ». Si Freud s'intéresse à la psychanalyse, Marthe Robert tisse un lien avec la littérature. Elle parle alors d'un « texte non écrit, quoique composé sans mots et privé de tout public, mais qui n'en a pas moins l'intensité et le sens d'une authentique création ⁶³ ». Un récit légendaire, utopique, fabuleux, que Freud avait pour sa part appelé le « roman familial des névrosés ⁶⁴ ».

Enfants, nous idéalisons nos parents, ils sont des êtres à part, nous leur vouons un amour et une confiance infinie. Ils sont « bien au-dessus du monde humain ⁶⁵ », écrit Marthe Robert. Tant que nous croyons en cette fable que nous nous inventons, nous restons à l'abri du désenchantement, loin de nos propres faiblesses. Seulement, il faut bien un jour sortir du nid familial et prendre conscience pour la première fois qu'il existe d'autres parents que les nôtres, qu'il y en a certains qui sont plus riches, meilleurs, et qui appartiennent à un rang plus élevé dans la hiérarchie sociale. Le culte aveugle qu'on vouait à notre père et à notre mère prend fin. Il faut maintenant « observer, comparer, mesurer, bref remplacer la foi par l'esprit d'examen ⁶⁶ ».

⁶¹ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972, p.41.

⁶² *Ibid.*, p. 42.

⁶³ *Ibid.*, p. 42.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 45.

Quand même, nous ne renonçons pas aussi vite à nos chimères, mais nous nous y réfugions encore un peu en choisissant de nous raconter « des histoires, ou plutôt *une* histoire qui n'est rien d'autre en fait qu'un arrangement tendancieux de la [nôtre], une fable biographique ⁶⁷ ». Selon Freud, si nous finissons un jour par refouler cette fiction dans notre inconscient, c'est parce que les exigences de notre évolution, voire celles du monde adulte, ne nous permettent plus d'y adhérer. Pour fonctionner en société et répondre à une certaine normalité, il nous faut un jour affronter ou plutôt assumer le réel.

Alors que nous inventons ou transformons aujourd'hui des souvenirs pour combler quelques trous de mémoire, c'étaient les lacunes de la réalité que nous pallions en nous créant une vie, une mémoire romanesque, quand nous étions enfants. Dans l'enfance, ce n'est pas le temps qui altère nos souvenirs, mais ce que nous espérons et choisissons de croire du monde dans lequel nous venons d'être projetés. Peu importe la vérité, pourvu que nous puissions croire à l'histoire que nous nous racontons. Une fois de plus, c'est la vraisemblance qui prime.

« L'expérience première du monde constitue aussi, consciemment ou non, la matière première de l'écriture ⁶⁸ », suggère l'écrivaine Esther Croft. Elle nous rappelle aussi que l'enfance est l'« expérience du premier regard, de la première écoute, des premières vibrations à soi-même et aux autres ⁶⁹ ». Il serait impossible pour un auteur « d'écrire sans puiser, souvent à notre insu, à ce réservoir apparemment inépuisable d'intensité émotive, d'étonnements sans cesse renouvelés et de puissante liberté d'invention ⁷⁰ ».

En fouillant dans le passé de certains membres de ma famille, il m'a fallu aussi sonder mon « roman familial », retrouver certains fragments oubliés de mon

⁶⁷ *Ibid.*, p. 46.

⁶⁸ Esther Croft, « De l'écoute à l'écriture », *Les écrits*, no 129, août 2009, p. 117.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 119.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 119.

archéologie, de ce « récit fabuleux, mensonger, donc, et merveilleux ⁷¹ » qu'enfant, je me serais forgé. J'ai dû me remémorer les histoires entendues à propos de mon père : un « bon homme », disait-on, une légende, un personnage. Je me suis rappelé les anecdotes qu'on me transmettait à propos de New York...

Mon père, le héros de mon enfance.

L'écriture tend aujourd'hui à me le rappeler.

L'écriture d'une fiction ne repose donc pas entièrement sur les souvenirs familiaux, les faits historiques ni même sur nos expériences, mais sur la tension dramatique. Il faut que le texte prenne forme, qu'il se dissocie de la réalité et trouve sa propre voix. Pour ce faire, l'auteur doit en arriver à se détacher de lui-même. « Le caractère exact – esthétiquement parlant – d'une représentation ne tient pas forcément compte de tous les faits authentiques ou vérifiables de l'expérience individuelle ⁷² », souligne René Lapierre dans son essai « L'exigence de la forme ». Le roman est aussi d'ordre esthétique et le motif de cette expérience « ne se trouve pas dans une affirmation ou une répétition du connu, mais plutôt dans une transfiguration porteuse d'altérité, de différence ⁷³ ». C'est lorsque nous transformons « une réalité de fait pour arriver à exprimer une vérité que le réel ne contenait pas explicitement ⁷⁴ », que l'écriture devient un travail de la forme. En ne se fondant pas seulement sur des réalités objectives, la fiction en arrive à mieux exprimer le rapport que nous entretenons avec le réel.

⁷¹ Marthe Robert, p. 43.

⁷² René Lapierre, « L'exigence de la forme », in *Dans l'écriture*, sous la dir. de Collectif de l'atelier, Montréal, XYZ éditeur, 1994, p. 10.

⁷³ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 10.

Dans son essai *En vivant, en écrivant*, Annie Dillard réfléchit sur ce qui peut constituer la base, le squelette, la structure de notre récit :

Certains murs sont porteurs ; il faut qu'ils restent en place, sinon tout l'édifice s'écroulera. D'autres murs peuvent disparaître sans dommages [...] Malheureusement, c'est souvent un mur porteur qui doit disparaître. On n'y peut rien. Il n'y a qu'une solution, qui te consterne, mais c'est comme ça. Flanque-le par terre.⁷⁵

Comme il nous faut souvent recommencer un roman, écrire une autre version, nous devons alors nous débarrasser d'une partie d'un texte, bien qu'il s'agisse souvent du « passage-clef, primordial, celui auquel tous les autres devaient s'accrocher, celui-là même qui [nous] a donné le courage de commencer⁷⁶ ». Ce que nous croyons parfois défini ne l'est plus et doit tomber. S'en tenir aux témoignages et faire de tous les détails et des anecdotes recueillis le principal enjeu d'un roman ne tient pas compte de la transfiguration du connu dont parle René Lapierre. Le roman ne montre alors qu'une suite d'événements, dont les acteurs principaux sont désincarnés. Si les grands événements de l'histoire ne devaient pas être l'assise de *Tour Sud*, je ne devais pas non plus m'arrêter à tous ceux de la *petite histoire*. Peu importe une vérité sans valeur romanesque.

Tour Sud présente plusieurs thématiques se développant par effet de miroir et d'opposition à l'image des deux tours jumelles qui se « regardent ». Le roman montre deux univers qui se rencontrent, deux espaces opposés : la campagne et la ville. Issus d'un milieu rural québécois encore imprégné de la Grande Noirceur, Yvan découvre New York, une ville cosmopolite, ouverte sur le monde. En plus

⁷⁵ Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, coll. « Fictives », Paris, Éditions de Minuit, 1996, p. 12.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 12.

de son déracinement, il vit donc le passage d'une époque à une autre. Au départ, je croyais que toute la tension dramatique de mon roman devait reposer sur la relation entre Yvan et Claire, l'impact de leur émigration sur leur vie, leurs choix quant à leur avenir et celui de leur fils. À la fin de la première version de mon texte, Yvan souhaite vivre à New York alors que sa femme, qui était allée le rejoindre aux États-Unis, décide de revenir au Québec.

Mais, on le sait, entre un projet d'écriture et sa réalisation, il y a nécessairement un décalage. La vision de l'auteur évolue. En relisant mon premier jet, il manquait un élément clé à mon histoire : la dynamique du couple ne pouvait pas à elle seule composer la tension dramatique du roman. Leur histoire perdait peu à peu de son intérêt. Il m'importait plus d'écrire sur ce qui se déroulait sur le chantier du World Trade Center, le travail méconnu des monteurs d'acier québécois et celui, plus reconnu (voire considéré comme héroïque), des Américains et des Mohawks. Je me plaisais à dépeindre les nombreuses sorties d'Yvan dans les tavernes, à suggérer le respect qui existait entre les Québécois et les Noirs qui militaient alors pour leurs droits et leur identité culturelle. Mais ces faits et ces anecdotes n'assuraient pas une tension dramatique. L'instance narrative faisait partie d'un contexte historique mais, comme les témoins de l'époque, elle avait aussi une histoire personnelle. Yvan devait avoir un passé familial qui deviendrait l'intrigue principale. Toute la tension dramatique du roman reposerait sur le conflit entre les deux frères.

Ainsi, pour reprendre la métaphore de Jean-Yves et Marc Tadié quand ils parlent de « pyramide du passé », Yvan devait avoir un passé à « vérifier, modifier, cimenter afin de ne pas remettre en question le fragile équilibre de la pointe sur laquelle ⁷⁷ » il se tenait : son présent. Jocelyn Dastou, à la fois tout ce qu'Yvan aurait voulu être et abhorrait, était alors la personnification même de son dilemme : choisir entre une vie traditionnelle ou aventureuse. Yvan, par souci de

⁷⁷ Jean-Yves et Marc Tadié, p. 329.

garder l'équilibre, ne parvient pas à résoudre ce problème, qui reste en suspens tout au long du roman.

Construire à partir d'éléments du passé n'implique pas que nous devions nécessairement les conserver. Ce qui déclenche un souvenir n'en est pas toujours un élément fondamental. De la même façon que nous n'avions que les vieilles pierres de notre maison de campagne et les matériaux actuels pour la reconstruire, je n'avais que mon présent et quelques bribes de passé pour écrire un souvenir entier : « La plus petite partie ou parcelle y suffit, écrit Valéry, mais encore faut-il cette parcelle ⁷⁸ ». Seulement, comme un moule ayant servi à couler les fondations d'un édifice et qui doit être retiré, il arrive que ce qui naît d'un souvenir finisse par le remplacer.

Alain Robbe-Grillet a dit du travail d'écriture qu'il fabriquait, à partir de bribes et de fragments du passé, « quelque chose qui est un texte et qui est beaucoup plus important pour l'auteur que les éléments qui ont servi à le constituer ⁷⁹ ». D'ailleurs, Robbe-Grillet parle d'un effet autobiographique que nous pouvons aussi ressentir en tant que lecteurs lorsque nous lisons un passage dans lequel nous nous reconnaissons et nous identifions. De ce fait, la lecture, tout comme l'écriture, est aussi un travail de mémoire et de construction. Le lecteur cherche à s'approprier les souvenirs que raconte un texte. Il s'investit dans l'univers fictif. Il écartera parfois certains faits qu'il n'a pas vécus pour s'attarder plutôt à des détails et à des impressions inventés de toutes pièces, mais dans lesquels il arrive à mieux se reconnaître.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁹ Alain Robbe-Grillet, « Je n'ai jamais parlé de d'autre chose que de moi », dans *L'auteur et le manuscrit*, sous la dir. de Michel Contat, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 37.

Aujourd'hui, j'évolue à tâtons sur une page blanche, revois cette maison au bout du rang. Une maison de campagne avec une galerie en bois, des lanternes. Là où j'ai grandi, où, dans la cuisine, un couple parle de ses expériences au New Jersey, de la construction d'un gratte-ciel à New York. D'une mère et d'un père qui auraient très bien pu être Yvan Dastou et Claire Bellavance. Je réentends ces voix depuis le salon, elles ont l'accent de la région : le Bas-Saint-Laurent. J'écoute le bruit des bouchons de bière que l'on décapsule, respire l'odeur de la cigarette, entends le frottement des cartes qu'ils s'appliquent tous à brasser. Des hommes, des femmes, des voix, des odeurs, un monde que j'absorbe avec attention. Déjà je répète cet accent dans ma tête, ces histoires à propos des chantiers. J'invente et transforme ma propre réalité. Cette demeure, c'est le point de départ de ma vie et elle semble être aujourd'hui mon point d'arrivée après un long voyage à rebours. Ma mémoire a cependant tout changé. La maison n'est plus tout à fait pareille, les gens n'ont plus le même visage : « Tout nous échappe, et tous, et nous-mêmes ⁸⁰ », écrit Marguerite Yourcenar. Elle aurait eu autant de difficulté à écrire sa propre vie qu'elle en a eu à écrire celle d'Hadrien, affirme-t-elle. Qu'il s'agisse de notre existence ou de celle d'un autre, il y a des oublis et des inexactitudes.

La mémoire est un système de représentations en mutation perpétuelle et c'est dans cette mutation constante que je cherche les fondements de mon écriture, en tenant compte de trois aspects : la tentation que j'ai de rendre le réel, l'impossibilité d'y arriver et le fait que j'en sois conscient. Ce qui me rappelle les trois lignes sinueuses dont parle Marguerite Yourcenar et qui représentent, selon elle, le *graphique d'une vie humaine*, c'est-à-dire trois lignes superposées qui se rapprochent et s'éloignent sans cesse l'une de l'autre : « ce qu'un homme a cru

⁸⁰ Marguerite Yourcenar, p. 331.

être, ce qu'il a voulu être, et ce qu'il fût ⁸¹». Cette idée pourrait se traduire par l'énoncé suivant : ce que je crois que certains membres de ma famille ont été, ce que je veux qu'ils aient été, et ce qu'ils ont été. C'est sur les mouvements de ce graphique complexe que j'ai été amené à réfléchir pendant l'écriture de mon roman. Trois lignes qui s'entrecroisent et qui n'ont donné naissance ni à mon père, ni à mes oncles, ni à moi... mais à une instance narrative « n'ayant en fin de compte d'existence que littéraire ⁸² » : Yvan Dastou.

⁸¹ *Ibid.*, p. 342.

⁸² Alain Robbe-Grillet, p. 49.

LEXIQUE

Bond. Permis de travail temporaire garanti par un employeur.

Connecteur. Monteur de structures d'acier ayant pour tâche de fixer les éléments structuraux érigés par la grue.

Connexion. Partie d'un élément structural servant à lier les pièces l'une à l'autre à l'aide de boulons.

Bull pin. Outil pointu en acier trempé servant à ajuster les trous d'une connexion.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. OUVRAGES THÉORIQUES

1. Sur la théorie de l'écriture :

Barthes, Roland et al. *Littérature et réalité*. Paris : Éditions du Seuil, 1982, 181 p.

Calvino, Italo. *Leçons américaines*. Paris : Éditions Gallimard, 1988, 197 p.

Croft, Esther. « De l'écoute à l'écriture », *Les écrits*, no 129, août 2009, p. 115-128.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Trad. de l'anglais par Brice Matthieussent. Coll. « Fictives ». Paris : Christian Bourgois éditeur, 1996, 143 p.

Ford, Richard. « J'écris pour provoquer une conversation avec le lecteur : Entretien avec François Busnel ». *Lire*, no 369, octobre 2008, p. 48-53.

Jouve, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992, 271 p.

Kundera, Milan. *L'art du roman*. Paris : Éditions Gallimard, 1986, 200 p.

Lapierre, René. « L'exigence de la forme ». In *Dans l'écriture*, sous la dir. de Collectif de l'atelier. Coll. « Travaux de l'atelier ». Montréal : XYZ éditeur, 1994, p. 9-13.

McCann, Colum. « Colum McCann : À New York, rien n'est jamais fini : Entretien avec Minh Tran Huy ». *Le magazine littéraire*, no 489, septembre 2009, p. 96-100.

Poitras, Marie-Hélène. « Écrire vers l'autre ». In *L'atelier de l'écrivain 1*, sous la dir. du Groupe Interligne. Coll. « Figura », no 11. Montréal : UQAM, 2004, p. 94-103.

Robbe-Grillet, Alain, « Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi ». In *L'Auteur et le manuscrit*, sous la dir. de Michel Contat. Paris : Presses Universitaires de France, 1991, p. 37-50.

Conférence

Desjardins, Martine. « L'enterrement prématuré : Le cauchemar de l'écrivain enseveli sous ses recherches ». Conférence présentée dans le cadre du séminaire « Méthodologie et projets / création », donné par Denise Brassard, 16 novembre 2006.

Mémoires

Saint-Amand, Patrick. « Anna, l'hiver suivi de Fleshwounds ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2001, 183 p.

2. Sur la mémoire, l'histoire et le récit historique

Allard, Yvon. *Le roman historique : Guide de lecture*. Longueuil (Qué.) : Éditions du Preambule, 1987, 251 p.

Bergson, Henri. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris : Quadrige/Presses Universitaires de France, 1982, 280 p.

Bugarel, Jean. « Les différents sens du mot histoire ». In *L'écriture de l'histoire*, Coll. « Analyses et Réflexions sur... L'histoire », no 2. Paris : Éditions Marketing, 1980, p.215-235.

Derouesné, Christian. « Le passé imprévisible ». In *La mémoire*. Coll. « Mot à Mot ». Les Ulis : EDP Sciences, 2002, p.17-92.

Halbwachs, Maurice. *La mémoire collective*. Coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », Paris : Les éditions Albin Michel, 1997, 295 p.

Hamel, Jean-François. *Revenances de l'histoire : Répétition, narrativité, modernité*. Coll. « Paradoxe ». Paris : Les Éditions de Minuit, 2006, 234 p.

Gual, Carlos Garcia. « Apologie du roman historique ». In *Les Cahiers de la Villa Gillet*, « Cahier no 9 ». Belfort : Circé, août, 1999, p. 5-12.

Pontalis, Jean-Baptiste. *Fenêtres*. Coll. « Folio », no 3642. Paris : Éditions Gallimard, 2000, 174 p.

Ricoeur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Coll. « Points/Essais », Paris : Éditions du Seuil, 2000, 656 p.

Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*. Coll. « Tel », Paris : Éditions Gallimard, 1972, 364 p.

Tadié, Jean-Yves, et Marc Tadié. *Le sens de la mémoire*. Paris : Éditions Gallimard, 1999, 350 p.

Lukacs, Georges. *Le roman historique*. Trad. française de Robert Saille. Préf. de Claude-Edmonde Magny. Coll. « Bibliothèque historique ». Paris : Payot, 1965, 407 p.

Yourcenar, Marguerite. « Carnet de notes de Mémoires d'Hadrien ». *Mémoires d'Hadrien*. Coll. « Folio ». Paris : Éditions Gallimard, 1974, 364 p.

Mémoires

Pelletier, Eddey. « Chambre évidées suivi de La mémoire et l'oubli dans le processus créateur ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997, 192 p.

Gauvreau, Élisabeth. « Trois journées autour de l'art et du temps ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2004, 133 p.

3. Sur l'autobiographie et la biographie

Lejeune, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil, 2005, 273 p.

May, Georges. *L'autobiographie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979, 229 p.

Viart, Dominique (dir. publ.). *Revue des Sciences Humaines : Paradoxes du biographiques*, no 263, 2001, p. 6-264.

Vilain, Philippe. *Défense de Narcisse*. Paris : Grasset, 2004, 234 p.

4. Sur le regard et l'image

Debray, Régis. *Vie et mort de l'image : Une histoire du regard en Occident*. Coll. « Folio/Essais ». Paris : Éditions Gallimard, 1992, 526 p.

Carrera, Gaston Fernandez. *La photographie, le néant : Digressions autour d'une mort occidentale*. Coll. « Sociologie d'aujourd'hui ». Paris : Presses Universitaires de France, 1986, 159 p.

Noël, Bernard. *Journal du regard*. Paris : P.O.L., 1988, 124 p.

5. Sur le contexte historique des années 1970

Dumont, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Boréal, 1993, 393 p.

Durandin, Catherine. *Nixon, le président maudit*. Coll. « Énigmes et polémiques ». Paris : Grancher, 2001, 344 p.

Meunier, E.-Martin, et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « grande noirceur » : L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*. Préf. d'Éric Bédard. Sillery (Qué.) : Septentrion, 2002, 207 p.

Robert, Frédéric. *L'Amérique contestataire des années 60*. Coll. « Les essentiels de la civilisation anglo-saxonne ». Paris: Ellipses-Marketing, 1999, 95 p.

Sayre, Nora. *Sixties Going on Seventies*. Coll. « Perspectives on the sixties ». New Brunswick, (N-J) : Rutgers University Press, 1996, 323 p.

Schulman, Bruce. *The Seventies: The Great Shift in American Culture, Society, and Politics*. Cambridge, (MA) : Da Capo Press, 2002, 334 p.

Vallières, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique : Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*. Montréal : Parti pris, 1974, 402 p.

Internet

Journal *La Patrie*, Bibliothèque et archives nationales, collection numérique, en ligne, <http://bibnum2.bnquebec.ca/bna/patrie/index.html>.

Vidéos

Spry, Robin. *Les événements d'octobre 1970*. Montréal : Office national du film du Canada, 1974, DVD, 88 min., son, noir et blanc.

Girard, Simon, Jacques Véronneau, Gilles Bourque, Jean-François Cardin, Robert Comeau et Dominique Lafon. *Réalité et imaginaire de la Crise d'octobre*. Émission de télévision : « Chasseurs d'idées ». Montréal : Télé-Québec, 2000, VHS, 52 min., son, couleur.

6. Sur la construction du World Trade Center

Andrieux, Jean-Yves, et Frédéric Seitz. *Le World Trade Center : Une cible monumentale*. Coll. « Les destinées du patrimoine ». Paris : Éditions Belin, 2002, 157 p.

Gillespie, Angus Kress. *Twin Towers: The Life of New York City's World Trade Center*. Nouveau-Brunswick: Rutgers University Press, 1999, 263 p.

Koch, Karl III, et Richard Firstman. *Men of Steel : The Story of the Family that Built the World Trade Center*. New York : Crown Publishers, 2002, 402 p.

Vidéos

Oey, Nancy, et Bob Petrella. *World Trade Center: A Modern Marvel 1973-2001*. Prod. Nancy Oey et Bob Petrella. New York: "History Channel", 2002, DVD, 50 min., son, couleur.

Pawlowski, Joanne, et Zachary Winestine. *Building: The World Trade Center*. Prod. John Tillmann. New York: "The Radio-TV-Film-Unit", 1970, VHS, 33 min., son, couleur.

7. Sur le travail des monteurs de structures d'acier

Hill, Richard. *Skywalkers : A History of Indian Ironworkers*. Brantford : Woodland Indian Cultural Educational Centre, 1987, 59 p.

Rasenberger, Jim. *High Steel: The Daring Men Who Built The World's Greatest Skyline*. New York : Harper Collins Publishers, 2004, 376 p.

II. ŒUVRES DE FICTION

Carver, Raymond. *Les feux : Essais, poèmes, nouvelles*. Trad. de l'américain par François Lesquin. Paris : Éditions de l'Olivier, 1991, 266 p.

Faulkner, William. *Lumière d'août*. Trad. de l'anglais et préf. par Maurice-Edgar Coindreau. Paris : Éditions Gallimard, 1974, 628 p.

Ferguson, Trevor. *Train d'enfer*. Trad. de l'anglais par Ivan Steenhout. Saint-Laurent : Bibliothèque québécoise, 2000, 349 p.

Godbout, Jacques. *Salut Galarneau!* Paris: Éditions du Seuil, 1967, 158 p.

Jasmin, Claude. *La petite patrie*. Coll. « 10/10 ». Montréal : Les Éditions La Presse Ltée, 1982, 159 p.

Kerouac, Jack. *Sur la route*. Trad. de l'anglais par Jacques Houbart. Coll. « Folio Plus ». Paris : Éditions Gallimard, 1960, 538 p.

Pontbriand, Jean-Noël. *Il était une voix suivi de Jack Kerouac Blues*. Trois-Rivières : Écrits des Forges, 1992, 134 p.

Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*. Coll. « Boréal Compact ». Montréal : Boréal, 1993, 405 p.

Thériault, Yves. *Le dompteur d'ours*. Montréal : Éditions Typo, 1998, 221 p.

Yourcenar, Marguerite. *Mémoires d'Hadrien*. Coll. « Folio ». Paris : Éditions Gallimard, 1974, 364 p.

Zola, Émile. *Germinal*. Coll. « Classique français ». Paris : Booking International, 1993, 473 p.